


LES CACIQUES

DE TLASCALA



LES CAQUES

DE TLASCALA

Suivi d'autres Nouvelles;

PAR

le P. Servais DIRKS,

de l'ordre des Frères Mineurs Récollets.



PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1865

LES CACIQUES
DE TLASCALA







I

Lorsque les hardis compagnons du navigateur génois abordèrent en Amérique, ils n'y trouvèrent que des sauvages. Croyant que ces peuples croupissaient encore dans l'état d'enfance, ils appelèrent cette contrée nouvellement découverte le *Nouveau Monde*. Le temps et les explorations subséquentes prouvèrent que l'Amérique recélait dans ses bois les débris d'une foule de nations éteintes, qui jouirent autrefois d'une civilisation peut-être supérieure à celle de l'ancien continent.

Au XVIe siècle, les conquérants espagnols assistèrent à l'agonie du puissant empire théocratique des Incas, dont les traditions nous rappellent les institutions primitives des Egyptiens et des Brahmanes. Plus tard ils rencontrèrent, dans les déli-

cieuses savanes de l'Amérique méridionale, les Muyscas, gouvernés par les Zaques, peuple se rapprochant à la fois, par sa langue et ses institutions politiques et religieuses, des nations qui habitent le Japon, et la péninsule coréenne.

Dans le Yucatan on foule, à chaque pas, de grandes cités détruites, des temples, des palais, des pyramides, qui étonnent par la hardiesse de leur construction, et la magnificence de leurs ornements.

Les immenses forêts de Guatemala, nommées jusqu'à ce jour *forêts vierges*, cachent, sous l'épais feuillage de leur puissante végétation, des cités ruinées, dont la circonférence l'emporte sur celle des villes connues; et les imposants débris de Palenque et de Mitla sont venus grossir la liste des problèmes historiques qui se présentent à la sagacité des archéologues, et en même temps donner un éclatant démenti à la thèse absurde du XVIII[e] siècle, affirmant l'enfance des peuples du nouveau continent.

Enfin l'immense plateau formé par le dos de la Cordillère des Andes, renfermait, sous le nom collectif d'Anahuac, plusieurs empires puissants : le Méchoacan, le royaume de Tezcuco, l'empire du Mexique, et les républiques de Tlascala et de Cholula avaient des institutions, dont on n'eût pas soupçonné l'existence chez des barbares.

Déjà la majeure partie de l'Anahuac subissait le joug de l'Espagne. Le successeur de Moctezoma n'était plus le fils d'une divinité; l'auréole avait disparu de la tête du vaincu ; bientôt il ne saura plus défendre l'héritage de celui qui tyrannisait tant

de peuples. Sous l'empire d'un pressentiment secret, alarmé par d'antiques prédictions, le despote n'avait opposé qu'une faible résistance à cette poignée d'hommes barbus, qui, armés de la foudre, venaient des régions où le soleil se lève, pour conquérir un monde.

Cependant des conquérants d'un autre ordre, et d'un caractère plus pacifique, avaient suivi le grand capitaine. Fils de celui qui dit à ses ministres : *Allez et enseignez les nations !* une troupe de moines, plantant la croix sur les terres conquises ; et civilisant les peuples, accompagnaient la petite armée espagnole.

La révolution intellectuelle s'opéra plus péniblement que celle qui se fit dans l'ordre politique. L'Aztèque (1) fut dompté ; il vit envahir sa capitale, emprisonner son empereur, brûler ses palais, renverser ses temples, et il vit tout cela avec une douloureuse résignation ; mais sa volonté resta libre, son cœur se nourrit de pensées de vengeance et repoussa toute influence étrangère ; l'ambition, la soif de l'or, les mœurs dissolues des fiers conquérants, lui firent mépriser la religion que prêchaient les prêtres espagnols.

Toutefois l'Evangile se propagea parmi ces peuples infortunés. Le zèle des apôtres sut réparer en partie le mal produit par la rapacité, la luxure, les cruautés des Espagnols.

(1) *Aztèques*, nom propre de la tribu que les Espagnols appelèrent *Mexicains*, d'après le nom de la ville du dieu *Mexi*. Avant la conquête, cette capitale se nommait *Tenochtitlan*.

Ce que le vénérable Barthélemy d'Olmedo avait si bien commencé, fut continué par le franciscain Martinez de Valence, supérieur d'une pieuse phalange d'apôtres, et légat apostolique. Ce prudent religieux avait obtenu de Cortez un édit, par lequel il fut enjoint aux habitants de l'empire conquis d'envoyer leurs enfants aux écoles ouvertes par les moines à Tlascala, et, plus tard, à Mexico ainsi que dans les autres villes de quelque importance.

Cette mesure produisit d'heureux résultats. Sans contraindre personne, on instruisit les enfants dans la religion et dans les sciences, et par là on parvint facilement jusqu'au cœur et à l'intelligence des parents. La grâce de Dieu et l'ascendant de la vérité triomphèrent.

Vers le commencement de la lune des moissons, une profonde consternation régnait dans le palais du cacique Xolotl (1), à Tlascala. Une foule de serviteurs alarmés parcouraient les vastes appartements; d'autres s'étaient dispersés dans la ville, ou exploraient les campagnes voisines : le jeune Itzoatl, le cadet des quatre fils de Xolotl, avait disparu.

C'était sur Itzoatl, le fils de Yula, sa femme préférée, que le cacique avaient concentré toutes ses affections. Ses trois autres fils, ils les avaient maudits, car ils avaient embrassé la religion des conquérants, et reçu le baptême.

Déjà, depuis quelques heures, on avait cessé les

(1) Il est bon d'observer que l'orthographe des noms propres mexicains est espagnole, et que dans cette langue le *x* se prononce comme le *ch* allemand ou flamand.

perquisitions, car le prêtre (1) attaché à la maison du cacique était venu apporter la triste nouvelle qu'Itzoatl avait suivi l'exemple de ses trois frères, et qu'il se trouvait en ce moment dans le Téocalli (2) des moines (3) du Tlapallan (4).

A cette foudroyante nouvelle, Xolotl s'était retiré dans ses appartements, auprès de ses soixante femmes. Etendu sur des coussins, et appuyé sur l'épaule d'Yula, qui pleurait, il méditait en silence la grandeur de son infortune. Nulle de ses femmes ne lui adressait la parole; à peine osaient-elles respirer, tant elles redoutaient l'humeur farouche de leur maître.

Quant à Xolotl, la douleur et la colère le suffoquaient. C'était un de ces Tlascalans, qui, au moment

(1) Les Mexicains appelaient leurs prêtres Téopixquis ; le chef des sacrificateurs se nommait Topilzin, et le grand-prêtre Téoteuctli ou *seigneur divin*. Il est à remarquer que Téotl, chez les Aztèques, signifie la divinité suprême, le Dieu origine de tous les dieux, celui qui ne reçoit point de culte, parce qu'il est inconnu.

(2) Temples et éminences où l'on offrait les sacrifices Ce nom signifie *maison de Dieu*.

(3) Les moines, ou Tlamacazquis, étaient des cénobites, qui devaient vivre dans la chasteté, la pauvreté et l'obéissance ; leurs occupations consistaient dans la prière, les pratiques de la pénitence, et l'enseignement de la jeunesse. Leur institution tenait plus des formes du bouddhisme que de celles du monachisme chrétien.

(4) Pays d'où était venu le réformateur des Toltèques, Quetzalcoatl. Ces régions étaient inconnues aux Aztèques, mais elles devaient être situées au sud-est de l'Anahuac, et ne pouvaient être que l'Europe ou l'Afrique. Les Mexicains disaient le *Tlapallan*, comme nous l'Orient, en parlant de l'Asie toute entière.

de la conquête, s'étaient ralliés au parti des Mexicains. Ayant généreusement déposé la haine que tout Tlascalan nourrissait contre la domination Aztèque, il s'était voué entièrement à la cause de Cuitlahuatzin, successeur de l'infortuné Moctezoma. Lui et quelques autres caciques de Tlascala, de Tenochtitlan et de Tezcuco, formaient le noyau d'une conspiration, trop peu étendue, il est vrai, qui devait faire éclater, dans ces trois états, une révolte simultanée.

La défection de ses trois fils avait troublé ses projets, mais elle augmenta en lui la soif de la vengeance. Le seul espoir de sa vie, c'était Itzoatl. Pour le préserver de toute influence étrangère, il le quittait rarement, et ne lui permettait pas de sortir sans être accompagné d'un prêtre. Il répétait souvent qu'il préférait enfermer son fils dans un monastère, et l'exposer à toutes les rigueurs de la pénitence, que de le voir embrasser la religion des tyrans.

Aussi, combien grande était sa douleur !

Toutefois, on s'était trompé en supposant qu'Itzoatl avait fui pour toujours la maison paternelle. L'enfant venait d'entrer dans sa quatorzième année, et avait reçu du ciel tous les dons de l'esprit et du cœur. A une force de conception extraordinaire pour un âge si tendre, il joignait un cœur plein de noblesse et d'affection. Il aimait tendrement ses frères, et, les ayant rencontrés quelquefois, ils lui avaient raconté qu'ils étaient instruits non-seulement dans la religion nouvelle, mais qu'ils apprenaient à lire et à écrire l'espagnol, en attendant qu'ils fussent initiés aux sciences de l'Orient.

L'enfant ne put bientôt plus maîtriser le désir dont il brûlait de voir par lui-même en quoi consistait le bonheur de ses frères, et de s'entretenir avec ces fameux Tlamacazquis, dont on racontait tant de merveilles. Profitant d'un moment où son père se rendait au temple du palais avec le prêtre qui surveillait ordinairement toutes ses démarches, l'enfant se dirigea vers le couvent des Franciscains, où il passa la nuit.

Le lendemain de son innocente escapade, il revint au palais. Qui peindra la joie de Xolotl? Dissimulant cependant l'excès de son bonheur, il fit venir son fils.

— Fils de Yula, dit le cacique d'un ton sévère aussitôt qu'Itzoatl fut en sa présence, je suis fort mécontent de vous. Qu'avez-vous de commun avec des étrangers? Ne craignez-vous pas le funeste sort de vos frères? Croyez-vous donc que le charme qui fascina les fils de Xolotl soit détruit?

— Seigneur, répondit l'enfant avec ingénuité, si vous saviez combien ardemment je désirais embrasser mes frères! Ils se portent bien, et me chargent de vous dire qu'ils vous aiment toujours, qu'ils offrent constamment pour vous leurs prières à ce Dieu, dont je ne puis prononcer le nom, et.....

— Cessez de me parler de ces traîtres, si vous ne voulez encourir ma colère! Vous avez donc oublié ma défense d'avoir aucune communication avec eux! Au jour de la vengeance, le redoutable dieu de la guerre les frappera de son glaive et les perdra avec la maudite race barbue!

— N'allez pas croire, seigneur, que je sacrifie jamais aux dieux étrangers. Le sang des anciens

Namaltèques coule dans mes veines, et je hais le joug qui pèse sur les hommes libres de l'Anahuac. Du fond de mon cœur je plains mes frères, qui se sont laissés séduire; mais je dois être juste : autant j'abhorre nos cruels dominateurs, autant j'estime et vénère ces bons moines, qui ont quitté le pays où ils sont nés, non pour s'enrichir, non pour dominer, mais pour nous enseigner les sciences du Tlapallan.

— Eh! qu'avons-nous besoin de leurs sciences? Qu'avons-nous à leur envier? Ces vils Tlamacazquis, que vous estimez tant, ne sont que les suppôts du tyran que nous suscita un dieu ennemi.

— Je vous demande pardon, seigneur, si j'ose vous contredire. Les saints de l'Orient ne sont pas, à ce qu'il paraît, les amis intimes du terrible Malintzin (1). Il me semble, d'après ce que j'ai vu et entendu, qu'ils sont au-dessus de lui, et qu'ils n'approuvent nullement le système d'oppression qui fait tant gémir les peuples. Mon frère Tlaloc m'a appris que le chef des prêtres a menacé le chef des guerriers de l'anathème de ses dieux, si celui-ci ne cessait de maltraiter d'une façon si cruelle les peuples de Tenochtitlan. Non, seigneur, les saints de l'Orient n'aiment pas la tyrannie : ils sont le bouclier des malheureux, l'asile des opprimés; et s'ils ne réussissent pas toujours à guérir les plaies, au moins savent-ils y appliquer un baume salutaire.

Le cacique allait répliquer, et s'emporter contre

(1) C'est le titre que les Tlascalans et les Mexicains donnaient à Fernand Cortez.

son fils, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de deux étrangers.

Itzoatl profita de cet incident pour aller rassurer sa mère.

Les personnages introduits offraient un aspect bien différents. L'un, paré de riches bijoux et de panaches ondoyants, semblait être un cacique distingué; il avait revêtu le costume d'un guerrier prêt à voler au combat. Une magnifique peau de jaguar, dont la gueule lui servait comme de cimier, l'enveloppait, et rendait plus terrible sa tête altière que surmontait une couronne de plumes éclatantes; son manteau, bariolé de couleurs vives et tranchantes, était attaché sur l'épaule droite; une épée d'or pendait à sa ceinture, et sur ses épaules était attaché un carquois plein de flèches aiguës. Ses bras et son cou nus étaient chargées de peintures d'une teinte sombre. Il portait à la main un arc à double courbure.

C'était le vaillant Mitlal, le frère de Xolotl.

L'autre personnage, revêtu de la tunique blanche des prêtres, était le téopixqui de la maison.

— Seigneur, dit Mitlal faisant asseoir le prêtre, et prenant un siége, nous vous apportons de bien mauvaises nouvelles, et il faudrait ne pas aimer la patrie pour rester insensible à ce que je vais vous dire. Le redouté maître de Tenochtitlan, le jeune empereur Cuitlahuatzin, est monté au palais du soleil (1); il vient d'être enlevé à l'amour et à l'espoir

(1) Les Aztèques croyaient à l'immortalité de l'âme. Trois sites de repos distincts et séparés étaient réservés dans l'autre monde aux âmes des trépassés. Tous les nobles Mexicains, les

de ses sujets, par cette plaie horrible que nous apportèrent ces exécrables étrangers, et qui fit tant de victimes, même à Tlascala (1).

— C'est là en effet une très-mauvaise nouvelle, répondit Xolotl ; le trépas du monarque est extrêmement funeste à notre cause, et il me semble que les dieux irrités nous accablent de leur courroux.

— Là ne s'arrête pas notre mauvaise fortune, reprit Mitlal. Vous n'avez pas oublié combien généreusement le vaillant Xicotencatl parla devant le Sénat, en faveur des ambassadeurs de Tenochtitlan, qui voulaient conclure une alliance avec nous. A notre grand étonnement, il trouva un redoutable adversaire dans le vénérable Maxicatzin, que les peuples écoutent comme l'oracle des dieux ; notre général ne fut plus écouté ; l'avis de Maxicatzin prévalut, les ambassadeurs durent quitter la ville, et l'infortuné Xicotencatl fut non-seulement déposé, mais encoré privé de la liberté. Dès lors, seigneur,

soldats morts sur les champs de bataille ou captifs de l'ennemi, les femmes qui succombaient en couches, habitaient le palais du soleil..... Après quatre ans de bonheur, toutes les âmes étaient transformées soit en nuages, soit en oiseaux au brillant plumage, soit en lions ou en jaguars. Le second séjour céleste appartenait aux âmes des pauvres enfants sacrifiés sur les autels de Tlaloc. Les âmes de tous les autres morts étaient reléguées dans un certain lieu sombre... La privation de la lumière était le seul tourment qu'elles éprouvassent.

(1) C'était la petite vérole, maladie importée par un esclave maure de la suite du général Narvaez. Elle fit beaucoup de ravages dans l'Anahuac, et Cortez eut la douleur de se voir enlever son plus fidèle ami, le prince Maxicatzin, l'un des quatre présidents du sénat de Tlascala.

vous mîtes tout votre espoir dans la foule des fidèles Tlascalans, qui, gémissant sur le sort de notre jeune chef, brûlaient de le venger, et dont le parti grossissait chaque jour. N'ai-je pas dit la vérité?

— Eh bien!

— Eh bien! le chef étranger vient d'élargir le général, et de lui rendre le commandement des armées. Il a jeté sur lui un charme : Xicotencatl est devenu son ami, et s'occupe activement de rallier tous les mécontents au parti du tyran. L'étranger uni à Xicotencatl me semble invincible.

— Est-ce tout? s'écria Xolotl avec véhémence.

— Non, ce n'est pas tout encore. Il semble, seigneur, que les dieux protégent la perfidie, et travaillent pour elle. Tout récemment un complot se tramait dans le camp des étrangers. Leur chef devait infailliblement succomber, et, lui tué, il devenait facile de surprendre les autres, et de les sacrifier à nos dieux. Un traître révèle le complot; l'entreprise échoue, l'instigateur est pendu, et le chef plus fort que jamais. Hélas! que faire maintenant?

— Les dieux, dit le prêtre, sont justement irrités des nombreuses apostasies qui, pendant ces dernières lunes, ont souillé l'Anahuac. Xicotencatl lui-même a suivi ces funestes exemples, et son épouse Cetetli appartient déjà depuis longtemps à la religion de l'Orient. J'ai vu, seigneur, oui, j'ai vu renverser, réduire en cendres nos téocallis, briser les images de nos dieux! J'ai vu des troupes d'enfants, fascinés par les tlamacazquis étrangers, traîner ces images vénérées par les rues de Tlascala, et enfin les brûler sur les places publiques! Comment la terre

n'a-t-elle pas tremblé sous leurs pieds? Comment n'a-t-elle pas englouti ces sacriléges?

— Oui, reprit Xolotl, le vénérable sacrificateur a raison : c'est l'impiété des fils de l'Anahuac qui attire sur notre patrie cette formidable tempête. Mais nous tâcherons d'apaiser le courroux des dieux en leur donnant du sang; et si le grand Huitzilopochtli ne daigne plus nous protéger, s'il veut que nous périssions, eh bien! alors, nous périrons, mais les armes à la main, le carquois vide, le glaive émoussé. Nous ne monterons au palais du soleil, que riches en dépouilles et ornés des chevelures sanglantes de nos ennemis!

— Ah! seigneur! s'écria le prêtre, si tous les caciques des quatre royaumes étaient animés des sentiments de grandeur, d'enthousiasme, de piété envers les dieux, qui remplissent votre âme, les étrangers, quelque redoutables qu'ils soient, ne tiendraient pas contre nous; le divin Huitzilopochtli lui-même combattrait pour nous, et se choisirait de nombreuses victimes.

Il y eut un moment de silence. Chacun des trois interlocuteurs réfléchissait sur le parti à prendre dans les circonstances présentes.

A la fin Xolotl ajouta :

— Un autre sujet d'inquiétude me préoccupe vivement. Vous n'ignorez pas que j'ai eu la douleur de voir trois de mes fils embrasser le culte des étrangers, et se soustraire à l'autorité paternelle. Seul le cadet me restait, et voici que, pour comble de malheur, Itzoatl m'inspire aussi des craintes. Il s'est rendu dernièrement au téocalli des fils de l'Orient,

il leur a parlé ; n'est-il pas urgent de l'éloigner d'ici ? L'idée m'est venue de l'envoyer à Tenochtitlan, pour commencer son temps d'épreuve comme aspirant à l'ordre du jaguar ; entouré de nos saints tlamacazquis, il y sera en sûreté, et apprendra à devenir un fidèle serviteur des dieux et du souverain.

— Excellente idée ! répondit Mitlal ; je conduirai moi-même mon jeune parent à Tenochtitlan, et le présenterai immédiatement à l'empereur, dont je prendrai en même temps les ordres. J'ai pour conduire mon canot trois Otomites qui ne sont pas suspects au tyran. Moi-même je ne le suis pas ; le chef barbu me témoigne beaucoup d'amitié, car je sais me plier aux circonstances, persuadé que là où la force ne réussit pas, la ruse et la dissimulation suffisent parfois pour atteindre le but.

Mitlal avait dit l'exacte vérité. La puissante dynastie Aztèque touchait à sa fin. Dieu allait venger d'une manière éclatante le sang de ces milliers de victimes humaines qui, durant tant de siècles, avait souillé le sol de l'Anahuac. L'échec que Cortez avait éprouvé au sein de la capitale, pendant cette nuit, que depuis on appela la nuit désastreuse, n'avait point découragé le grand capitaine. Comme tous les fléaux de Dieu, il avait le pressentiment de la réussite de ses audacieuses entreprises ; il savait d'ailleurs qu'il pouvait compter sur le secours de la république de Tlascala, et du royaume de Tezcuco, ses fidèles alliés.

Il avait pu craindre un moment de se voir privé de cet appui, quand, forts de la protection du jeune et vaillant Xicotencatl, les envoyés de Tenochtitlan comparurent devant le Sénat de Tlascala ; mais la

bonne fortune des Espagnols triompha des obstacles : les peuples s'empressaient à l'envi de se forger des chaînes ; et la politique astucieuse de Cortez sut lui concilier l'affection du chef Tlascalan, qui eût été peut-être le plus redoutable de ses adversaires.

II

Derrière le palais de Xolotl, à l'extrémité occidentale de la ville, s'étendait un magnifique jardin auquel divers accidents de terrain donnaient l'aspect le plus pittoresque. La fantaisie mexicaine y avait devancé ce genre à effet que, dans les temps modernes, les Anglais mirent partout à la mode.

Au dernier plan, dans les plates-bandes bordées de touffes de graminées aux nuances vives et délicates, s'épanouissaient le dahlia, la délicate mentzélie, le brillant daphné dont les bouquets pourprés se guirlandaient en spirale, et mille autres fleurs, qui ravissaient la vue, et embaumaient l'atmosphère. Plus haut on admirait de gracieux bosquets d'arbustes à feuilles de myrte, on foulait aux pieds des lits d'amaranthines et d'aralies. En montant à la terrasse supérieure, on atteignait un petit bois, dont les sentiers serpentaient en labyrinthe autour de magnifiques groupes de liquidambars, d'aliziers et de mangueys. Le feuillage touffu de ces arbres gigantesques, et de ces vigoureux arbustes, inter-

ceptait presque entièrement les rayons du soleil, et formait, au milieu de ce paradis terrestre, une sombre et mystérieuse retraite.

Au fond du bois se trouvait une grotte creusée dans le roc. Les parois extérieures, tapissées de liserons, ne laissaient pas deviner l'entrée de ce ténébreux séjour, que masquaient des gerbes d'euphorbe et de koratos, dont le feuillage, mélange bizarre de vert foncé et de rouge éclatant, formait un rideau assez épais pour cacher aux regards des profanes l'antre où le cacique célébrait les mystères sanglants de ses monstrueuses idoles.

Des flancs du rocher s'échappait un filet d'eau limpide, qui, tombant de terrasse en terrasse, formait autant de cascades, puis serpentait au milieu des lits de fleurs, pour aller se perdre enfin dans un vaste bassin creusé en face du palais. Sur les bords de ce bassin se penchaient gracieusement trois ébéniers unis entre eux par des liserons, des lianes et des cephalantes, qui, entrelaçant leurs branches flexibles, formaient un joli berceau, et offraient, au milieu des fortes chaleurs du jour, un ombrage délicieux.

Là était assise la douce Yula, la mère d'Itzoatl. Son fils, à moitié couché sur l'herbe, appuyait sa tête sur les genoux de sa mère.

Depuis quelques instants, tous deux gardaient le silence, et semblaient écouter le ramage des mille oiseaux, qui s'ébattaient dans les branchages de la haute futaie, et le doux gazouillement des colibris se jouant entre les fleurs.

Yula reprit la parole.

— Mon fils, dit-elle, tu ne m'as pas entièrement

ouvert ton cœur; je n'ai pu y lire tes pensées intimes; aurais-tu des secrets pour ta mère?

— C'est vrai, dit Itzoatl en relevant la tête, je n'ai pas dit les pensées secrètes qui s'agitent dans mon sein, et pourtant je ne dois pas en faire un mystère à celle que j'aime par-dessus tout.

— Eh bien! Itzoatl, dit Yula en caressant les cheveux noirs du jeune homme, que se passe-t-il dans ton cœur?

— Mes frères, et le bon prêtre qui leur enseigne les sciences du Tlapallan, m'ont raconté des choses surprenantes, qui m'ont rempli de trouble. Figure-toi, qu'ils m'ont dit que le culte que nous pratiquons, nous autres enfants de l'Anahuac, est un culte inique, enseigné par des esprits malfaisants au grand roi Moctezoma; que la vraie religion est celle qui fut enseignée aux hommes par un Dieu mis à mort par des ingrats, et revenu à la vie par sa propre puissance; que ce Dieu nous ordonne d'aimer indistinctement tous les hommes, même nos ennemis; que c'est une chose horrible de penser qu'on puisse plaire aux dieux, en leur sacrifiant des victimes humaines. Mais ce qui m'a surtout rempli d'étonnement, c'est que le tlamacazqui ne cessait d'affirmer que ce culte étranger était connu jadis de nos ancêtres; qu'on en trouve encore de nombreux vestiges dans notre religion, et que le grand Camaxtli lui-même, le suprême pontife de Tulha, n'était au fond qu'un prêtre du dieu du Tlapallan.

Et l'enfant interrogeait sa mère du regard.

Mais Yula ne répondit rien; elle se contenta de soupirer, en pressant son fils contre son sein.

C'est que Yula était elle-même presque chrétienne. Amie intime de Cetetli, épouse de Xicotencatl, celle que ce général avait choisie d'entre les cinq cents femmes qu'il possédait avant son baptême, Yula avait eu de fréquents entretiens avec une célèbre indienne, Dona Marina, qui suivait Cortez dans toutes ses courses aventureuses, et lui servait au besoin d'interprète. Dans le palais du général tlascalan, Yula avait souvent assisté aux instructions du vénérable trinitaire Barthélemy d'Olmedo, et elle croyait fermement à la divinité du christianisme, bien qu'elle continuât de temporiser, espérant toujours voir Xolotl céder aux instances de Cortez, et recevoir le baptême.

— Mon enfant, dit-elle à Itzoatl en le baisant au front, sois tranquille; mais n'oublie pas ce que t'a dit le sacrificateur, et songe souvent au bonheur dont jouissent tes frères!

Et elle se leva pour rentrer au palais.

Mais la recommandation qu'elle venait de faire à Itzoatl l'intriguait, et, retenant sa mère par la main, il lui dit avec vivacité :

— Que veux-tu dire, ma mère? Explique-moi le sens de tes paroles?

Yula se rassit et embrassa son fils d'un regard si expressif, si rayonnant d'une puissance mystérieuse et attractive, qu'on eût dit qu'elle voulait attirer l'âme de son fils dans la sienne.

— Ecoute, mon fils, dit-elle en lui prenant les deux mains; mais d'abord, réponds-moi : n'as-tu jamais entendu parler des prédictions des dieux de Tenochtitlan, et des présages expliqués

par les anciens qui savaient lire dans les astres?

— De quelles prédictions parles-tu, ma mère?

— De prédictions concernant la chute de nos dieux, et la ruine de l'empire des Aztèques.

— Je ne connais pas ces prédictions en détail, jamais le téopixqui n'a voulu m'en entretenir. Ce que je sais, c'est que mon père et mon oncle Mitlal n'y ajoutent pas foi.

— Ils ont tort, mon fils; je le répète, ils ont tort de ne point admettre ce dont le grand Moctezoma n'a jamais douté. Ecoute donc; je vais te redire ce que j'ai appris dans le palais de Xicotencatl. Il fut un temps où les nations de l'Anahuac vivaient dans une paix profonde. Alors, elles obéissaient aux lois que leur dictait le divin Camaxtli, celui que les enfants de Tenochtitlan appellent Quetzalcohuatl. Ce grand homme enseignait aux peuples à s'aimer les uns les autres; quand on lui parlait de guerre, il se bouchait les oreilles; sacrifier des victimes humaines était à ses yeux une offense faite à la divinité, un crime abominable. Le seul sacrifice qu'il permettait, c'était l'offrande de fleurs et de fruits. Un fait bien remarquable, c'est que sur son manteau étaient peintes de ces figures qui représentent l'instrument de supplice du Dieu des étrangers; ses compagnons portaient des habillements semblables à ceux des prêtres du Tlapallan. C'étaient, ainsi que Camaxtli, des hommes blancs et barbus, comme sont en général tous ceux qui viennent des contrées où le soleil se lève. Après avoir gouverné les nations de Tulha et de Cholula, le législateur retourna dans le Tlapallan, promettant toutefois de

revenir un jour. Il disparut à l'est, sur les rives du Huasacualco (1).

— Mais je connais cette histoire; et je t'ai déjà dit, ma mère, que les sacrificateurs étrangers affirment que Camaxtli était un de leurs prêtres, qu'il était même topilzin (2).

— Le sage Olmedo me l'a prouvé. Camaxtli était blanc et barbu, et venait des pays de l'est, où le Dieu du ciel est adoré; il vénérait le symbole sacré des étrangers, détestait la guerre, qui est le premier devoir des Aztèques, et défendait les sacrifices sanglants, qui sont une partie essentielle de notre culte.

Itzoatl baissa la tête, et devint pensif.

— Tu vas entendre des choses plus surprenantes encore, continua Yula. Quelque temps avant l'invasion, la princesse Papantzin, sœur de Moctezoma, le grand roi, vint à mourir. Mais voilà qu'après avoir été enterrée, la princesse revient à la vie, et retourne au palais royal. Je te laisse juger de l'étonnement, de la frayeur de toute la cour. La princesse demande à parler à son frère. Elle lui dit qu'elle a vu, dans l'autre monde, des choses qu'il lui est défendu de raconter, mais qu'elle est chargée de prédire au prince que, bientôt, viendraient des hommes blancs montés sur des vaisseaux, pour détruire la domination Aztèque, renverser les statues des dieux, ruiner les téocallis et faire triompher le culte du vrai Dieu. Elle ajouta qu'elle-même serait témoin de

(1) On croit généralement que Quetzalcoatl vint dans l'Anahuac au VIIe siècle.

(2) Grand-prêtre ou évêque.

ces événements, et la première à recevoir le signe et la consécration de ce nouveau culte.

— Et vit-elle encore, cette princesse?

— Je l'ignore, mais je sais qu'elle a reçu le signe de la nouvelle religion. Je te parlais tout à l'heure de présages. Eh bien! en voici qui sont sans doute étonnants, et bien propres à faire réfléchir. Vers l'époque où la princesse Papantzin revint à la vie, on a vu, pendant quarante nuits, une vive lumière à l'est de Tenochtitlan. Quelques jours après la cessation de cette merveille, on aperçut dans les airs des armées se combattre et se détruire mutuellement. Les eaux du lac se soulevèrent par un temps calme et serein, et la haute tour du téocalli de la capitale prit feu, sans qu'on pût jamais découvrir la cause de cet incendie. Or, le sage Olmedo nous a dit que presque les mêmes faits précédèrent, comme des avertissements d'en haut, la ruine du puissant état où fut mis à mort le fils du dieu de Tlapallan (1).

— Tout cela m'étonne et m'inquiète à la fois.

— Mon fils! j'ai de bien tristes pressentiments! De grandes calamités menacent les enfants de l'Anahuac. Mais aussi, dis-moi, ces abominables sacrifices où l'on offre aux dieux les cœurs encore palpitants des victimes, ne révoltent-ils pas les nobles sentiments de ton âme? Peux-tu croire que la divinité prenne plaisir aux gémissements, aux cris déchirants de ces infortunés, dont le seul crime fut, après avoir défendu leur patrie, d'avoir été sur le champ de

(1) Tout ce que l'épouse du cacique raconte dans ce chapitre, se trouve dans les écrits des historiens du Mexique.

bataille moins forts ou moins heureux que leurs vainqueurs?

— Ma mère, ma mère! tes révélations me troublent... Qu'allons-nous devenir?

— Va, mon fils. Il est temps de nous séparer : je m'aperçois qu'on nous observe.

En effet, sur les bords fleuris du ruisseau, et dans les avenues qui encadraient la terrasse inférieure, se promenaient plusieurs femmes de Xolotl. Ce n'était pas sans raison qu'Yula craignait ses compagnes. Une basse jalousie, assez ordinaire chez des infortunées unies par la polygamie à un seul maître et vivant ensemble, portait ces malheureuses à surveiller les moindres démarches de l'épouse préférée. On avait déjà des soupçons sur son attachement à la religion des vainqueurs, et l'on espérait obtenir sous peu quelque preuve certaine, afin de la perdre, elle et son enfant.

En cet instant le cacique, ayant achevé ses affreuses dévotions, descendit lentement par les sentiers tortueux qui conduisaient à la grotte, suivi du sacrificateur. Tous deux avaient l'air exténué, et le visage d'une pâleur effrayante; car à défaut de victimes, ils s'étaient fait à eux-mêmes des incisions, afin d'arroser de leur sang leurs infâmes idoles.

Au lieu de rentrer au palais, Xolotl ordonna aux femmes de quitter le jardin, et, prenant son fils à part, il s'assit avec lui sous le berceau, pour lui communiquer le dessein qu'il avait conçu de l'envoyer à Tenochtitlan.

On serait dans l'erreur, si on allait s'imaginer que le cœur d'Itzoatl était déjà tout disposé à embrasser



le Christianisme. Quoique doué d'une âme élevée et d'un cœur sensible, le fils du cacique n'en était pas moins fortement attaché aux institutions nationales. Les sacrifices sanglants et les jongleries barbares des prêtres le révoltaient, il est vrai; mais ces cruautés lui semblaient moins appartenir à l'essence de la religion primitive qu'à la politique des premiers souverains aztèques.

D'autre part cependant, il avait l'esprit vivement frappé des discours des moines espagnols. Tant d'abnégation et de dévouement, unis à une raison puissante et à une force d'insinuation pure de tout sophisme, n'avait pu le trouver insensible. Sa droiture naturelle l'empêchait de rejeter, sans un mûr examen, l'impression qu'il avait reçue, fortifiée d'ailleurs qu'elle était par l'exemple et les paroles de sa mère.

Il suspendit donc son jugement, se promettant de chercher la vérité, mais de la chercher de bonne foi.

Après cela, le lecteur ne sera point surpris d'apprendre qu'Itzoatl entra de tout cœur dans les projets de son père. Une résidence prolongée à Tenochtitlan, dans le grand temple, au milieu des sacrificateurs les plus éclairés, paraissait singulièrement favoriser ses desseins; et il s'estimait heureux de pouvoir satisfaire sa curiosité, tout en acquiesçant aux désirs du cacique.

—

III

Le lendemain c'était fête à Tlascala, et le peuple s'attendait à quelque chose d'extraordinaire. Toute l'armée espagnole se trouvait réunie dans la ville, où l'on s'agitait avec une joyeuse activité ; chacun ornait sa maison comme si quelque roi devait faire son entrée ce jour-là. Les principaux édifices étaient pavoisés aux couleurs espagnoles, les rues étaient jonchées de fleurs, et la porte donnant sur la route de Chempoalla, avait été transformée en arc de triomphe.

Les badauds de Tlascala, — car il y a des badauds partout, — s'extasiaient devant les gigantesques guirlandes de fleurs, les festons de verdure et les banderoles de papier peint, dont étaient décorés les édifices publics. Ils n'avaient jamais vu chose pareille, leurs tentures ou tapisseries consistant en une sorte de mosaïque en plumes, dont le travail était toutefois admirable et de la dernière élégance. Et pourtant ces divers objets qu'ils contemplaient si ardemment étaient l'œuvre de leurs enfants; car tous ces ornements avaient été confectionnés dans l'école des tlamacazquis chrétiens, où se pressait une foule d'élèves.

Vers onze heures du matin, un courrier s'arrêta devant le palais de Cortez; quelques minutes plus

tard, on vit paraître le général entouré d'un imposant cortége.

Là vous eussiez vu les héros de l'expédition : le fidèle Sandoval, le vaillant Alvarado, conquérant futur de Guatemala; le jeune et bouillant Olid, qui devait mourir plus tard de la mort des traîtres; Diaz, le naïf historien de la conquête. Puis venaient les vénérables membres du sénat de Tlascala, le jeune Xicotencatl, général de l'armée républicaine, et une foule de caciques.

Parmi ces personnages illustres, on distinguait un jeune Indien, à la figure douce et avenante, au port majestueux, à l'allure franche et décidée. C'était Ixtlilxochitl. Lorsque les Espagnols envahirent l'état de Tezcuco, le roi, qui doutait de son peuple et de sa bonne fortune, s'enfuit à Tenochtitlan. Ixtlilxochitl, jeune prince de la famille royale, et commandant une division de l'armée, s'offrit à Cortez, pour servir sous ses ordres. Le conquérant l'accueillit avec empressement; mais bientôt il jugea plus prudent de garder le prince auprès de sa personne, comme un otage et une garantie de la fidélité des habitants de Tezcuco. Ixtlilxochitl suivit donc le général à Tenochtitlan, et plus tard à Tlascala, à travers les périls de la *noche triste*, dont il eut sa bonne part.

Après la fatale retraite, les Espagnols revinrent à Tezcuco. Cortez présenta Ixtlilxochitl à l'assemblée des nobles, et le proclama roi. Le jeune prince fut universellement acclamé, car il comptait, parmi les nobles et dans le peuple, de nombreux partisans. Familiarisé avec la langue et les coutumes espagnoles, instruit dans le christianisme et baptisé par le père

Olmedo, il parvint à rendre aux Espagnols des services immenses, et contribua beaucoup à la conquête de la Nouvelle-Espagne.

Le cortége se mit en marche vers la porte de Chempoalla, et bientôt on vit paraître ceux qu'on attendait.

Treize Franciscains s'avançaient, les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine. Ils étaient escortés par une escouade de soldats espagnols, et environnés d'une foule immense, étonnée au plus haut degré à la vue des pauvres frocs de ces religieux, et des marques d'honneur qu'on leur rendait.

Aussi, c'était l'Eglise elle-même qui, par ces humbles représentants de son évangélique pauvreté, venait prendre possession de ces contrées, livrées désormais à sa charité et à son zèle.

A la tête de la pieuse cohorte marchait, un crucifix à la main, le vénérable père Martinez de Valence, légat apostolique, et supérieur de la nouvelle province de son Ordre, qu'il allait établir sous le titre du *Saint-Evangile*. L'histoire nous a conservé les noms de ses douze compagnons. C'étaient Martinez de Coruna, Juan Suarez, plus tard premier évêque de la Floride, Francisco de Soto, Antonio de Rodrigo, Torribio de Bénévent, Garcia de Cisneros, Luis de Fuensalida, Juan de Ribas, Francisco Ximenez, Melchior d'Astudillo, Andrès de Cordoue, et Juan de Palos. Ces deux derniers étaient frères convers.

Aussitôt que Cortez fut à la portée du légat et des religieux, il descendit de son coursier; puis, au

grand ébahissement des Tlascalans, il ôta son manteau, l'étendit par terre sous les pas des moines, aussi étonnés que la foule, et, pliant un genou, il baisa respectueusement la main du légat. Tous les Espagnols qui l'accompagnaient l'imitèrent.

Adressant ensuite la parole aux caciques, qui assistaient à cette brillante réception, le général leur tint ce discours :

— Princes, dit-il, c'est le Dieu du ciel et de la terre qui nous envoie ces saints hommes. En leur qualité d'apôtres de Dieu, ils ont toute ma vénération, et celle du monarque auquel obéissent les Espagnes. Croyez-moi : ils n'ont pas soif de vos richesses; ils ne désirent que sauver vos âmes. Les trésors de la terre, ils les possédaient ; ils viennent généreusement d'y renoncer, pour ne s'occuper que de la recherche des biens célestes, les seuls durables. Princes, c'est pour vous convertir que ces saints hommes viennent à vous, pour vous ouvrir les yeux sur la vanité de vos idoles, pour vous enseigner la vraie religion. Les périls d'un long voyage ne les ont pas fait reculer, et, pour l'amour de Dieu, ils sont prêts à subir mille morts afin d'assurer le salut à vos âmes immortelles. Oui, je le répète, c'est la charité chrétienne qui, seule, leur commanda de quitter leur patrie, pour venir vous délivrer de la dure servitude des démons, et vous donner la vraie liberté, la liberté des enfants de Dieu; pour vous apprendre à offrir au Créateur, non pas des sacrifices abominables, mais la victime immaculée, l'Agneau de Dieu, immolé pour le salut du monde. Nous avons fait venir ces hommes vénérables, afin qu'ils soient vos docteurs dans la vraie

foi, les instituteurs de vos enfants, les protecteurs de votre pays, les garants de notre bienveillance à votre égard.

Ce discours, fidèlement reproduit en langue aztèque par dona Marina, fit une profonde impression sur l'assistance. Les Tlascalans jugeaient avec raison qu'ils devaient être des personnages d'importance, ces hommes à l'air humble et mortifié, puisqu'ils étaient comblés d'honneur par un homme tel que Cortez, lui qui n'avait même pas cédé le pas à Moctezoma, le roi des rois. Aussi les caciques et le peuple virent dans les missionnaires les représentants du Dieu de l'Orient, du Dieu de Camaxtli, et se trouvèrent par là même merveilleusement disposés à recevoir avec docilité l'enseignement de la vraie foi.

Il est pénible de devoir se rappeler que, malgré les beaux discours et les sentiments de piété si hautement exprimés, Cortez et ses officiers foulèrent presque constamment aux pieds les saintes lois de la morale évangélique. Leur ambition effrénée, leur cupidité insatiable, et leur vie scandaleuse mirent des entraves au zèle des apôtres de la foi; et l'on peut dire qu'au lieu de ne songer qu'à convertir, à civiliser ces peuples infortunés, ils comptèrent plutôt se servir de la religion et de ses ministres pour asseoir solidement leur domination, et justifier aux yeux de l'univers leur fureur de découvrir et de conquérir des terres inconnues.

Malgré l'enthousiasme des Tlascalans, malgré leurs acclamations, il y avait cependant dans la foule, et parmi les nobles, des hommes moins bien disposés. De ce nombre était Xolotl, l'un des caciques de

la suite de Cortez. Pendant que le général parlait, le fougueux tlascalan avait dû réprimer les élans de son humeur farouche, imposer un frein à sa langue, et commander à ses regards. S'il eût agi autrement, en cet instant où toutes les forces espagnoles se trouvaient concentrées dans la ville, il n'eût pas manqué de provoquer un éclat; sa cause, ou, comme il l'appelait, la cause sacrée de l'Anahuac, eût été dès lors infailliblement perdue. Il comprit donc la nécessité de dissimuler, et refoula son ressentiment dans le plus profond de son cœur.

Après la réception du légat, Cortez conduisit ses hôtes dans son propre palais, qui devait provisoirement leur servir de demeure. Ils y furent reçus par les trois franciscains qui avaient suivi l'expédition. C'étaient trois Belges : le père Jean Vandak, Jean de Aora et Pierre de Murat, de Gand. Ces religieux présentèrent aux missionnaires les enfants confiés à leurs soins. Rangés sur deux files, et précédés d'une bannière sur laquelle brillait une croix, les élèves des Pères chantaient un cantique d'actions de grâces, et le concert de ces voix argentines, dominant le sourd murmure d'une foule jusqu'ici idolâtre, faisait l'effet d'une harmonie angélique. On eût dit que les esprits célestes célébraient la bienvenue des apôtres qui devaient marcher à la conquête du nouveau monde.

Parmi ces adolescents, Xolotl eut l'humiliation et la douleur de reconnaître ses trois fils. L'un d'eux, Mixoatl, l'aîné des trois, portait un étendard. A sa vue, le cacique eut peine à se contenir; le sang lui monta au visage; la rage se peignit dans ses yeux, son corps éprouva des mouvements convulsifs. Com-

primant sa fureur, il voua ses trois enfants à la fureur des dieux, et se félicita intérieurement d'avoir éloigné Itzoatl, qui se trouvait en ce moment sur la route de Tenochtitlan.

IV

Deux jours après, Mitlal et Itzoatl débarquaient sur un des quais de Tenochtitlan.

Profitant de la fête qui réunissait les Espagnols dans l'enceinte de Tlascala, ils s'étaient hâtés de traverser les campagnes riantes et fertiles qui séparent cette dernière ville du lac de Tezcuco.

L'aspect de ces plaines fleuries était fait pour calmer l'âme la plus agitée. En promenant les yeux sur cette luxuriante végétation, où s'étalaient les productions de tous les climats; en respirant l'air attiédi et embaumé, un peu rafraîchi par la brise des côtes; à la vue de ce calme solennel sous un ciel doux et serein, on ne se serait point douté qu'une guerre de désolation allait bientôt changer le plateau de l'Anahuac en un vaste et aride désert.

D'immenses champs de maïs offraient aux regards comme de longs rubans d'or rehaussés par la verdure des agaves, des cacaotiers et des arbustes résineux, qui encadraient le paysage. Le long des routes, de gigantesques liquidambars projetaient un frais ombrage, et protégeaient les plantes les plus déli-

cates, telles que la vanille parfumée, et la rose aromatique, appelée *teunacaztli*. Tout cela était animé par le chant et les cris d'oiseaux aux couleurs éclatantes, et par le joyeux caquetage des perruches.

Non loin du grand lac, on admirait la gracieuse colline de Chapoltepec couverte de vieux cyprès et de tulipiers au vert feuillage, tandis que, dans le fond du tableau, l'œil s'arrêtait sur les Cordillères, blanchies par une neige éternelle, et ceignant comme d'un mur infranchissable cette belle et vaste vallée.

Tenochtitlan trônait comme une reine au milieu des eaux du lac, qui entouraient la ville d'une ceinture azurée de deux lieues de largeur. Quatre digues correspondant aux quatre points cardinaux, conduisaient au cœur de la cité. Ces digues, faites de main d'homme, avaient environ vingt pieds de largeur. Assise sur des îles, Tenochtitlan était environnée de nombreux jardins flottants (1), semés çà et là sur la nappe légèrement ondulée du lac, et entre lesquels se pressaient des milliers de canots, qui allaient répandre le commerce et les fruits de l'industrie dans les autres villes riveraines. De tous côtés, Tenochtitlan offrait aux regards le plus ravissant tableau. Rien au monde ne pouvait lui être comparé, si ce n'est peut être Venise, la ville aux gondoles.

Itzoatl n'avait jamais visité la capitale des Aztè-

(1) Ces îles artificielles de 50 à 100 mètres de long, se nommaient Chinampas, et servaient à la culture des légumes et des fleurs Quelques-unes avaient assez de consistance pour que des arbustes assez élevés pussent y croître..... On les amarrait à volonté contre la rive avec leur parure fleurie. (*Le Mexique avant Fernand Cortez ;* par Michel Chevalier.)

ques. Il ne put s'empêcher de témoigner son étonnement et son admiration, à la vue de tant de magnificences et de richesses. Les deux Tlascalans parcoururent d'abord plusieurs rues d'une longueur et d'une largeur extraordinaires, bordées de chaque côté de palais et de belles maisons en pierre rouge. La plupart étaient surmontées de terrasses, et flanquées de tourelles. Ils traversèrent avec peine une foule compacte et affairée, et se trouvèrent soudain sur un des quatre marchés de la cité. Itzoatl s'arrêta saisi d'étonnement. Une place dont il ne put calculer l'étendue, et qui était entourée d'un portique immense, frappait ses regards; soixante mille personnes, vendeurs et acheteurs, s'y pressaient; les boutiques des marchands formaient de petites rues; chaque spécialité avait son quartier séparé. Ici l'on vendait du gibier, là des légumes, plus loin des objets de jardinage. Des barbiers rasaient leurs pratiques; des pharmaciens vendaient des médecines toutes préparées, des onguents, des emplâtres; des restaurateurs donnaient à boire et à manger pour de l'argent. Au milieu de la grande place, s'élevait un vaste édifice où siégeaient douze vieillards chargés de discuter et de juger les différends, qui pouvaient survenir entre les marchands et les acheteurs; dans la foule circulaient des inspecteurs, qui observaient si tout se passait loyalement, et brisaient les fausses mesures saisies aux mains des vendeurs.

Malgré l'impatience de son oncle, qui avait hâte d'arriver au palais impérial, Itzoatl voulut tout voir.

— Enfant, dit l'oncle, tu auras le loisir de tout examiner à ton aise; maintenant il faut nous hâter,

tu sais que l'empereur daigne nous accorder audience aujourd'hui même.

— Ne remarquez-vous pas, fit observer Itzoatl, que les habitants de Tenochtitlan ont l'air inquiet?

— Ils craignent le retour des étrangers dont ils ont tant souffert, répondit Mitlal. Je ne m'étonne point de leur inquiétude, et je loue le zèle qu'ils mettent à se défendre; je voudrais seulement qu'ils eussent un peu plus de confiance dans les forces dont ils disposent.

— Tenochtitlan est si puissante!

— Oui, mon fils, bien puissante! Tenochtitlan est la grande ville; c'est la cité des dieux; elle renferme plus de trois cent mille habitants. L'ennemi ne peut pénétrer dans la ville que par les digues, qui peuvent être aisément défendues, ou détruites au besoin. La cité est divisée en carrés réguliers, entrecoupés de canaux, et liés entre eux par des ponts en bois. S'il arrivait que l'ennemi se rendît maître de ces quartiers, on n'aurait qu'à rompre les ponts de communication pour empêcher le reste de la ville d'être envahi. Ah! que ces exécrables blancs viennent assaillir le sanctuaire de Huitzilopochtli, nous les recevrons, et pas un seul ne restera pour porter dans leur pays la nouvelle de leur défaite!

Ils continuèrent leur marche, à travers une rue plus large que toutes celles qu'ils avaient déjà parcourues. De grands et magnifiques édifices attirèrent les regards d'Itzoatl. C'étaient les ménageries impériales.

L'une d'elles consistait en galeries immenses, soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce.

Ces galeries entouraient un vaste jardin semé de groupes d'arbres, et renfermant plusieurs étangs, les uns d'eau salée, les autres d'eau douce, destinés aux oiseaux aquatiques. Puis on y voyait, dans d'immenses volières, toutes les espèces d'oiseaux de l'Anahuac, dont l'ensemble varié offrait un coup d'œil charmant.

— C'est le palais des oiseaux, dit Mitlal à Itzoatl; rien ne révèle la magnificence et la grandeur de nos souverains comme ces sortes d'établissements. Figure-toi que, dans ce palais, trois cents hommes sont chargés d'avoir soin des oiseaux. Ces charmants volatiles y ont tant d'espace pour prendre leurs ébats, et une nourriture si appropriée à leurs goûts, qu'ils ne semblent pas regretter la liberté dont ils jouissaient dans les bois. Plusieurs hommes, versés dans l'art de guérir leurs maladies, y apportent de prompts remèdes; divers employés surveillent les œufs pendant l'incubation; d'autres recueillent, à certaines époques, les plumes dont on se sert pour former ces merveilleux tissus que les étrangers eux-mêmes sont forcés d'admirer. Tout à l'heure, tu contemplais ce bâtiment à structure étrange, qui forme l'angle de cette rue. C'est la loge des animaux féroces. Quand il te sera donné d'y pénétrer, tu y verras des chambres souterraines et profondes, de vastes cours pavées de marbre, et divisées en compartiments, où habitent le lion, le jaguar, le loup, l'aigle, et, en un mot, tous les animaux qu'il est possible de rencontrer. Des viviers, entourés de murailles, renferment le hideux caïman lui-même: des serpents de toutes couleurs et de toute dimension, y sont gardés dans

de larges tonnes. Dans un vaste parc voisin, on entretient des daims, des lièvres, des lapins, et autres animaux paisibles, destinés à servir de nourriture aux bêtes féroces.

Le cacique eût pu ajouter qu'on les nourrissait principalemant des entrailles arrachées aux innombrables victimes humaines immolées au démon.

Intarissable lorsqu'il s'agissait de décrire la cité de Moctezoma, Mitlal parla encore à son neveu du grand arsenal de l'empire, des jardins botaniques, et des nombreux ateliers de peintres, de sculpteurs, d'orfèvres, travaillant constamment pour la cour.

Les caciques étaient arrivés sur la grand'place, au centre de laquelle s'élevait le palais du monarque. C'était une réunion de maisons spacieuses, mais basses, toutes bâties en pierre rouge entremêlée de marbre blanc. Vingt portes, gardées par des soldats, donnaient sur la place, et sur les rues aboutissantes. On y remarquait trois vastes cours ornées de fontaines, et de grandes salles de réception; dans l'une d'elles trois mille personnes se trouvaient à l'aise. Venaient ensuite de longues chambres, les unes aux murs incrustés de pierres polies et brillantes, les autres aux portes et aux lambris de cèdre et de cyprès couverts de sculpture. Autour de la demeure impériale s'élevaient les bâtiments habités par les femmes, les hôtels des grands dignitaires de l'empire, et les logements des officiers subalternes.

Une foule silencieuse couvrait la place du palais; car personne n'osait élever la voix devant le séjour du souverain. Quoique le jeune empereur Guate-

mozin (1) traitât ses sujets avec bonté, et négligeât les parties du cérémonial qui n'inspirent qu'une crainte servile, l'ombre de Moctezoma faisait encore peser l'ancien despotisme sur le peuple.

Mitlal et son neveu entrèrent enfin dans une immense antichambre, où six cents nobles passaient habituellement la journée en silence, ou ne parlant qu'à voix basse, si la nécessité ou le service de l'empereur l'exigeaient.

Itzoatl fut instruit du cérémonial à observer lors de sa réception. On le revêtit, ainsi que Mitlal, d'un sac de toile, et on leur ordonna de se déchausser; car les nobles eux-mêmes ne pouvaient se présenter devant l'empereur, sans subir cette étonnante transformation.

Au retour de Mitlal, qui demeura assez longtemps aux pieds du trône, Itzoatl fut admis chez l'empereur. L'enfant s'acquitta du cérémonial prescrit avec une grâce parfaite. Il se prosterna trois fois devant le souverain. A la première révérence, il dit : *Seigneur!* à la deuxième, s'approchant davantage, il s'écria : *Mon Seigneur!* à la troisième, il s'arrêta non loin du trône, en disant : *Très-haut et puissant Seigneur!* Puis il resta dans l'humble attitude d'un esclave, et les yeux baissés : car c'était un crime capital que de lever les yeux sur l'empereur.

Guatemozin considéra quelques instants en silence la douce et franche figure du cacique adolescent, qui, malgré l'humiliation de commande qu'il subissait devant celui qui allait devenir son souverain, et

(1) Ou plutôt *Quauhtemotzin.*

plus tard son ami, ne démentait point la noblesse de son caractère et de sa race.

— Jeune homme, dit enfin l'empereur, nous venons d'apprendre que vous voulez nous servir dans l'ordre du Jaguar. Malgré le défaut d'âge et votre qualité d'étranger, nous vous accordons volontiers ce privilége. Nous voulons même, vu la guerre qui se prépare, abréger en votre faveur le temps d'épreuve, et vous faire initier définitivement vers la fin de la lune prochaine. Allez, et soyez fidèle.

Itzoatl, ainsi congédié, sortit à reculons, sans lever les yeux, et en réitérant les mêmes démonstrations de respect (1).

— Viens, dit Mitlal à son neveu, dès qu'ils furent sur la grand'place, ne perdons pas notre temps. Nous irons de ce pas au grand téocalli ; je te présenterai au teoteuctli, et, ce soir même, on procédera à ton initiation. Comme nous n'avons point de parents à Tenochtitlan, cela se fera pendant le repas des jeunes caciques, qui se préparent, comme toi, à recevoir l'ordre du Jaguar, et qui seront tes compagnons. Telle est la volonté de l'empereur. Je t'exhorte au courage, mon jeune ami ; ne t'étonne de rien ; il ne t'arrivera aucun mal sérieux. Du reste, je compte sur toi pour donner une nouvelle preuve du patient courage des Tlascalans.

Les historiens ne nous ont décrit que les cérémonies longues et cruelles, qui servaient d'initiation

(1) Dans cette description de l'ancienne Mexico, nous n'avons fait qu'abréger les récits des historiens de l'expédition, et surtout les lettres de Fernand Cortez.

au grand ordre des Princes ou *Técuitles*, dont l'empereur lui-même était le Grand-Maître. Il y avait encore trois ordres militaires, institués comme le premier par Moctezoma II. C'étaient *les chevaliers de l'Aigle*, *du Lion*, et *du Jaguar* ou *du Tigre*. Ils portaient au cou la tête de ces animaux, qui était aussi peinte sur leurs habits. Chaque ordre avait son initiation et ses épreuves, cérémonies sanglantes et absurdes, que nous trouvons dans l'ancien monde chez les nations phéniciennes, ou plutôt cananéennes, qui les importèrent en Grèce, en Etrurie et peut-être même en Egypte (1).

V

Depuis plus d'un mois, le jeune Itzoatl vaquait, dans le grand téocalli de Tenochtitlan, aux exercices de pénitence prescrits par les lois de l'empire.

Bâti en 1486, six ans seulement avant la découverte de l'Amérique, ce temple se distinguait de tous les autres téocallis de l'Anahuac, tant par sa destination, que par son immense étendue et sa prodigieuse élévation. Que l'on se figure d'abord une vaste enceinte d'épaisses murailles de huit pieds de haut,

(1) On a découvert des vestiges de mystères et d'initiations partout où les Phéniciens avaient des colonies, ou des relations commerciales. (Th. Moore. *Histoire de l'Irlande*, t. I.)

surmontées de créneaux en forme de niches, et couvertes de reliefs en pierre, représentant des serpents entrelacés. Au centre de ce carré s'élevait une pyramide exactement orientée, ayant à sa base quatre-vingt-dix-sept mètres de circonférence et trente-sept de hauteur. On y distinguait cinq étages ou assises. Un large escalier conduisait au sommet de l'édifice, où, sur une vaste plate-forme, se trouvaient deux tourelles, renfermant chacune un autel. Sur l'un se trouvait la statue de Tezcatlipochtla, le premier des dieux après Téotl, cette divinité suprême et invisible, mais à qui l'on ne rendait aucune espèce de culte (1). Tezcatlipochtla était le dieu de la pénitence, de la stérilité et du deuil ; les Aztèques s'adressaient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes.

Cette idole était de pierre noire et luisante, et couverte de vêtements de soie ornés de rubans. Elle portait à la lèvre inférieure des anneaux d'or et d'argent, dans lesquels était retenu un petit tuyau de cristal, d'où sortait une plume verte, qu'on remplaçait quelquefois par une bleue. Une tresse de cheveux d'or bruni, lui servait de diadème, et à l'extrémité de cette tresse pendait une oreille d'or, un peu noircie d'une sorte de fumée, qui représentait

(1) C'est là un fait bien étonnant sans doute, que nous rencontrons dans toutes les religions païennes, tant chez les nations civilisées, que chez les Esquimaux et les hordes sauvages de l'Afrique, de l'Océanie et du nord de l'Asie. N'est-ce pas là un sentiment, provenant de la chute primitive, par lequel l'homme se reconnaît indigne et incapable d'honorer comme il faut la Divinité ? Et ne fallait-il pas un Médiateur, pour renouer les rapports interrompus entre Dieu et l'homme ?

les prières des pécheurs et des affligés. Au cou de la statue était suspendu un lingot d'or, qui lui couvrait le sein ; ses bras étaient ornés de bracelets d'or. Elle portait dans la main gauche un chasse-mouches de plumes vertes, bleues et jaunes, qui s'échappaient d'une plaque d'or si bien brunie qu'elle faisait l'effet d'un miroir, ce qui signifiait que d'un seul coup d'œil l'idole voyait tout ce qui se passe dans l'univers ; dans la main droite, elle tenait quatre flèches, emblèmes du châtiment dont les pécheurs étaient menacés.

Dans la tourelle opposée on voyait la statue du dieu de la guerre. Huitzilopochtli était la principale idole des Aztèques, et on l'appelait le tout-puissant seigneur du monde (1). Cette statue était de bois, et représentait une forme humaine, assise sur un globe de couleur d'azur, et appuyée sur un brancard, de chaque côté duquel sortait un serpent. Son front était azuré ; une bande de la même couleur, traversant le nez, s'étendait d'une oreille à l'autre ; sa tête était ombragée de grandes plumes à pointes dorées. L'idole portait dans la main gauche une rondache blanche, chargée de cinq pommes de pin

(1) Les tribus phéniciennnes, quoique adorant le grand dieu Baal-Samin (le dieu du ciel), que les Grecs appelaient *Zeus* ou *Jupiter*, vénéraient cependant de préférence le dieu secondaire Melicerte, ou plutôt Melek-Kereth (le roi de la cité), appelé par les historiens grecs *Heraklès* ou Hercule. Dans leurs courses maritimes, les Phéniciens se mettaient toujours sous la conduite du dieu de la guerre, dont ils portaient l'image avec eux, et qu'ils établissaient comme chef des cités qu'ils fondaient. Les voyages et les exploits de l'Hercule tyrien symbolisent l'histoire des colonies phéniciennes.

disposées en croix, et, au sommet d'une sorte de cimier d'or placé sur quatre flèches que les Mexicains considéraient comme des présents des dieux; dans la main droite, elle agitait un serpent couleur d'azur.

Près des tourelles, se trouvait la fameuse *pierre des sacrifices*. C'était une table ronde et convexe, en pierre verte, offrant l'aspect d'une rosace très-bien sculptée. L'un des côtés de la base était formé d'un bas-relief représentant, selon toute apparence, une victoire que remporte Huitzilopochtli sur un dieu étranger. C'était là que les sacrificateurs immolaient les victimes humaines.

Autour de la pyramide s'élevaient trente-neuf autres tourelles, consacrées chacune à une divinité. Là, on adorait Quetzalcohuatl, le dieu de l'air; Centeotl, la déesse de la terre; Tlaloc, le dieu de l'eau; Xipe, le dieu de l'or, et d'autres divinités plus ou moins sanguinaires, qui recevaient chacune, à des époques déterminées, leur tribut de sanglantes immolations.

Mais ce qui surtout inspirait l'effroi à quiconque visitait pour la première fois ce téocalli, c'était une sorte de monument bâti avec des crânes et des ossements d'hommes, témoignage évident de la férocité systématique des Aztèques (1).

L'empereur et les principaux caciques avaient des oratoires dans l'enceinte du temple, qui renfermait

(1) Les mythographes grecs rapportent aussi d'un certain Busiris, roi d'Egypte, qu'il éleva à Ammon-Ra un temple entièrement bâti avec des crânes et des ossements humains.

aussi des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, et plusieurs monastères d'hommes et de femmes.

Il n'est nullement nécessaire de rechercher l'origine des Tlamacazquis, ou moines mexicains, soit dans le Bouddhisme, soit dans le Christianisme. Le Bouddhisme était une religion trop pacifique, trop contemplative pour qu'elle pût s'harmoniser avec l'instinct belliqueux et féroce d'un peuple anthropophage. Quant au Christianisme, il n'est pas probable qu'il se soit développé dans l'Anahuac au point d'y établir des monastères. Il faut donc chercher le principe de ce phénomène dans la nature de l'homme. L'idée de se retirer du monde, de mortifier ses passions, de se vouer à la contemplation ou à la pénitence, est aussi ancienne que l'idée de sacrifice, et remonte à la tradition primitive. Cette vérité, je dirais presque ce sentiment, a pu dégénérer, engendrer des erreurs, jamais elle n'a disparu. Parce que, sur plusieurs points du globe, des nations entières sacrifiaient à leurs divinités des victimes humaines, l'idée du sacrifice n'était pas moins vraie et nécessaire. Et pour que cette idée fut complète, il fallait que l'homme comprît qu'il devait à Dieu le sacrifice de lui-même, qu'il était nécessaire, vu l'indifférence des masses, que quelques individus se fissent les médiateurs entre Dieu et l'humanité, se dévouant pour établir une sorte d'équilibre, et comblant par la surabondance de leurs mérites le vide produit par la négligence de la multitude.

De plus, les hommes comprirent par l'expérience que, pour se livrer avec fruit à l'étude de la sagesse

et au culte de la divinité, ils devaient se délivrer du joug des passions, et des soins de la vie. C'est la théorie de Socrate dans le *Phédon;* c'était la pratique de Pythagore et des gymnosophistes. En parcourant le globe, nous trouvons, dans l'antiquité comme de nos jours, les Sannyasis dans les Indes; dans l'Asie centrale et orientale, les Shamans (1) et les Bonzes; en Egypte, dans la Samothrace, et chez les différentes peuplades celtiques, nous trouvons des colléges ou communautés de prêtres; à Rome et au Pérou des Vestales, et enfin, dans l'Anahuac, les Tlamacazquis.

Qu'on ne se méprenne pas sur le caractère de ces institutions. Elles étaient bien loin de renfermer l'exacte observance de ce que nous appelons *les conseils évangéliques.* On sait ce qu'étaient et ce que sont encore la chasteté et la pauvreté dans ces sortes de communautés, tandis que l'obéissance ne s'y révèle que comme une basse et servile soumission au despotisme d'un seul. Il suffit d'étudier ces institutions diverses, pour se convaincre que le monachisme

(1) Quant aux Shamans et aux institutions lamaïques, nous les croyons avec raison des imitations, ou plutôt des ruines d'un christianisme disparu. Nous savons que le Shakia-Mouni historique, réformateur du Bouddhisme, fut de beaucoup postérieur à l'ère chrétienne, et qu'il reçut sa doctrine d'un vieillard, que les livres bouddhistes ne définissent que vaguement: mais ils en disent assez pour nous donner le droit de supposer qu'il était missionnaire chrétien. Les Nestoriens pénétrèrent de bonne heure dans le Thibet et dans le Céleste-Empire, ils y eurent des chrétientés florissantes. On sait comment les institutions religieuses dégénèrent lorsqu'il n'y a plus de prêtres pour en sauvegarder l'intégrité. La condition religieuse de l'Abyssinie en est une preuve frappante.

païen n'est qu'une monstrueuse contrefaçon de l'idée chrétienne.

La nuit était venue. Itzoatl veillait seul dans un petit temple contigu au palais des sacrificateurs. C'était une rotonde, où aboutissaient plusieurs longs corridors conduisant aux logements des prêtres. Au milieu s'élevait un autel, et sur cet autel une idole représentant le farouche dieu de la guerre.

A des intervalles marqués, le novice devait brûler de l'encens devant l'autel, et se faire dans les bras et les jambes des incisions avec des épines d'agave, afin d'obtenir, par l'effusion de son sang, la bénédiction du dieu pour les armes des Aztèques.

Le jeune homme était triste et pensif; une vague terreur s'était emparée de son âme. Souvent il plongeait avec inquiétude ses regards dans les ténébreux corridors, peuplés des créations fantastiques de son imagination troublée. La lune, projetant une lueur incertaine sur la figure sinistre de l'idole, la rendait plus hideuse encore. Itzoatl pensa involontairement à la douce image de Jésus, qu'il avait vue et admirée chez les moines espagnols à Tlascala. Il songea avec une indicible émotion à ce Dieu d'amour, mourant pour les hommes; à ce Dieu si bon, si miséricordieux qu'aimait sa mère, la bonne et sensible Yula; et son cœur se gonfla, ses yeux se remplirent de larmes. Les sombres dieux de l'Anahuac ne lui apparaissaient plus que comme des démons, sortis de l'enfer pour tourmenter les hommes.

Soudain il entend derrière lui un soupir, et le souffle précipité, entrecoupé d'une respiration qu'on cherche à comprimer.

Tournant la tête avec vivacité, il aperçoit sur le seuil un jeune homme qui le considérait avec attention, et qui, se voyant découvert, cherchait à prendre la fuite.

Itzoatl s'élance, et, saisissant le visiteur nocturne par le bras, il lui dit :

— Qui es-tu?

Le jeune homme fit un mouvement, et Itzoatl découvrit, sous l'accoutrement d'un tlamacazqui novice, la blanche figure d'un Espagnol.

— Cacique, dit l'étranger à voix basse, ne m'arrête pas; je t'en conjure, laisse-moi!

— Te laisser! reprit Itzoatl vivement; qui es-tu? que viens-tu faire ici?

— Eh bien! si tu veux absolument savoir qui je suis, viens!....

— Je ne puis quitter mon poste.... qui brûlerait l'encens?

— Tu vois bien, seigneur, que les sacrificateurs ne font jamais la ronde. Cependant, si le sentiment du devoir te retient, je.....

— Non, non, je veux te suivre; allons!

Et l'étranger, prenant le cacique par la main, l'entraîna dans le corridor; puis il traversa un autre couloir long et étroit, qui aboutissait à une chambre spacieuse, éclairée seulement par une petite lampe suspendue au plafond. Presque sous la lampe était assis, sur des coussins, un homme d'une soixantaine d'années, à l'air vénérable et austère. En observant avec attention son regard terne et immobile, Itzoatl reconnut qu'il était aveugle.

Il paraissait plongé dans une mélancolique rêverie;

en entendant les jeunes gens, il leva la tête, et tourna ses yeux éteints vers l'entrée de l'appartement.

— Alonzo, dit-il, tu n'es pas seul?

— Non, mon père, un jeune cacique m'accompagne ; il faisait sa veillée dans le téocalli rond, et mon imprudente curiosité m'a trahi : peut-être me faudra-t-il mourir? Cependant, je ne sais quelle confiance m'inspirait la touchante bonté répandue sur la figure franche et ouverte de ce jeune seigneur ; dans cette perplexité, j'ai voulu vous l'amener, mon père.

— Croirais-tu, s'écria Itzoatl d'un air indigné, que je serais capable de te livrer aux sacrificateurs?

— Ce ne sont pas là les paroles d'un Aztèque, dit le vieillard ; un Aztèque ne dérobe jamais une victime à ses dieux sanguinaires.

— Vous avez raison, répondit Itzoatl ; je suis Tlascalan, et, comme tel, ennemi de toute espèce de trahison. Je suppose que ce jeune homme adore le Dieu puissant du Tlapallan ; or, ce Dieu est aussi le Dieu de ma mère et de mes trois frères.

— Et tu ne tarderas pas, mon fils, à suivre leur exemple, dit le vieillard ; c'est Motezozomo le topiltzin qui te le dit.

— Eh quoi? s'écria Itzoatl avec un joyeux transport, c'est à Motezozomo que je parle? Je vois enfin celui qu'on m'a dit être le plus sage, le plus instruit des sacrificateurs, celui que je brûlais d'interroger sur nos dieux, sur nos origines?

— Si tu veux m'écouter, mon fils, répondit le topiltzin, j'espère bien apaiser les doutes qui agitent

ton cœur. Asseyez-vous là tous deux, mes enfants ; je vous raconterai l'histoire de ma vie ; elle sera pour vous une source d'instructions salutaires.

VI

— Si je veux vous raconter mon histoire, ce n'est pas que je prétende vous entretenir soit de ma jeunesse, soit de ma vie comme sacrificateur ; ces détails ne vous intéresseraient guère, et je veux les oublier moi-même : je désire seulement que vous sachiez comment je naquis à la lumière du ciel. Ce récit est intimement lié à la connaissance des origines de notre nation.

« Il y a trois ans que notre redouté seigneur Moctezoma m'envoya comme ambassadeur à Utatlan (1), pour conclure en son nom un traité avec Kiçab-Tanub, roi des Kichés et des Kachiquèles. Deux nobles caciques m'accompagnaient, c'étaient Xochicatl et Cuetzpalitli. Le roi était en ce moment en guerre avec les Zutigiles, guerre héréditaire, qui avait déjà coûté beaucoup de sang à ces contrées

(1) Utatlan, capitale du royaume dont les débris forment aujourd'hui la république de Guatémala. Cette superbe cité fut fondée par le roi Acxopil, fils de Namaquiché, roi Toltèque qui avait envahi ces contrées, et fondé l'empire des Kichés, des Kachiquèles et des Zutigiles.

malheureuses. Aussi notre mission ne réussit-elle pas, et bientôt il fallut songer au retour.

» C'est à Utatlan que j'appris l'arrivée des blancs. De vagues rumeurs répandaient partout qu'ils s'étaient emparés des îles Haïti et Cuba, et, je dois vous l'avouer, de sinistres pressentiments m'assaillirent, lorsque je vins à songer qu'un pareil malheur pouvait frapper un jour aussi les nations de l'Anahuac.

» Notre retour ne devait être qu'une série de malheurs. Après avoir pris congé du monarque, au moment de nous mettre en route, nous cherchâmes en vain nos esclaves. Soit qu'ils se fussent enfuis, soit que les serviteurs du roi les retinssent, il nous fut impossible de les retrouver : il ne nous restait donc que l'alternative de porter nous-mêmes nos bagages, ou de les abandonner à Utatlan. Force nous fut de prendre ce dernier parti, et, nous munissant seulement du strict nécessaire, nous reprîmes le chemin de l'Anahuac.

» Aucun de nous ne connaissait le pays ; dès le début de notre voyage nous fîmes fausse route. Au lieu d'entrer dans le Xoconochco, après avoir franchi les frontières, et de continuer ainsi notre marche par le Tzapotecapan, nous prîmes la direction de la mer de l'est, en nous enfonçant dans le pays des Teochiapas. C'est une contrée délicieuse, qui nous rappelait le pays de Tlalocan si souvent décrit par les anciens, séjour fortuné que nos ancêtres ont perdu à cause de leurs offenses multipliées envers Dieu.

» Nous fîmes une halte à Xocotenanco, dont les

habitants nous montrèrent des dispositions assez hostiles, et nous nous hâtâmes de partir avant que le soleil ne fût sorti de la grande mer. Xocotenanco fut la dernière ville que nous rencontrâmes sur notre route. Nous marchâmes avec toute la célérité possible durant la majeure partie de la journée; jugez de ce que nous eûmes à souffrir! Habitués à ne voyager qu'en litière, et abrités contre les rayons du soleil par de grands éventails de plumes que des esclaves agitaient au-dessus de nos têtes, nous étions réduits à marcher péniblement; une ardente chaleur nous accablait, et la soif nous faisait horriblement souffrir.

» Vers le déclin du jour, nous entrâmes dans une agréable vallée, où de grands arbres, chargés de beaux fruits dorés, projetaient un ombrage qui invitait au repos. On eût dit que le pied de l'homme n'avait jamais foulé ce sol, si fertile pourtant et si beau ; les arbres étalaient leurs rameaux avec un luxe sans pareil, et fléchissaient sous le poids de leurs fruits. Je remarquai pourtant avec quelque étonnement une absence complète de vie : on n'entendait pas le cri d'un oiseau, pas le bourdonnement d'un insecte.

» Les deux caciques, mes compagnons, s'étendirent chacun sous un arbre, et s'endormirent bientôt. Quoique peut-être aussi fatigué qu'eux, je voulus, avant de me livrer au repos, faire mes dévotions et me tirer du sang en l'honneur de Tlaloc, le dieu des montagnes, afin d'obtenir pour moi et pour mes compagnons un heureux retour. Je me dirigeai donc vers une caverne que j'avais aperçue à l'entrée du vallon, et après une heure de prières et de macé-

rations, je repris le chemin du massif d'arbres où j'avais laissé les caciques, afin de me reposer auprès d'eux.

» Mais comment vous dépeindre l'effroi dont je fus saisi en voyant mes malheureux amis se débattre sous les étreintes de la mort! En proie à des convulsions terribles, ils se roulaient sur le sable; leur figure était devenue noire; leurs yeux, injectés de sang, roulaient d'une manière effrayante dans leurs orbites : je vis expirer mes chers compagnons de route, et je restai seul dans ces vastes déserts.

» Quel était donc ce mystère? A quelle cause attribuer une mort si subite, et si terrible? Pendant que je demeurais là, contemplant ces hideux cadavres, je commençai moi-même à ressentir des douleurs de tête, des crispations et des tiraillements dans les yeux. Alors seulement, je me rappelai avoir entendu raconter, que, dans le pays où j'étais en ce moment, croissaient des arbres dont l'ombre seule donnait la mort à quiconque osait s'abriter sous leur ombrage (1). Ne pouvant songer à rendre les derniers devoirs à mes infortunés collègues sans m'exposer moi-même, il ne me restait pour le moment d'autre parti à prendre que de me retirer dans ma caverne, où je passai la nuit à gémir, et à pleurer ceux que la mort m'avait ravis si inopinément sous un ciel étranger.

» Ma position était affreuse. Malade et sans forces, la tête me brûlait. Durant toute la nuit, j'entendis autour de ma retraite les hurlements des tigres et

(1) L'arbre dont il s'agit est le *mancenillier*.

des jaguars ; je n'avais pourtant rien à craindre, car l'instinct de ces bêtes féroces les tenait éloignées de cette vallée de désolation, où l'on ne respirait que la mort.

» Vers le matin, accablé par la lassitude et la tristesse, je parvins à m'assoupir. Il était grand jour quand je m'éveillai.

» Pour sortir au plus tôt de cette vallée, je voulus tourner la montagne dans le creux de laquelle j'avais passé la nuit. Parvenu à un plateau assez élevé, je vis avec frayeur que j'étais environné de toutes parts d'une épaisse forêt. Le désespoir me donna des forces : j'étais résolu de tout braver, et je m'enfonçai hardiment dans les bois, espérant du moins y être à l'abri des rayons du soleil.

» La nature s'y montrait dans toute sa vigueur primitive. Les bêtes fauves passaient près de moi sans étonnement et sans fureur, et les oiseaux au brillant plumage, depuis le quetzal jusqu'au huitzililin, folâtraient autour de ma tête comme pour célébrer, par leurs chants variés, ma bienvenue dans leur majestueux domaine. On eût dit que le Créateur y avait semé à pleines mains les richesses du règne végétal. J'y admirai de grands palmiers en éventail, des sassafras, des chênes, des liquidambars, des platanes, entremêlés de liserons, de lianes et d'innombrables touffes de fougères. Cette vue imposante fit diversion à ma tristesse ; mes maux de tête diminuèrent, et mes yeux, si douloureusement affectés, se reposèrent avec délices sur la belle verdure qui m'environnait.

» Depuis longtemps déjà je me frayais un chemin

à travers les broussailles, lorsque tout à coup je découvris, au milieu d'un épais fourré, une statue d'une dimension extraordinaire, et à moitié enfouie dans le sol. Le personnage qu'elle représentait, ne ressemblait à aucune race d'hommes que je connusse. Il portait une coiffure très-élevée; son cou était entourée d'un collier à gros grains; sa main droite serrait contre la poitrine une sorte d'instrument, tandis que la gauche reposait sur quelque chose que je ne pouvais distinguer. Je crus que c'était l'image d'ùn dieu, et, dans mon aveuglement, je lui adressai une prière pour obtenir mon prompt retour dans la patrie.

» A mesure que j'avançais, mon étonnement redoubla. Partout j'apercevais des ruines de téocallis, de palais, de maisons; çà et là, sur le sable et entre les buissons, gisaient des tronçons de statues, des restes de sculptures, d'énormes blocs de pierre chargés de peintures sacrées.

» En avançant, j'entrevis, à travers la futaie, un édifice dont l'ensemble grandiose me plongea dans une sorte de stupeur. C'était une montagne faite de main d'homme, qui, sans nul doute, avait été revêtue jadis de pierres polies, et de vastes degrés, car j'en voyais encore les vestiges. Sur le sommet s'élevait un palais ou un téocalli, dont l'enceinte extérieure était percée de quatorze portes très-larges. Du centre s'élançait une haute tour. Les piliers et les frontons étaient chargés de sculptures, représentant des dieux ou des rois, aux proportions gigantesques. Je ne pouvais m'imaginer quel peuple avait fourni les types de ces figures étranges. Leur nez, excessivement

long, était légèrement recourbé, et leur front déprimé fuyait en arrière. Elles me semblaient richement vêtues ; je crus pourtant reconnaître, dans leur accoutrement, des peaux d'animaux féroces. Ce magnifique édifice tombait en ruine ; la mousse couvrait ses parois dégarnies, et de tous côtés, entre les fissures des pierres, sortaient des buissons d'une végétation luxuriante (1).

» Rien ne saurait dépeindre ce que j'éprouvais en ce moment. Au sein d'une vaste solitude, au milieu du calme imposant de la nature, je contemplais les œuvres de l'homme, et l'homme n'était pas là pour les animer. Je voulus faire un détour et arriver au pied du monument, afin de pouvoir l'examiner à mon aise, lorsque, dans un bosquet de platanes, je découvris une petite habitation construite en pierres rouges, et presque entièrement conservée. Sur le

(1) Les Espagnols appelèrent *Palenque* cette ville en ruines. M. Balbi, dans sa *Géographie Universelle*, lui donne le nom de *Culhuacan*. Elle avait six à sept lieues de tour. Ses ruines nous offrent encore des temples, des palais, des tours, des observatoires, des tombeaux, des pyramides, des ponts, des aqueducs, des fortifications, des maisons, des souterrains, tout cela construit en pierres polies, et presque toujours revêtu à l'extérieur et à l'intérieur d'un enduit du plus beau vermillon. On a découvert des vases, des idoles, des tables de pierre, des médailles, des instruments de musique, des statues colossales, des bas-reliefs d'une très-belle exécution, encore très-bien conservés, et ornés de caractères hiéroglyphiques. (Voyez les *Annales de Philosophie Chrétienne, t. XII, p.* 441.) Dans cet article, M. Bonnetty donne, d'après le capitaine Dupaix, la description du monument le plus grandiose et le plus frappant de Palenque ; c'est celui que les explorateurs nomment *le Palais*, et que décrit sommairement le sacrificateur mexicain.

seuil de la porte était assis un vénérable vieillard, qui me sembla bien près d'achever le voyage de la vie. Sur ses genoux était déroulée une longue feuille de tissu d'agave chargée de peintures, qu'il semblait examiner avec une respectueuse attention (1).

» L'aspect de ce vieillard m'inspirait un sentiment de vénération mêlé d'une vague terreur, car son visage m'offrait le type vivant des figures humaines si étrangement conformées, et que je venais de contempler dans les statues et les sculptures du monument. A droite de sa demeure s'élevait, sur un tertre, le signe sacré de la religion des blancs, signe qu'à cette époque je ne connaissais pas encore.

» A mon approche, le vieillard leva la tête, et m'ayant considéré un instant, il me dit en langue tzendale et avec un affectueux sourire :

» — Que la paix du Dieu du ciel soit avec vous !

» Puis, il se leva à l'aide de son bâton, et me fit un profond salut.

» — Sage vieillard, lui dis-je, étranger dans ce pays, je me suis égaré au milieu des forêts, et mes compagnons ont péri.... J'appartiens à la nation des

(1) Les peuples de l'Amérique centrale n'avaient point d'écriture proprement dite. Ils peignaient sur papier d'agave, sur peau de cerf, ou sur toile de coton, la représentation propre ou symbolique de ce qu'ils voulaient décrire. On trouve pourtant chez eux des vestiges d'écriture *phonétique*. Plusieurs de leurs caractères ont une certaine ressemblance avec les hiéroglyphes chinois et égyptiens. On lit plus ou moins bien les manuscrits aztèques, mais les hiéroglyphes des bas-reliefs de Copan, de Mitla, de Palenque, d'Uxmal, etc., parmi lesquels on découvre quelques caractères chinois et égyptiens, n'ont pas encore été déchiffrés.

Aztèques, et je suis revêtu de la dignité et des fonctions de topiltzin. Mon maître, le grand Moctezoma qui règne sur l'Anahuac, m'a envoyé comme ambassadeur au puissant Kiçab-Tanub, le souverain d'Utatlan.

» Pendant que je parlais, le front du vieillard se rembrunit.

» — A la vue de vos insignes, reprit-il, j'avais soupçonné votre qualité de sacrificateur ; mais n'importe, entrez dans ma demeure : vous êtes fatigué, il faut réparer vos forces, avant de vous remettre en route.

» Cette bienveillante invitation fut cordialement acceptée, et j'entrai dans la maison, qui, sous le rapport de l'ameublement, ressemblait assez à nos demeures de Tenochtitlan. Bientôt mon hôte posa devant moi du pain de manioc, des dattes, et un vase contenant une boisson rafraîchissante.

» — Voilà, dit-il, tout ce que je puis vous offrir pour le moment. Mon serviteur, et mon cher Alonzo sont partis depuis ce matin pour la pêche, dans le Micol ou le Talija ; je n'ose pas les envoyer à la chasse : il y a trop de bêtes féroces dans la forêt.

» J'assurai le vieillard que j'étais parfaitement content de ce qu'il m'offrait, et, ayant réparé un peu mes forces, je lui adressai de nouveau la parole.

» — Oserai-je demander le nom du seigneur qui m'accorde une si cordiale hospitalité ?

» — Je suis le dernier des Tchânes, race souveraine et sacerdotale, qui va bientôt s'éteindre et disparaître dans l'éternité. Mon peuple existe encore ; les restes infortunés de la puissante nation, qui bâtit

la cité dont vous voyez les ruines, subsisteront pour accomplir leur destinée, selon qu'il est prédit dans les fastes sacrés : *Et il sera le serviteur des serviteurs de ses frères* (1). Mais la famille des Cuculchans s'en va ; les fils de Uotan disparaîtront de la terre ; car je m'appelle aussi Uotan, comme le premier de ma race ; et, vous le voyez, tel qu'une liane desséchée, je suis penché sur le bord de la tombe. Cependant je renaîtrai à une vie nouvelle, à une vie sans fin, et je goûterai un bonheur sans mélange dans le sein du Dieu que j'ai appris à connaître.

» Je ne compris presque rien à ce discours, mais les paroles du vieillard pénétrèrent jusqu'au fond de mon cœur, et s'il ne m'avait pas dit qu'il était mortel, j'eusse été tenté de le prendre pour un dieu. Pénétré de respect, je n'osai plus l'interroger. Il s'aperçut de mon embarras.

» — Je vois, continua-t-il que mon langage vous étonne ; vous ne pouvez me comprendre, parce que vous êtes topiltzin, et sacrifiez des victimes humaines à des dieux qui ne sont pas.

« Un jour le désir me prit de visiter le premier établissement que fonda notre nation, lorsqu'elle arriva d'au-delà de la grande mer. J'appareillai mon canot, et fis voile vers les îles Caraïbes. En abordant à Haïti, je vis des hommes blancs et barbus venus de l'Orient pour asservir le monde. Ils prirent mon canot, et me vendirent comme esclave. Le maître qui m'acheta, Alonzo Molina, était bon ; il eut pitié de mon grand âge, et me traita en frère. Je tombai

(1) *Gen.*, *IX*, 25.

malade; il me soigna comme l'eût pu faire une mère ou une tendre épouse. Et quand je lui demandai pourquoi il agissait ainsi avec moi, il me répondit que son Dieu lui ordonnait d'aimer tous les hommes, et de leur faire du bien. Je me pris à aimer ce bon maître, et son Dieu qui le rendait si bon.

» Souvent je voyais, dans notre hutte, un sacrificateur blanc, qui me parlait de son Dieu et du Fils de ce Dieu, qui devint homme comme nous, et qui expira sur un instrument de supplice, afin de frayer à tous les hommes le chemin d'un bonheur sans fin; et ce sacrificateur ajoutait que, moi aussi, je pouvais avoir part à ce bonheur.

» Ce prêtre m'instruisit; il m'aida même à peindre une partie de l'histoire de sa religion, histoire qui, en plusieurs endroits, me rappelait celle de nos origines. Je fus lavé et purifié de mes fautes dans l'eau sacrée, et je reçus le nom d'Alonzo, celui que portait mon maître, qui m'affranchit aussitôt après mon initiation.

» Une nuit, le village que nous habitions fut envahi par une tribu de Caraïbes. A la tête de quelques esclaves, mon maître se porta à leur rencontre; mais ceux-ci le trahirent, et il fut massacré. Sa femme s'était enfuie dès le commencement du tumulte. Je saisis dans mes bras le petit Alonzo, le fils de mon maître, et, profitant de l'obscurité, je courus vers le rivage. Je me jetai dans un canot, et, le jour suivant, nous débarquâmes dans la crique d'Ahualalco.

» Je retournai dans ma tribu, mais comprenant bientôt que je ne pourrais m'y fixer, à cause de ma

nouvelle religion, et de la présence du petit Alonzo, je résolus de m'enfoncer dans la solitude, afin d'y servir Dieu en toute liberté, et de me préparer au voyage de l'éternité. Ce fut alors que, suivi d'un de mes esclaves, qui devint mon ami en embrassant ma religion, j'arrivai, avec mon Alonzo, dans cette forêt, où je m'établis parmi ces ruines. »

» Le vieillard cessa de parler.

» L'histoire qu'il venait de me raconter me causa la plus vive surprise. Elle me révélait une religion que je ne connaissais pas, et dont je n'avais jamais ouï parler. Je brûlais d'en savoir davantage, et j'étais sur le point de demander des explications, lorsque j'en fus empêché par l'arrivée de deux personnes, qui, chargées de poissons et d'instruments de pêche, entraient dans la maison. C'étaient Teman, le compagnon de Uotan, et le fils d'Alonzo Molina.

» Ce fut alors que je te vis pour la première fois, mon enfant, toi qui fais la consolation de ma solitude, et à qui j'eus le bonheur de sauver la vie. »

Et le sacrificateur aveugle chercha la main du jeune Espagnol pour la presser dans la sienne.

Puis il continua son récit.

— Cédant aux pressantes sollicitations du vieillard, je m'étendis sur une natte dans un coin de la hutte, attendant que le sommeil vînt visiter mes paupières fatiguées et malades. Sur ces entrefaites, Uotan, Alonzo et Teman quittèrent la salle, et allèrent se prosterner devant le signe sacré du bonheur éternel, pour y faire leurs prières.

« Le lendemain, j'étais dangereusement malade; le poison que j'avais respiré dans la vallée de la

mort, me brûlait les entrailles; il me causa une fièvre, qui me retint durant plusieurs lunes sur ma couche. Pendant tout ce temps, je fus soigné avec un amour, une sollicitude que je ne pouvais m'expliquer. Tant que dura ma convalescence, le sage Uotan me parlait tous les jours du bonheur éternel, dont il espérait jouir bientôt. Il me raconta l'histoire de son Dieu Jésus, et m'expliqua les peintures sacrées qu'il avait empruntées aux sacrificateurs du Tlapallan.

» Bientôt, je fus convaincu de la vanité et du néant de mes idoles sanguinaires; je reconnus la divinité de la religion des blancs. Dès que je pus quitter la hutte, Uotan m'initia à sa croyance, et, au nom du Dieu un en trois personnes, il me lava de mes crimes dans les eaux du Micol, qui roulait ses flots entre les ruines, non loin de sa demeure.

» J'avais l'intention de demeurer désormais dans la forêt de Chiapas, et de consacrer mes jours au service de Dieu. D'ailleurs, me disais-je, qu'irais-je faire à Tenochtitlan? Et Moctezoma, comment me recevrait-il?

» Je communiquai mon dessein, et mes réflexions au sage Uotan.

» — Mon frère, me dit-il, vous ne pouvez fixer ici votre séjour. Teman vous conduira jusqu'aux frontières de votre pays. Un secret pressentiment me dit que vous serez l'instrument d'un grand bien; sinon, sachez mourir pour votre Dieu. Venez, suivez-moi; puisque vous êtes à la veille de partir, je veux vous révéler le mystère de nos origines, et vous montrer des choses qui vous raviront d'étonnement et d'admiration.

» Le vieillard prit son bâton, et s'engagea dans un sentier conduisant à un monument que je n'avais pas encore visité.

» Ma curiosité fut excitée au plus haut degré, et je m'empressai de suivre celui qui était devenu mon guide dans la vie de l'âme, et dans la sagesse duquel j'avais une entière confiance. »

Motezozomo fut subitement interrompu par le retentissement de coups redoublés sur une plaque de métal. C'était le signal qui appelait les tlamacazquis et les novices au sacrifice du matin.

A ce bruit, Itzoatl se leva précipitamment.

— Seigneur, dit-il à Motezozomo, je reviendrai le plus tôt possible. Et toi, Alonzo, tu seras mon frère!

Et sans attendre une réponse, le jeune cacique s'élança, avec la légèreté d'un chevreuil, dans le corridor qui conduisait à la rotonde.

VII

Tenochtitlan était plongé dans les alarmes. Un mois s'était écoulé; Cortez l'avait employé à pousser les travaux du siége avec le zèle et l'énergie qui faisaient le fond de son caractère. Après avoir soumis toutes les peuplades d'alentour, et les avoir forcées de grossir son armée, sous le prétexte de se venger elles-mêmes de la longue tyrannie des Aztè-

ques, il se rendit à Tezcuco, où il établit son quartier général. Il se trouvait ainsi à portée de surveiller l'armement de la flottille, qui devait attaquer la ville du côté du lac.

Non loin de Tlascala, dans les ravins cachés par de hautes montagnes, le chef espagnol avait fait préparer tous les matériaux nécessaires à la construction de treize brigantins, tandis que huit mille Acolhues creusaient, par ses ordres, depuis Tezcuco jusqu'au grand lac, un canal de douze pieds de profondeur et de deux mille de longueur, pour le transport de la flottille.

Les matériaux étant prêts, le général donna l'ordre de les transporter à Tezcuco. Huit mille Tlascalans se chargèrent de bois équarris, de mâts, de cordages, de câbles, de voiles, d'ancres, de munitions et de vivres. Le jeune Sandoval dirigeait ce convoi extraordinaire, qui s'étendait sur un espace de six milles. Précédé d'une forte avant-garde, il était protégé sur les flancs par de nombreux détachements disposés en éclaireurs. Trente mille Tlascalans le suivaient sous le commandement de Xicotencatl.

C'était le 28 avril 1521. Castillans et Indiens se rangèrent en bataille sur les bords du canal, car les brigantins allaient être mis à flots. Cortez voulut faire cette cérémonie avec une grande pompe. Une messe solennelle fut célébrée par le père Olmedo, et tous les chrétiens présents reçurent la sainte communion. Puis le vénérable religieux, encore revêtu des ornements sacerdotaux, s'avança, bénit les brigantins, et imposa un nom à chacun deux, pendant qu'ils défilaient devant lui et entraient dans les eaux du canal.

Quand on vit la flottille entière voguer vers le lac, l'espoir d'un triomphe certain entra dans tous les cœurs. Le *Te Deum* fut chanté au bruit du canon et des acclamations d'une population immense, accourue de toutes parts, pour voir la cérémonie, et admirer le génie des Européens.

Cortez avait raison d'espérer : jamais son armée n'avait été si bien organisée, si nombreuse. Grâce aux renforts qu'il avait obtenus, il se voyait à la tête de huit cents fantassins et de quatre-vingt-six cavaliers espagnols. Il possédait trois grandes pièces de siége en fer, et quinze petites pièces de campagne en bronze : les boulets, les balles et la poudre ne lui manquaient pas. Composée de Tlascalans, de Cholulans, d'Otomites, de Tezcucans, d'Acolhues et d'une foule d'autres tribus, toutes également impatientes de secouer le joug séculaire des Aztèques, l'armée des alliés indiens pouvait être évaluée à cent mille hommes.

Avant de commencer l'attaque, Cortez fit réduire par ses capitaines les villes voisines qui défendaient les approches de la capitale. Xaltocan, située au milieu des eaux, tomba d'abord au pouvoir des alliés; Tlacopan et Xochimilco subirent le même sort. La prise de la ville forte de Quauhnahuac acheva de ruiner les espérances des habitants de Tenochtitlan.

On fit aux Mexicains, pendant plus de trois semaines, une véritable guerre de partisans. Alvarado, Olid et Sandoval occupaient les trois chaussées conduisant à la capitale. Cortez s'étant réservé le commandement de l'escadre, investit Tenochtitlan

du côté du lac, et empêcha toute communication entre elle et les villes voisines.

Pour mettre le comble à la détresse des assiégés, le général fit couper les aqueducs, qui conduisaient dans la grande ville la seule eau douce qu'elle pût se procurer.

Ce n'était pourtant pas chose facile que de prendre la capitale de l'Anahuac. Bien qu'elle ne fût pas fortifiée comme nos villes d'Europe, elle tirait un grand avantage de sa position au milieu des eaux, de ses maisons en terrasses qui pouvaient devenir autant de citadelles, et surtout de l'énergique désespoir de son immense population.

Guatemozin, voyant l'imminence du danger, s'était affranchi de la fastueuse étiquette introduite par Moctezoma. Il avait pris les armes, et visitait lui-même, chaque jour, les points de la ville qui lui semblaient le plus menacés. Tous les Mexicains se pressaient, avec un dévouement digne des plus grands éloges, autour de leur jeune empereur, et juraient de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de la cité.

Mitlal se distinguait par son activité et son courage. Il avait été chargé de fortifier le grand téocalli, qui, étant le point de réunion des différents quartiers, devait être le centre des opérations de la défense. Tous les tlamacazquis avaient pris les armes. Avec les caciques novices des trois ordres, qui allaient fournir les preuves de leur courage, ils formaient une assez forte garnison, disposée à défendre valeureusement le temple transformé en citadelle.

Itzoatl était en proie à une cruelle perplexité. En

vouant son bras à la défense de l'empire aztèque, il n'avait pas prévu qu'il lui faudrait combattre ses compatriotes. Et puis, son âme était déjà à moitié chrétienne. Il avait d'abord cru pouvoir se raidir contre les puissantes insinuations de la grâce; mais le souvenir de tout ce qu'il avait vu et entendu l'obsédait sans cesse, et l'aspect continuel de la muraille de crânes qui se trouvait dans la cour du temple, contribuait à nourrir l'aversion qu'il ressentait déjà pour l'affreuse religion de Tenochtitlan (1).

Cependant Mitlal parvint à dissiper, pour le moment, les doutes de son neveu. Il lui fit comprendre qu'ayant donné sa parole à l'empereur, il était obligé de la tenir; que les Tlascalans étaient des aveugles, courant à leur perte, et se forgeant des chaînes; qu'il ne devait pas craindre de rencontrer son père dans la mêlée, car Xolotl n'avait pas quitté Tlascala, où il s'occupait activement à préparer les esprits à un revirement si les Espagnols éprouvaient un échec.

Fatigué de ces escarmouches si souvent répétées sans succès décisif, et désirant conserver Mexico intact, Cortez ordonna une attaque générale. Tous les jeunes officiers applaudirent à cette mesure, mais elle n'obtint pas l'assentiment des vieux guerriers,

(1) La majeure partie de ces têtes provenait de prisonniers tlascalans. Moctezoma lui-même avoua un jour à Cortez que, bien qu'il eût pu aisément, et depuis longtemps, s'emparer de Tlascala, il respectait l'indépendance de cette république, afin de pouvoir constamment exercer son peuple à combattre ses valeureux voisins, et ne jamais manquer de prisonniers pour les sacrifices.

dont la prudence égalait le courage, et qui croyaient que le seul moyen de prendre Tenochtitlan, c'était de la détruire au fur et à mesure qu'on avançait, après avoir affamé et décimé les habitants. Mais l'avis du général prévalut.

Cortez divisa l'armée en trois corps. Celui d'Alderete, le trésorier, se composait de soixante Espagnols, dont huit cavaliers, et de vingt mille Acolhues. Ce corps était chargé d'abattre les maisons, et de combler les fossés. Alvarado avait sous ses ordres quatre-vingts Espagnols, douze mille Indiens et deux pièces de canon. Cortez, avec cent Espagnols et huit mille Tezcucans, commandés par Ixtlilxochitl, devait s'avancer par la rue principale, qui aboutissait directement au grand téocalli. La flottile croisait sur le lac.

La colonne commandée par Cortez s'avança au pas de course. Rien ne lui résistait. Les Aztèques furent culbutés, et précipités dans les flots. Bientôt, ils commencèrent à se replier vers le centre de la ville, et Cortez, les voyant fuir, pressa la poursuite avec tant de vigueur, qu'ayant passé l'endroit le plus fangeux et le plus étroit de la chausée, il entra sans difficulté dans un quartier de la ville tenant à la grande place. Mais ici les choses changèrent de face. Du sommet d'un téocalli, on entendit les sons éclatants de la trompette sacrée. C'était Guatemozin lui-même qui donnait le signal. Les Aztèques, qui n'avaient pris la fuite que pour attirer les Castillans dans une embuscade se retournèrent subitement, et opposèrent une résistance si désespérée, une tactique et des efforts si bien combinés, que le général fut refoulé jusque sur la digue.

On eût dit que les revers de la *noche triste* allaient se renouveler. Des canots, chargés d'hommes et tenus cachés par des palissades, s'avancèrent à force de rames, et bordèrent les deux côtés de la chaussée, lançant sur les Espagnols une nuée de flèches.

Le désordre se mit dans les rangs de Cortez; bientôt la déroute fut complète. Mais le général tenait toujours tête à l'ennemi; il tâcha de rallier les siens, sans parvenir à se faire écouter. Son obstination à tenir ferme faillit lui coûter la vie. Pendant qu'il exhortait les Castillans à reformer leurs rangs, il fut saisi au corps par six caciques ennemis, qui voulaient le prendre vivant, afin d'épuiser sur lui, devant l'autel de leur dieu, tous les raffinements de leur vengeance.

Le péril était extrême. Percé de mille flèches, le coursier de Cortez s'abattit sous lui; il allait être précipité dans un canot, et transporté à Tenochtitlan, lorsque le fidèle Christoval de Guzman accourut, suivi de deux autres braves. Ils chargèrent vigoureusement les caciques, et les forcèrent de lâcher prise, tandis que Guzman donna son cheval à Cortez, qui parvint ainsi à s'échapper. Les deux braves qui s'étaient dévoués pour leur chef, trouvèrent la mort dans ce combat; Guzman fut pris vivant et réservé pour le sacrifice.

Alderete, de son côté, avait commis une faute qui faillit causer la destruction entière du corps d'armée commandé par Cortez. S'étant avancé jusqu'à Tlatelolco, il avait abandonné la garde d'un pont, sans prendre soin de combler le fossé.

Cortez et ses troupes, qui se hâtaient de regagner

le camp, se virent tout à coup arrêtés par cet obstacle imprévu; car les ennemis avaient coupé le pont. Ixtlilxochitl, et ses Tezcucans avaient passé le canal à la nage. Mais les Castillans, pesamment armés, et ayant des chevaux avec eux, semblaient devoir périr dans l'eau bourbeuse, sous les coups des ennemis, libres de tous leurs mouvements. Dans ce moment critique, le général conserva toute sa présence d'esprit. Calme, et sans paraître redouter d'autre péril que celui qui menaçait les siens, il fit passer ses troupes devant lui, et s'élança à leur suite dans le fossé. Il fut serré de près par Mitlal, qui commandait la colonne ennemie. Le cacique l'avait déjà atteint, et il allait lui couper la tête, lorsque survint le fidèle Ixtlilxochitl, qui, d'un seul coup de hache, fendit le crâne du transfuge tlascalan. Mais au moment où le prince de Tezcuco sauvait la vie du grand capitaine, il fut atteint au-dessus de l'oreille gauche d'une pierre qui le blessa grièvement. Sans s'émouvoir, l'héroïque indien appliqua sur la plaie un peu de terre détrempée, puis, jetant au loin son armure, il ne garda que son bouclier et sa massue, et retourna au combat, comme pour couvrir la retraite de Cortez.

Voyant un cacique se détacher de la foule des combattants pour venir l'attaquer, le prince courut à lui, et d'un coup de massue il brisa le crâne de son ennemi. Déjà il se préparait à fouler aux pieds ce cadavre, lorsqu'une flèche lui traversa le bras droit. Cette nouvelle blessure ne fit qu'augmenter sa rage, et, répondant au défi d'un autre cacique, qu'il avait connu jadis à la cour, il s'élança à sa rencontre et l'étendit mort à ses pieds.

Alors, il se sentit incapable de résister à la douleur que lui causait sa blessure, et, faisant un grand effort de courage, il arracha la flèche restée dans la plaie. Ses indiens le pansèrent et appliquèrent des simples sur la blessure ; il put ainsi rejoindre Cortez, et tous deux, vigoureusement poursuivis, ne purent rentrer au camp qu'à travers mille obstacles.

Les autres divisions de l'armée n'avaient pas moins souffert. Le trésorier Alderete, tomba dans une embuscade, et perdit beaucoup de monde. Il eut la douleur de se voir enlever l'étendard royal ; quarante Espagnols furent faits prisonniers et réservés par les Mexicains pour être sacrifiés aux dieux.

Le corps d'armée commandé par Alvarado n'eut pas un meilleur sort. Voulant lui faire connaître les succès qu'il venait d'obtenir, l'ennemi jeta dans ses rangs les têtes de quelques Espagnols et leur cria que le même sort les attendait.

A cette vue, les Indiens alliés prirent la fuite, et les Espagnols, se virent bientôt forcés de suivre le torrent des fuyards.

Lorsque l'armée fut rentrée dans ses retranchements, le capitaine Sandoval se rendit auprès de Cortez.

— Mon fils, lui dit le général, les larmes aux yeux, mes nombreux péchés nous ont attiré ce désastre ; je n'étais pas digne de prendre Mexico. Ah ! pourquoi Alderete a-t-il négligé d'exécuter mes ordres, en ne comblant pas les fossés à mesure que nous avançions ?

Alderete ayant eu connaissance de ces paroles, s'écria que jamais Cortez ne lui avait donné pareil

ordre, et l'accusa d'avoir manqué de prudence. Les officiers s'interposèrent, et la nécessité d'une union cordiale dans des conjectures si périlleuses mit promptement fin à toute récrimination.

Cette journée fut extrêmement fatale aux conquérants. Soixante Espagnols furent pris ou tués, mille alliés restèrent sur le champ de bataille, on perdit des chevaux, des canots, des armes et une pièce de canon. Aussi cette défaite releva le courage des Aztèques et ralentit l'ardeur des troupes de Cortez, surtout celle des Indiens alliés.

VIII

Pendant la nuit qui suivit ce jour de combats et de fatigues, il n'y eut point de service régulier au grand téocalli. Presque tous les aspirants aux trois ordres avaient suivi Mitlal. Plusieurs d'entre eux avaient péri; d'autres étaient blessés; tout le monde était avide de repos. Seuls, quelques téopixquis veillaient, et s'occupaient de tout préparer pour le sacrifice du lendemain.

Mais Itzoatl ne songeait point au repos. Il avait passé la journée à son poste, sur la plate-forme de la pyramide; de cette hauteur, il dominait et les lacs et les campagnes voisines; il put ainsi suivre tous les détails de la scène de carnage, qui se passait dans les rues de Tenochtitlan, et sur les digues.

Bien des réflexions amères vinrent l'assaillir, plus d'une larme mouilla sa paupière, quand il vit la déroute des braves Tlascalans et la mort fatale de son oncle. Ses doutes sur la religion de ses pères allaient toujours en croissant, et le plongeaient dans une pénible anxiété. Aussi brûlait-il du désir de se rendre au plus vite auprès du topiltzin aveugle, et d'entendre le reste de son histoire.

Dès que la nuit fut venue, au lieu d'aller prendre du repos, il se dirigea vers la chambre où veillaient et priaient Motezozomo et Alonzo.

— Seigneur, dit-il en entrant, vous savez déjà la nouvelle? Nous sommes vainqueurs; mais le triomphe nous a coûté bien cher!

— Mon fils, répondit le prêtre, Tenochtitlan ne jouira pas longtemps de sa victoire. Son heure a sonné; la vengeance du ciel éclatera bientôt, et le châtiment sera terrible.

— Vous me rappelez les prédictions et les funestes présages dont parlait ma mère. Peut-être sont-ils connus de vous, qui savez tant de choses?

— Je ne les ignore pas, mon fils, mais ce n'est pas là la cause de mes craintes. Par ses abominables sacrifices Tenochtitlan a multiplié ses offenses envers Dieu; elle a aigri, exaspéré tous les peuples d'alentour par sa tyrannie, et ils se sont lassés d'une longue oppression. Une poignée d'hommes blancs, armés de la foudre, s'obstine, malgré des pertes considérables, à vouloir soumettre les Aztèques. Ils ont déjà dompté des états puissants, et toutes les nations de l'Anahuac se liguent avec eux contre nous, comme contre un ennemi commun. Nous succomberons.

La volonté de Dieu soit faite! Je connais sa bonté, j'en ai l'expérience. Mais sous peu je ressentirai les redoutables effets de sa justice, car je dois expier le sang innocent que j'ai répandu sur les autels des faux dieux!.... Laissons-là ces tristes pensées. Peut-être nous voyons-nous aujourd'hui pour la dernière fois?....

— De grâce, interrompit Itzoatl, daignez achever le récit qui m'intéressait tant.... Peut-être le Dieu de ma mère deviendra-t-il bientôt le mien?....

Motezozomo commença en ces termes :

— Nous suivîmes donc en silence le sage vieillard, qui nous précédait avec une vigueur étonnante pour son âge. Nous franchîmes le paisible ruisseau, dont les eaux alimentaient jadis le grand aqueduc construit près du palais, et nous arrivâmes au pied d'une montagne faite de main d'homme, et s'élevant en pente douce. Uotan, s'appuyant sur son bâton, gravit l'éminence; il s'arrêtait de temps en temps pour se reposer. Nous montâmes à sa suite. Arrivés sur l'esplanade qui s'étend au sommet, nous nous trouvâmes devant un autre édifice dont l'ascension était plus difficile. L'escalier était dégradé par l'intempérie des saisons, et mille végétaux divers y croissaient à travers les pierres disjointes. Là nous aperçumes, sous l'épais ombrage des arbres séculaires, un téocalli, qui avait dû être jadis un bâtiment splendide et vraiment royal (1).

(1) Ce temple est situé sur une montagne d'un accès difficile, et qui n'a que cinquante-sept pieds de longueur sur trente pieds de largeur et vingt environ de hauteur. On arrive par douze grands escaliers en pierre sur une esplanade faite de

« Uotan se reposa quelques instants sur un amas de décombres, tandis que je contemplais avec admiration ce vieillard antique accomplissant, malgré son grand âge, ce qui eût paru pénible même à un jeune homme. J'étais extrêmement fatigué.

» Bientôt mon hôte vénérable se leva, et nous fit signe de le suivre plus loin.

» Après avoir parcouru un long corridor, nous entrâmes dans une salle très-spacieuse; un spectacle inattendu vint frapper mes yeux. Sur la muraille faisant face à la porte était sculptée l'image gigantesque de l'instrument de supplice, sur lequel mourut le Dieu de Tlapallan, notre bon Sauveur Jésus. L'image était surmontée d'un quetzal, emblème de la divinité chez les anciens peuples de Na-Chan. Quatre figures d'hommes, deux de chaque côté, considéraient le monument avec vénération. L'un de ces personnages, plus grand que les autres, offrait sur ses bras élevés quelque chose qui me parut être un enfant nouveau-né. L'autre était dans l'attitude de l'admiration. Les deux derniers étaient placés aux extrémités du groupe; l'un représentait un homme âgé, tenant dans ses deux mains une sorte d'instrument de musique; le dernier personnage, d'une physionomie grave et majestueuse, exprimait l'étonnement et la joie.

» Ayant examiné ce précieux monument avec tout

main d'homme, et qui a cent vingt pieds en carré. Ce temple, comme tous ceux de Palenque, est couvert en pierres très-bien jointes, et tout autour du toit règne une double corniche en pierre d'un très-beau travail. La facade est tournée vers le nord. — *Annales de Philosophie chrétienne, t. XII, p. 447.*

l'intérêt qu'il méritait, je regardai Uotan comme pour l'inviter à m'expliquer cette merveille. Il me comprit.

» — Vous êtes étonné, me dit-il, de trouver au sein de ces forêts, et au milieu de ces ruines ignorées, le signe du salut de la religion de Jésus? Je vais tâcher de satisfaire votre légitime curiosité ; mais un moment de patience.

» Et levant une dalle, il tira d'une espèce de coffre un gros rouleau de tissu d'agave chargé de peintures.

» — Voici, reprit-il, les annales de ma nation : c'est l'histoire des temps passés ; j'en suis le gardien, et je les conserve au pied du monument qui me rappelle le Dieu, mon Sauveur. Suivez-moi maintenant ; nous irons nous asseoir sur la terrasse, à l'ombre des fougères, et je vous expliquerai ce que ce rouleau contient (1).

» A peine fûmes-nous assis que le vieillard commença en ces termes :

» — Vous savez que nos pères vinrent tous de la région où le soleil se lève, et où le genre humain tout entier prit naissance. Après la grande inon-

(1) Le récit qui va suivre repose en grande partie sur les documents indiens recueillis dans les *œuvres manuscrites* de Don Ramon de Ordonez y Aguiar, chanoine de Ciudad Real de Chiappas, qui, possédant à fond les langues du Guatemala, consacra trente années à étudier les antiquités historiques de sa patrie. Ses travaux ont été analysés et discutés par M. Brasseur de Bourbourg dans les *Annales de Philosophie chrétienne*. Les traditions recueillies par D. Ramon s'accordent très-bien avec les détails que l'on trouve à ce sujet dans le long *Préambule* des *Constitutions diocésaines* de Nugnez de la Vega, évêque de Chiappas.

dation, qui fit périr tous les hommes, à l'exception de huit personnes, la postérité de Noah s'étant multipliée, beaucoup d'entre eux se transportèrent à Tulanzu (1), pour y bâtir un monument semblable au téocalli de Chalollan. Mais Dieu s'irrita de leur audace : il foudroya l'édifice, et dispersa les hommes sur toute la terre, après avoir donné à chaque famille un langage et un nom particuliers.

» Plusieurs familles de la race de Cham (2) se mirent à la recherche de terres fertiles. Or, Dieu les conduisait. Ils s'avancèrent ainsi le long d'une mer dont le nom m'est inconnu (3), se construisirent des canots, et abordèrent enfin dans ces contrées occidentales.

» Beaucoup de lunes après, de grandes guerres désolèrent les pays de l'Orient. Les Tchânes, que l'on appellait aussi *Chivim*, furent chassés en partie par d'autres nations (4). Treize familles de cette tribu

(1) Tulanzu, ou la *Vallée des calebasses*. est. selon M. Ordonez, le pays de Sennaar.

(2) Nugnez de la Vega dit que, parmi les populations de Chiappas, les noms de *Cham* et de *Chanaan* étaient encore assez communs

(3) C'est la Méditerrannée. Plus tard les Chananéens prirent la même route. On nous objectera l'insuffisance des connaissances nautiques chez les peuples primitifs, mais cette insuffisance n'est rien moins que prouvée; et tous les jours de nouvelles découvertes nous apportent des preuves du contraire.

(4) Il est ici question des Hévéens, appelés dans le texte hébreu de l'Ecriture *chivim*, mot qui signifie, aussi bien que *Tchâne*, *serpent* ou *couleuvre*. Une partie de cette nation chananéenne fut chassée par les Philistins et les Caphtorim, sortis de l'Egypte avant l'invasion de la Palestine par Josué.

se fixèrent d'abord dans les îles d'Oxlahun-na-Chan (1), d'où ils sortirent plus tard, sous la conduite de mon aïeul Uotan, pour venir aborder à l'île appelée maintenant Cuba, mais qui reçut alors le nom de Ualum-Uotan (2), d'après le nom du premier Tonatiuh (3) de cet empire.

» Le peuple se multipliant encore, mon aïeul Uotan passa dans le Tamoanchan, que les Aztèques appellent Tlalocan, et y bâtit la grande ville de Na-Chan, autrement dite Culhuacam. C'est la ville dont vous voyez les ruines.

» Mais bientôt un peuple habitant les terres de Ualum-Chivim, appelées alors Tlapallan, aborda dans ce pays, et fit une alliance avec les Tchânes. Il échangea des choses précieuses contre du bois de campèche et de la cochenille, et appela aussi ce pays le Tlapallan (4).

» J'ignore pourquoi le sixième Uotan fit un voyage à Ualum-Chivim ; toutefois il est certain qu'il y alla,

(1) *Demeure des treize couleuvres.* Ce sont les îles Canaries, connues des anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*. Ces îles, au nombre de treize, paraissent en effet avoir été peuplées d'abord par des tribus chananéennes, qui vivaient en Troglodytes. Leurs habitations étaient des grottes qu'elles creusaient, disposées les unes au-dessus des autres. On les appelait *Guanartèmes*.

(2) C'est à dire *terre de Uotan*. On désignait ainsi la grande île de Cuba, ou, selon la vraie prononciation, Kouba Ce dernier nom est tout à fait phénicien ou hébreu, et signifie *habitation, caverne*.

(3) Tonatiuh signifie *soleil ;* c'était la qualité qu'adoptaient les souverains Uotanides. Ces peuples avaient même dans leur langue le verbe *soleiller* pour *régner*.

(4) *Tlapallan* signifie *pays des couleurs servant à teindre*.

car nous avons ici la relation de ses voyages. Il y est dit qu'il vit dans la plaine de Tulanzu le grand édifice que, par ordre de son aïeul Nin, on éleva de la terre jusqu'aux cieux. Il alla aussi à la grande ville où il vit le téocalli, que l'on était occupé à bâtir (1).

» Ayant quitté Ualum-Chivim pour retourner au Tamoanchan, il visita d'abord la Ville-Neuve (2) bâtie sur les bords de la mer par les hommes du Tlapallan. Là il fut initié dans les abominables mystères des souterrains, et, de retour à Na-Chan, il creusa et consacra un souterrain semblable, qui conduisait de cette ville à la cité de Tulha. Ce souterrain existe encore.

» Bien longtemps après, des chefs et des sacrificateurs arrivèrent de la ville aux souterrains amenant les sept familles Nahuatlaques, souches des Aztèques et des autres nations de l'Anahuac (3). Ils s'étaient mis à la recherche du Tamoanchan, ce pays délicieux que Uotan et les peuples du Tlapallan oriental leur avaient fait connaître. Ils débarquèrent d'abord à Panotlan, et arrivèrent en ce pays.

(1) Ordonez prétend que cette *grande ville* est Jérusalem, et fixe ainsi le voyage de Uotan VI, au XI siècle avant Jésus-Christ.

(2) *Kart-Chadath,* dénomination que les Grecs transformèrent en *Karchêdôn,* et les Romains en *Carthago.* En voyant mouiller Uotan à Carthage, on se rappelle le passage de Plutarque (*De Facie in Orbe Lunæ*), où il parle de ce mystérieux étranger arrivé du grand Continent-Cronien, qui parut à Carthage, et fut initié aux mystères sanglants, après avoir lu certains livres sacrés.

(3) Nous croyons que ces familles étaient des tribus enlevées par les Carthaginois aux sept îles principales des Canaries.

» Lorsque ces tribus se trouvèrent établies, plusieurs chefs, et les Amoxoaques (1) s'en retournèrent, emportant avec eux toutes les peintures qui traitaient des rites sacrés. Avant leur départ, ils tinrent le discours suivant aux tribus assemblées :

» — Sachez que le dieu notre seigneur vous commande de demeurer dans ces terres, dont il vous rend les maîtres. Pour lui il s'en retourne d'où il est venu, et nous autres, nous l'accompagnons; mais il ne s'en va que pour revenir plus tard, lorsque le monde approchera de sa fin. En attendant, demeurez dans ces terres, et gardez l'espérance de le revoir. Jouissez de ce que vous possédez, et de toutes les choses que ces régions renferment; car c'est pour cela que vous êtes venues en ces lieux. Adieu (2).

» Et ils partirent pour l'Orient.

» Beaucoup de lunes se passèrent; ces chefs revinrent, et trouvèrent que nos aïeux s'étaient mariés avec les femmes de ce pays, avaient bâti des villes, et les avaient peuplées de leur nombreuse postérité. Ceux-ci refusèrent de reconnaître leurs anciens chefs, et de les accompagner dans leur mère patrie. Sur ce, les chefs quittèrent ces parages, menaçant de revenir avec de nombreux guerriers pour réduire nos pères à l'obéissance (3).

» Or, le bon Dieu Jésus venait d'établir sur la terre sa doctrine céleste.

(1) C'est-à-dire, hommes *comprenant les antiques peintures*. Ce sont les *Sopherim*, ou scribes des peuples sémitiques.

(2) Qui ne reconnaît à ce discours les Carthaginois? Voyez un passage de Diodore de Sicile, lib. IV, c 19, 20.

(3) C'est ce que rapporte Moctezoma dans son discours à Cortez.

» Alors on vit apparaître les Toltèques, qui, à la longue, asservirent les Tchânes, et refoulèrent les Nahuatlaques jusque dans l'Anahuac.

» Vers les mêmes temps, un grand sacrificateur de Jésus, homme blanc et barbu, annonça la religion du salut à nos pères. C'est probablement lui qui fit exécuter le monument que vous venez de voir dans la grande salle du téocalli. De Na-Chan, il se rendit à Tulha, capitale des rois Toltèques. Mais bientôt les prêtres des faux dieux lui suscitèrent une grande persécution. Il se retira avec ses compagnons, et alla publier sa doctrine à Chalollan, d'où il disparut aussi, chassé par vos sacrificateurs. C'est le même que vous adorez à présent sous le nom de Quetzalcohuatl ; chez nous on le nommait Cuculchan, appellation commune aux Uotanides de la race des Tchânes (1).

» En ces temps-là parurent aussi, dans ces régions, des prêtres venant de l'Occident, et publiant un culte autre que celui de Jésus. Leur chef se nommait Quixipecocha ; ils enseignèrent d'abord à Tehuantepec, et passèrent de là dans le Yucatan ; c'est pourquoi j'ignore quel fut le résultat de leur prédication (2).

(1) *Cuculchan* ou *Quetzalcohuatl* signifie *la couleuvre ornée des plumes du quetzal.* C'est ainsi que les Tchânes appelaient leur souverain Pontife ; les Mexicains l'appelaient *téoteuctli.*

(2) Le chevalier de Paravey a découvert un manuscrit chinois contenant la relation du voyage d'un prêtre bouddhiste au pays de Fou-Sang, qui n'est autre que l'Amérique. Cette migration arriva vers le VII[e] siècle, quand les Bouddhistes furent expulsés de l'Indoustan par les Brahmanes.

» Ainsi, vous voyez que la religion de Jésus fut établie parmi nos pères, et si les peuples n'avaient été séduits et aveuglés par les mauvais esprits, nous aurions à présent la puissance et la sagesse des blancs, sans avoir à redouter les terribles châtiments d'un Dieu offensé.

» Vous connaissez aussi ce Quetzalcoatl, dont vos annales racontent qu'il enseignait une religion pacifique, le règne d'un amour mutuel et universel; qu'il était vêtu d'un manteau parsemé de ces signes du salut, dont vous avez contemplé tout à l'heure la représentation. Vos souverains et vos prêtres, jaloux d'établir leur despotisme, inventèrent une religion inhumaine et des sacrifices sanglants, pour vous faire oublier le vrai caractère de ce Quetzalcoatl, et ils l'ont proposé à votre adoration comme le dieu de l'air et des marchands.

» Le vieillard se tut; croyant qu'il allait continuer sa narration, nous écoutions encore. Mais il se leva.

» — Le reste de notre histoire, dit-il, vous intéresserait fort peu : ce n'est qu'un tissu de guerres et d'usurpations; d'ailleurs ces faits se trouvent également consignés dans vos peintures. Seulement, je termine en vous priant de remarquer, dans les infortunes de mon peuple, l'accomplissement de l'anathème prononcé contre notre aïeul commun; et peut-être les temps ne sont pas bien éloignés où votre peuple aussi éprouvera les effets de cette prédiction : *Et il sera le serviteur des serviteurs de ses frères!*

» Il dit, et, rentrant dans la salle aux sculptures, il y déposa le rouleau de peintures. Silencieux et

remplis de pensées graves, nous descendîmes les degrés du téocalli.

» Le lendemain, je partis, accompagné de Teman, qui ne me quitta qu'aux frontières de l'empire des Aztèques. A mon retour, je trouvai Tenochtitlan au désespoir ; l'empereur Moctezoma était prisonnier du chef des blancs ; l'imminence du péril qui menaçait la capitale, fit que personne ne me demanda compte de ma mission.

» J'aurais eu beaucoup de peine à me dispenser de l'exercice de mes anciennes fonctions, si mon Dieu n'était venu à mon aide.

» Mes yeux, qui avaient beaucoup souffert des émanations de l'arbre de la mort, allaient toujours s'affaiblissant ; bientôt il me devint impossible d'assister aux sacrifices. Je souffrais beaucoup, mais je m'en réjouissais, car si je perdais complètement la vue, il me serait permis de ne plus m'occuper que de mon Dieu.

» Quelques jours après le départ des blancs, Teman se présenta devant moi.

» — Seigneur, me dit-il, le sage Uotan s'est endormi dans la paix de Dieu. Avant de quitter la terre, il m'enjoignit de venir vous trouver, de vivre et de mourir avec vous. Permettez-moi de demeurer ici : je serai votre serviteur ; les sacrificateurs me croiront votre esclave.

» — C'est bien, mon frère, dis-je ; mais où est Alonzo ?

» — Hélas ! seigneur, répondit Teman, il est mort sans doute. Je le conduisais à Tlascala selon son désir, lorsque, faisant un détour afin d'éviter

les troupes aztèques, qui erraient dans les plaines, nous nous égarâmes; je reconnus bientôt avec frayeur que nous étions tout près du Chapoltepec. Au même instant, je vis une troupe de gens armés venant de Tenochtitlan, et se dirigeant vers nous. Vite, j'ordonnai à l'enfant d'aller se cacher dans une des grottes de la montagne, tandis que je ferais mine de prendre la route de Xochimilco.

» Hélas! je ne soupçonnai pas que ces Aztèques étaient des hommes d'armes escortant un enterrement; j'avais oublié que le Chapoltepec est le grand champ des tombeaux. Lorsque je retournai à la montagne, je cherchai vainement Alonzo.

» J'étais au désespoir en apprenant cette fâcheuse nouvelle. Que faire maintenant pour sauver le fils adoptif de mon bienfaiteur?

» — Cependant, dis-je à Teman, je n'ai vu amener aucun prisonnier au téocalli. Ah! si je pouvais sauver l'aimable enfant! Puissent Jésus et sa bonne Mère nous être propices!

» Je fis sur le champ préparer une de ces litières fermées dont se servent les malades. Teman et trois esclaves devaient m'accompagner.

» Mes serviteurs m'aiment beaucoup : je les traite avec bonté, surtout depuis que je connais la loi de Dieu; aussi font-ils avec amour tout ce que je leur ordonne; je puis pleinement me fier à eux.

» J'avais caché dans la litière une tunique de tlamacazqui; je me fis conduire au Chapoltepec.

» Le soir allait venir. A peine étions-nous arrivés à l'extrémité de la rue qui aboutissait à la grande digue, que nous vîmes arriver les guerriers, traînant

au milieu d'eux mon bien-aimé Alonzo. A l'instant, je fis arrêter la litière; je descendis, et, m'avançant au-devant d'eux, je dis au chef des guerriers :

» — Quel est ce prisonnier? et où l'amenez-vous?

» — Seigneur, répondit le guerrier en se prosternant devant moi, c'est un enfant de l'exécrable race des blancs. Nous l'avons trouvé dans un des tombeaux du Chapoltepec. Nous vous l'amenions pour le sacrifice, et déjà nous serions arrivés au téocalli, si nous n'avions été harcelés par une bande d'Otomites qui errent dans les montagnes.

» — C'est bien, dis-je. Mais le captif est bien jeune encore : nous l'engraisserons pour la fête de Tezcatlipoca (1).

» Je parlais ainsi, afin d'avoir la certitude que le peuple, supposé qu'il eût connaissance de la capture d'Alonzo, n'exigerait pas sa mort avant dix-huit lunes (2).

» Comme je réfléchissais aux moyens d'introduire Alonzo dans le téocalli sans compromettre sa sûreté,

(1) Le cinquième mois de l'année, on célébrait la fête de Tezcatlipoca, ou de la pénitence. Alors, on sacrifiait le plus jeune et le plus beau des prisonniers de guerre, auquel on avait procuré pendant l'année toutes sortes de jouissances. L'heure du sacrifice venue, le topiltzin s'approchait de la victime avec beaucoup d'égards, et la tuait de la manière la plus respectueuse. Les caciques, en leur qualité de nobles cannibales, réservaient pour leur table ses doigts et ses bras.

(2) L'année mexicaine était composée de dix-huit mois de vingt jours; chaque mois étant subdivisé en quatre petites périodes égales de cinq jours, les dix-huit mois de l'année renfermaient soixante-douze demi-décades, plus cinq jours complémentaires.

j'aperçus près de nous une maison ruinée en partie par la foudre des blancs, et par conséquent inhabitée. Un trait de lumière traversa mon esprit.

» — Guerriers, dis-je d'un ton d'autorité, conduisez le captif dans cette demeure, et qu'il soit garrotté; tandis que je me promènerai sur les bords du lac, mes esclaves monteront la garde. Je veux conduire moi-même la victime des dieux au téocalli. Allez.

» Et, laissant là ma litière et mes gens, je m'éloignai, persuadé que je serais ponctuellement obéi.

» Dès que l'obscurité se répandit sur les eaux du lac, je revins à la maison déserte, où je trouvai Alonzo calme et tranquille, récitant des prières en l'honneur de la Mère de Dieu. Je lui fis endosser la tunique blanche des tlamacazquis, et, le prenant dans ma litière, je le conduisis, à la faveur des ténèbres, sain et sauf, jusque dans mon appartement. J'ordonnai à mes esclaves de garder le silence sur cet événement.

» Je cherchai plusieurs fois l'occasion de faire évader Alonzo, et de l'envoyer à Tlascala; mais du jour où les blancs recommencèrent les hostilités, je compris qu'il fallait m'abstenir de toute tentative, attendant des temps plus favorables, et me confiant en la protection de Dieu.

» Depuis, j'ai perdu tout à fait la vue; je puis vivre désormais, comme je le désire, oublié avec mon ami dans cette retraite où personne ne songe à nous inquiéter.

» Maintenant vous savez tout, seigneur; vous pourriez nous trahir, mais vous ne le ferez pas, et

j'ai le pressentiment, ou plutôt la certitude, que le Dieu du ciel et de la terre récompensera, par des bienfaits éclatants, votre charitable discrétion. »

Le prêtre se tut. Itzoatl était profondément ému, et, se prosternant devant le vieillard, il lui dit d'une voix pénétrée :

— Seigneur, je saurai me rendre digne de votre confiance. Veuillez prier ce Dieu qui vous aime, le Dieu de ma mère et de mes frères, d'attirer aussi à son culte sublime le pauvre Itzoatl. Adieu, Alonzo, ajouta-t-il, adieu, mon frère; nous nous reverrons encore.

Il dit, et, sortant précipitamment pour cacher ses larmes, il alla se jeter sur sa couche, cherchant en vain le sommeil, car les plus graves pensées occupaient son esprit.

IX

Le lendemain de la sanglante défaite des troupes alliées, la ville de Tenochtitlan fut témoin d'un de ces horribles spectacles, dont ses annales n'offrent que trop d'exemples.

Le soleil se levait à peine, quand, du haut des téocallis, les sacrificateurs appelèrent à son de trompe, toute la population sur la place du temple. Chacun devait assister au sacrifice offert à Huitzilopochtli.

Jamais les Aztèques ne se rendirent avec autant d'allégresse à l'appel de leurs prêtres. Ils savaient qu'on allait immoler les captifs espagnols, ces hommes terribles, que d'abord ils avaient pris pour des dieux. Maintenant tous ne voyaient en eux que des barbares, inspirés et agités par les mauvais esprits.

Dès qu'une foule immense ondula sur la grande place, les topiltzins et les tlamacazquis montèrent sur le faîte de la pyramide, et se rangèrent en hémicycle autour de la pierre des sacrifices. Les novices des trois ordres, armés comme au jour des batailles, devaient escorter les victimes.

A peine arrivés dans la cour du téocalli, ces infortunés Castillans furent insultés par une multitude furieuse et altérée de leur sang. Cristoval de Guzman était à leur tête. Tous avaient été dépouillés de leurs vêtements, et couronnés d'un diadème de plumes vertes.

Le silence s'étant rétabli, un téopixqui descendit de la pyramide ; il portait une tunique blanche dont le bas était garni de grelots ou flocons de lin et tenait dans les bras une idole formée de farine de maïs, et de miel. Cette image, qui représentait le dieu de la guerre, avait les yeux verts et les dents jaunes. Le prêtre descendit précipitamment les degrés du temple, et, montant par un petit escalier sur une plate-forme destinée à cet usage, et qu'on appelait *quauhtixicalli*, il montra aux captifs l'idole qu'il tenait dans ses mains, et leur cria : « Voici votre dieu ! » Descendant ensuite par un second escalier opposé au premier, il se plaça à la tête du cortége des victimes,

pour se rendre plus solennellement, et au son de la trompe guerrière, à l'autel du sacrifice, où les attendaient les topiltzins.

Le grand téocalli avait toujours six sacrificateurs en activité : quatre pour maintenir les pieds et les mains de la victime; le cinquième tenait la gorge, et le sixième ouvrait le corps. Ces charges étaient héréditaires, et par voie de primogéniture. Ouvrir le sein des victimes, c'était, parmi les topiltzins, la plus haute dignité à laquelle on pût atteindre. Ce prêtre était revêtu d'une sorte de tunique pourpre, bordée de filoches; sa tête était entourée de plumes vertes et jaunes ; à ses oreilles pendaient des anneaux d'or enrichis d'émeraudes, et sur sa lèvre inférieure un petit tuyau de saphir; son visage était peint en noir.

Les cinq autres sacrificateurs avaient la tête couverte d'une perruque fort crépue, et retenue en arrière par des bandes de peau, qui ceignaient le milieu du front. Ces bandes soutenaient de petits boucliers de papier, peint de différentes couleurs, et ne couvrant pas les yeux; leurs tuniques étaient blanches liserées de noir. Le grand sacrificateur avait dans la main droite un couteau d'obsidienne fort large et fort aigu ; un autre un collier de bois, de la forme d'un serpent replié en orbe.

Escortés par les jeunes caciques, les captifs venaient d'arriver sur la plate-forme. On les rangea en ligne à gauche de l'autel, la face tournée vers la tourelle où se trouvait la hideuse idole. L'horrible boucherie commença.

On étendit successivement chaque victime sur la

pierre verte. Le prêtre chargé de maintenir la gorge mettait le collier, les autres tenaient les pieds et les mains; puis le grand sacrificateur, appuyant le bras gauche sur l'estomac de la victime, lui ouvrait le sein de la main droite, en arrachait le cœur, et le présentait au soleil pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait. Se tournant ensuite vers l'idole, qu'il avait quittée pendant l'horrible exécution, il lui frottait la face avec ce cœur, en prononçant quelques mystérieuses invocations. Les autres topiltzins jetaient le corps en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds; les degrés étaient si raides, qu'il se trouvait précipité en un instant. Alors, ceux qui avaient amené les captifs aux sacrificateurs enlevaient les corps, pour les distribuer aux principaux caciques, qui les mangeaient solennellement.

Les têtes seules étaient réservées pour orner la muraille, ou plutôt le monument des crânes.

Cet affreux dépôt était situé devant la principale porte du téocalli, et à la distance d'un jet de pierre. C'était une espèce de théâtre de forme longue, bâti en pierres; les degrés par lesquels on y montait étaient aussi de pierres, mais entre-mêlées de têtes d'hommes dont les dents s'offraient aux regards. De chaque côté du théâtre s'élevaient des tourelles, formées uniquement de crânes liés entre eux par un ciment. Les murailles aussi étaient revêtues de têtes, et, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que des images de mort. Sur le théâtre même, plus de soixante poutres, éloignées les unes des autres de quatre à cinq palmes, et reliées entre elles par de légères solives, offraient une infinité d'autres têtes,

fixées successivement par les temps. Le nombre en était si grand, que les Espagnols en comptèrent plus de cent trente mille, indépendamment de celles dont les tours étaient composées. La ville entretenait plusieurs employés uniquement chargés de maintenir en bon état cet horrible monument.

L'abominable sacrifice était consommé : trente-neuf victimes avaient été immolées. Mais où était la quarantième?

Les sacrificateurs avaient voulu ménager une surprise au peuple, et signaler le jour de leur triomphe par un spectacle extraordinaire. Ils savaient d'ailleurs que l'empereur était là; Guatemozin était assis sur un des balcons de son palais, derrière un voile d'un tissu transparent, qui lui permettait de voir sans être vu.

Le son rauque de la trompe se fit entendre de nouveau; la foule comprit qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire.

En ce moment, les téopixquis amenèrent sur la plate-forme de la pyramide une femme castillane, et l'attachèrent à un poteau en face de la *pierre verte*. Cette femme, qui avait servi dans la division d'Alderete, avait été prise les armes à la main. Ce n'est pas la seule personne du sexe que les Aztèques eurent à combattre, car on raconte qu'à la bataille d'Otompan, la femme d'un soldat espagnol, Maria de Estrada, fit des prodiges de valeur.

Hélas! la pauvre captive ne sut rien retrouver de la virile énergie qu'elle déployait naguère sur le champ de bataille. Elle frémissait d'épouvante à la vue de tant de sinistres visages, mais sa frayeur

redoubla quand elle aperçut la pierre des sacrifices encore rougie du sang de ses infortunés compatriotes.

Son agonie devait être bien plus longue, bien plus douloureuse.

C'était l'usage, dans certaines fêtes, de donner le spectacle d'un défi entre le sacrificateur et la victime. Le captif était attaché par un pied à une grande roue de pierre; on l'armait d'un glaive et d'un petit bouclier. Celui qu'il avait à combattre portait les mêmes armes, mais celui-ci était libre dans ses mouvements. Aussi rapportait-on, comme un fait fabuleux, le cas où un captif aurait obtenu la victoire. Si cependant le cas arrivait, le vainqueur non-seulement échappait au supplice, mais il recevait le titre et les honneurs que les lois du pays accordaient aux plus fameux guerriers. Le vaincu alors servait de victime.

On mit donc aux pieds de la captive un glaive et une rondache; puis un des topiltzins, muni des mêmes armes, s'avança vers elle.

— Femme, cria-t-il, tu as combattu nos guerriers, et fait preuve que tu aspires à la gloire. Il t'est accordé de me combattre; si je succombe sous tes coups, tu seras comblée d'honneur; si tu refuses le combat, et si dans la foule tu ne trouves point de champion qui sache vaincre, tu seras écorchée vive en l'honneur du glorieux Huitzilopochtli.

A ce discours d'une brutale absurdité, la pauvre femme fut près de s'évanouir; un nuage passa devant ses yeux, et elle serait infailliblement tombée par terre, si elle n'eût été retenue par ses liens.

Ne recevant point de réponse, le topiltzin s'ap-

procha du parapet de la plate-forme, et fit un appel à la foule, demandant si quelqu'un voulait se faire le champion de la captive.

Des rires et des murmures d'impatience, accueillirent cet appel dérisoire. Mais soudain un jeune tlamacazqui, montant avec précipitation les degrés de la pyramide, s'élança vers la victime, et l'enlaça étroitement de ses bras.

— Ma mère! cria le jeune homme d'une voix déchirante.

— Mon fils! soupira la femme qui s'évanouit.

C'était la veuve d'Alonzo Molina. Pressentant que son fils devait être dans l'Anahuac, elle avait suivi l'expédition. Hélas! elle devait retrouver son enfant dans de bien douloureuses circonstances.

Voyant sa mère défaillir entre ses bras, Alonzo se jeta sur l'épée offerte à la captive, et, sans se donner la peine de se munir de la rondache, il se précipita avec fureur au-devant du topiltzin.

— Viens, dit-il, chien de païen! Défends-toi, ou meurs!

Pauvre enfant! sa piété filiale, son courage, sa colère, l'aveuglaient. Il ignorait que les lois de l'empire ne permettaient le combat qu'à la condition que le champion fut attaché par le pied. Déjà les autres topiltzins accouraient pour le saisir, le dépouiller et l'étendre sur la *pierre verte;* mais un nouvel incident se produisit.

Itzoatl bondit en avant, et, brandissant son épée d'obsidienne :

— Imprudent! cria-t-il à Alonzo, pourquoi veux-tu te perdre, et ta mère avec toi? Que ne m'appelais-

tu à ton secours? as-tu oublié que je suis devenu ton frère?

Et s'adressant au topiltzin :

— Attache-moi à la roue, dit-il, je combattrai pour les captifs.

— Seigneur, répondit le prêtre, vous pouvez combattre pour la captive; mais que vous soyez vainqueur ou non, le jeune homme doit périr : telles sont les lois de l'empire.

Ces paroles exaspérèrent Itzoatl, et le rouge de l'indignation lui monta au visage.

— Infâmes jongleurs! s'écria-t-il, vous méritez tous le mépris d'un honnête tlascalan. Eh bien! écoutez. Votre culte sanguinaire m'inspire une profonde horreur. Vos dieux ne sont que des monstres, et ils n'existent que dans votre cruelle imagination! J'y renonce ici devant vous, et je vous déclare, à la face du soleil, que je veux désormais adorer le bon Dieu du Tlapallan, qui est mort pour les hommes, qui est revenu à la vie pour ne plus mourir, et qui saura bien me tirer de vos mains. S'il veut cependant que je meure, eh bien! je mourrai, fortifié par l'espoir d'être reçu avec honneur dans le palais éternel.

Et les deux jeunes gens, animés d'une valeur héroïque, se placèrent devant la captive, l'épée au poing, et décidés à défendre vaillamment leur vie.

Cependant la foule, ignorant ce qui se passait, frémissait d'impatience. Les topiltzins et les téopixquis, écumant de rage, allaient, tous ensemble, accabler les deux valeureux enfants sous leur nombre, lorsqu'un ordre, émané du souverain, vint

prescrire au grand-prêtre de surseoir à l'exécution, d'enfermer la femme et les deux jeunes gens dans les prisons du temple, et de les réserver pour la fête de Centeotl, la déesse de la terre.

L'empereur avait reconnu Itzoatl, et voulait le sauver.

La foule s'écoula lentement dans les larges rues adjacentes. Chacun était mécontent de ce que les victimes avaient échappé au supplice, mais nul n'osait exprimer hautement ses murmures, de peur d'offenser la majesté souveraine.

Vers le soir, les téopixquis publièrent, dans chaque quartier de la ville, que les dieux s'étaient prononcés en faveur des Aztèques, et qu'ils avaient promis d'exterminer tous les blancs dans l'espace des huit soleils suivants (1). La même proclamation fut envoyée à toutes les villes voisines, et les porteurs montrèrent partout des têtes espagnoles, en témoignage de la victoire.

C'en fut assez pour détacher de Cortez la plupart de ces Indiens crédules; mais les Tlascalans restèrent fidèles, et le roi de Tezcuco, le vaillant Ixtlilxochitl, se montra plus dévoué que jamais au général.

(1) Huit jours. Expression usitée chez les Mexicains.

—

X

L'heure suprême de Tenochtitlan avait sonné. Les barbares enfants de Chanaan allaient enfin subir le redoutable arrêt prononcé contre eux par la Providence. Le sang de milliers de victimes égorgées aux démons allait être vengé.

Mais en reconnaissant ici le doigt de Dieu et le bras de sa justice, nous ne saurions faire l'apologie des horribles cruautés exercées par les vainqueurs sur les malheureuses victimes de leur ambition. Les *fléaux de Dieu*, tout en servant les plans de la Providence, n'en restent pas moins responsables de leurs actions et de leurs intentions, qui, pour l'ordinaire, sont criminelles. Nous voyons, dans l'histoire de l'humanité, que Dieu trouve, dans le mal même, de quoi punir le mal; qu'il châtie les méchants par les méchants, et c'est là peut-être un nouveau commentaire de cette parole profonde d'un grand philosophe que, « le mal, par une loi divine et invariable, s'égorge toujours lui-même. »

Par un trait de cette politique habile et prudente qui le caractérisait, Cortez avait accordé au repos les huit jours pendant lesquels, selon la prédiction des jongleurs aztèques, tous les blancs devaient être exterminés par les dieux. Dans l'intervalle, les Matlalzincas de la vallée de Tolocan, ayant attaqué les

Otomites, furent défaits par Sandoval. Ces nations vaincues demandèrent la paix, offrant leurs services pour l'attaque prochaine de Tenochtitlan; ceux de Malinalco firent la même offre. Cortez les accueillit avec joie, sachant qu'il pourrait tirer un bon parti du concours de ces vigoureux montagnards.

Les huit jours expirèrent, et les Indiens virent avec étonnement, et, peut-être même avec joie, que les blancs non-seulement n'avaient souffert aucun dommage, mais qu'ils étaient plus forts, plus puissants que jamais. Ce fut un coup terrible pour les prêtres de l'Anahuac. Les dieux, aussi bien que les téopixquis, perdirent leur crédit, et tous ces peuples, même ceux qui auparavant étaient restés neutres, se rangèrent du côté des Castillans. Bientôt les Mexicains, ne comptant plus un seul allié, se virent réduits à leurs propres forces.

Cortez, désirant conserver intacte la belle capitale de l'Anahuac, dépêcha vers l'empereur trois caciques faits jadis prisonniers. Il le somma de se rendre, lui promettant de le conserver sur son trône, et de laisser à ses sujets leurs propriétés, sous la suzeraineté du roi d'Espagne.

L'empereur reçut les envoyés avec beaucoup de respect; il paraissait incliné à s'engager dans des voies de conciliation, mais avant que de rien décider, il voulut en référer à son conseil. Plusieurs chefs étaient d'avis de se soumettre. Les prêtres, comprenant qu'avec les Espagnols c'en était fait de leur influence, combattirent de toutes leurs forces cette tendance vers les négociations.

— Grand prince, dit le Teoteuctli, la paix est un

don des dieux; mais elle ne saurait exister entre nous et les blancs. Avez-vous déjà oublié qu'ils sont des menteurs et des traîtres? N'avez-vous pas entendu les horribles blasphèmes qu'ils vomissaient contre nos dieux, lorsqu'ils étaient au milieu de nous, lorsqu'ils se disaient nos amis? Fions-nous plutôt à nos divinités qui n'ont cessé de nous protéger. Mieux vaut mourir que de vivre esclaves de ces fourbes!

Ces paroles hardies enflammèrent le jeune empereur :

— Eh bien! s'écria-t-il, nous mourrons : malheur à qui parlera de se rendre!

Le jour fixé pour l'attaque était arrivé. Tandis que l'armée des alliés se mettait en marche, la flottille alla bloquer la capitale du côté des ports et des quais. Les chaussées furent occupées de nouveau, mais, cédant aux avis du roi de Tezcuco, homme sage et prudent, Cortez ordonna qu'on n'avançât qu'avec lenteur, comblant les fossés et rasant les maisons des quartiers envahis.

Les Indiens alliés s'occupaient à démolir la ville. Les Aztèques leur criaient du haut des terrasses :

— Misérables! vous démolissez notre cité! Eh bien, vous en porterez la peine; car si nous sommes vainqueurs, nous voudrons avoir une capitale qui ne le cède en rien à la première; si nous succombons, les blancs seront aussi exigeants que nous!

Prédiction qui, quand à la seconde partie, fut accomplie à la lettre.

Quoique se défendant avec le courage du désespoir, les Aztèques se virent sans cesse forcés de reculer; ils perdaient chaque jour une partie de

leur ville, et les vainqueurs s'y établissaient de manière à ne pouvoir plus en être délogés. Le sang coulait à flots dans les larges rues de la cité; une épaisse fumée, s'élevant des blocs de maisons qu'on brûlait, et se mêlant à celle de la poudre, obscurcissait l'atmosphère. A toutes ces horreurs vint se joindre la famine, et les maladies contagieuses qui en sont la suite, de sorte que les infortunés Mexicains comprirent qu'ils devaient infailliblement succomber. Ils résolurent de périr jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre.

Pour assouvir leur faim, ils dévoraient des rats et des lézards, rongeaient l'écorce des arbres, et allaient la nuit arracher des racines. On les voyait maigres et décharnés comme des spectres, sur les terrasses de leurs maisons. Dans les rues envahies, les Espagnols trébuchaient sur des tas de cadavres en putréfaction; des femmes et des enfants expiraient d'inanition dans les maisons.

On vit même des combattants, épuisés par la faim, s'affaisser sur eux-mêmes, et crier aux conquérants :

— Cruels! que n'en finissez-vous avec nous? Vous n'êtes pas les fils du soleil! lui, il est rapide dans sa course; vous êtes lents dans votre œuvre de destruction. Achevez-nous! nous irons vers nos dieux, qui nous tiendront compte de nos souffrances!

Les alliés avançaient toujours. Les trois divisions pénétrèrent enfin jusqu'à la grand'place, formant le centre de la ville. Ils se trouvaient au pied du grand téocalli, ce monument de malédiction, où tant de sang avait été versé, d'où le démon de l'impiété

avait étendu, durant des siècles, sa despotique domination sur tout l'Anahuac.

A l'approche de l'ennemi, les téopixquis et les tlamacazquis, hommes et femmes, avaient pris la fuite. Quelques jeunes caciques qui essayaient encore de défendre la place, furent massacrés.

Les Espagnols frissonnèrent à la vue du monument des crânes, où ils reconnurent les têtes encore fraîches de leurs infortunés compatriotes. Ils se disposaient à pénétrer dans les logements des prêtres, pour rechercher les trésors du temple, quand ils virent sortir d'un bâtiment latéral un vénérable vieillard, conduit par deux jeunes gens, et suivi d'une femme.

C'était Motezozomo, qui, dès la première apparition des alliés devant la ville, avait secrètement délivré les trois captifs, et les avait cachés dans son appartement.

Il s'avança lentement vers les Espagnols, étonnés de reconnaître Alonzo et sa mère.

— Où est le grand chef des blancs? demanda le topiltzin en langue maya-quiche, je veux, je dois lui parler.

Dona Marina, qui était présente, répondit, dans la même langue, que le chef était là, et disposé à écouter ce que le prêtre aurait à dire.

— Chef, dit le vieillard en s'inclinant profondément, Dieu vous a livré la capitale du vieil Anahuac, avec ses dieux sanguinaires. Je m'en réjouis, tout en pleurant sur la ruine de ma nation. Hélas! mieux eût valu sans doute que les Aztèques eussent reconnu et adoré le Dieu du ciel et de la terre, mais

cela n'entrait pas dans les décrets du Seigneur; j'adore ses desseins et je m'y soumets. Vous voyez ici, ô grand chef! une femme et un jeune homme de votre nation, je les ai sauvés tous deux de la mort; l'autre adolescent est un jeune prince de Tlascala, qui ne désire rien tant que d'embrasser la religion de Jésus, le fils de Dieu. Ces deux enfants, je les chérissais comme si je leur avais donné le jour; c'est un précieux dépôt que Dieu avait confié à ma garde. Maintenant, je mourrai en paix, puisque j'ai pu le remettre en des mains sûres. Encore une prière, ô chef! Si j'ai mérité de votre part quelque indulgence, je vous supplie d'épargner mon peuple!

A ce discours, Cortez essuya furtivement une larme; tout ce carnage, qui durait depuis plusieurs jours, le révoltait; aussi, à chaque attaque des divers quartiers de la ville, il avait envoyé à l'empereur des propositions de paix; mais ses offres furent constamment rejetées avec mépris.

Au même instant, le roi de Tezcuco, Ixtlilxochitl, entra dans la cour du temple, et ayant considéré le topiltzin aveugle, il s'écria, en se précipitant vers lui :

— C'est Motezozomo, le frère de ma mère! Seigneur! ajouta-t-il en se tournant vers Cortez, épargnez les jours de mon oncle.

— N'ayez aucune crainte, mon ami; votre oncle est chrétien comme vous.

— Mon enfant, dit le topiltzin en embrassant étroitement son neveu, tu parais être l'ami de Malintzin; es-tu aussi l'ami de son Dieu?

— Oui, seigneur, j'adore le Dieu du Tlapallan, et

j'ai le bonheur d'apprendre que vous l'adorez aussi.

— Mon fils, sois béni ! mes yeux ne te voient pas, mais mon cœur te voit, et un jour, je l'espère, je te verrai clairement dans les célestes palais de Jésus. Je bénis aussi mon Dieu de m'avoir réservé, au déclin de mes jours, le bonheur de te savoir chrétien comme moi !

Cependant, Cortez était monté sur le faîte de la pyramide ; de là, il avait vu que, des huit quartiers qui composaient la grande cité, un seul restait à prendre. C'était le quartier impérial.

Il descendit précipitamment, et, s'adressant à Motezozomo :

— Sage vieillard, dit-il, je veux épargner les restes infortunés de votre nation. Vous qui avez été sacrificateur, vous qui appartenez à une famille illustre et royale, vous devez avoir de l'influence à la cour. Allez, de ma part, faire des propositions de paix à votre empereur ; s'il s'obstine, sa perte est inévitable ; s'il cède à la nécessité, je lui conserve sa cité et son trône ; seulement, il faut qu'il reconnaisse l'autorité de mon souverain.

— Grand chef, répondit Motezozomo, j'accomplirai ponctuellement vos ordres ; mais je connais mon peuple, et je vous prédis que je marche à une mort certaine.

Après avoir embrassé une dernière fois son neveu et ses amis, il fut conduit par deux prisonniers mexicains au quartier impérial.

Il fut immédiatement admis en présence de Guatemozin, mais à peine eût-il exposé l'objet de sa mission, qu'il fut saisi, et solennellement immolé

sur un autel improvisé devant une image du sombre Tezcatlipoca.

Ne voyant pas revenir son ambassadeur, Cortez mit le feu au temple, et donna l'ordre d'attaquer, sur tous les points à la fois, le quartier impérial. Les colonnes et la flottille s'avancèrent; la fusillade commença; le canon grondait sans relâche; des nuées de flèches obscurcissaient le ciel. Ce fut une mêlée épouvantable. En quelques heures, quarante mille Aztèques furent tués ou pris. La rage, le désespoir les frappaient d'une sorte de démence; ils se précipitaient en aveugles sur les longues piques des Acolhues, se portaient d'eux-mêmes au-devant de l'artillerie castillane, et saisissaient dans leurs mains les canons des arquebuses, sans songer à détourner le coup.

Quinze mille de ces infortunés vinrent se jeter aux pieds du vainqueur, en implorant merci; mais, au même instant, les Tlascalans, les Acolhues, les Otomites, se ruèrent sur ces malheureux, et les massacrèrent impitoyablement, se vengeant ainsi de deux siècles de tyrannie et d'outrages. Les cris déchirants de ces victimes, s'unissant aux clameurs des assaillants, et aux cris de rage poussés par les Aztèques qui se défendaient encore sur les terrasses des maisons, remplissaient l'âme de Cortez de douleur et d'épouvante.

Il essaya, mais en vain, d'arrêter le massacre; les Indiens surtout se livraient sans retenue à leur instinct féroce, et, en plus d'un endroit, on vit d'horribles scènes dignes de cannibales.

La nuit mit fin au carnage. Le palais impérial et

quelques rues adjacentes restaient au pouvoir des assiégés, qui y concentrèrent leurs forces.

Le lendemain, au lever de l'aurore, l'armée des alliés recommença ses opérations. Un tableau navrant se déroula aux yeux des Castillans, plus accessibles que les Indiens aux sentiments d'humanité. Tristes et abattus, les Mexicains attendaient la mort sur les terrasses des maisons. Femmes, vieillards, enfants, pleuraient, tandis que les guerriers se préparaient à mourir en se vengeant.

L'armée s'ébranla. Les palais et les téocallis, foudroyés par l'artillerie, écrasèrent sous leurs ruines les infortunés qui s'y étaient réfugiés. De nobles caciques se défendaient encore sur les chaussées; ne voulant pas périr par le fer des vainqueurs, ils se donnaient eux-mêmes la mort, en se précipitant dans les flots.

L'élite de la noblesse s'était groupée autour de l'empereur, dans les cours du palais. Voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, et que l'ennemi avançait toujours, les grands de l'empire se jetèrent aux pieds de Guatemozin, le suppliant de fuir avec son épouse, et d'emporter ses trésors. Des canots stationnaient dans une petite anse voisine, et l'on espérait tromper la vigilance des vainqueurs. L'empereur céda enfin aux instances de ses malheureux sujets, qui, pour gagner du temps, entamèrent des négociations avec le général castillan; mais celui-ci, soupçonnant quelque ruse, rejeta toutes les propositions, et fit transmettre à Sandoval, commandant de la flottille, l'ordre de redoubler de vigilance.

Les canots impériaux parvinrent cependant à se

glisser inaperçus à travers la ligne des brigantins ; Guatemozin était sauvé, lorsque Sandoval découvrit le mystère, et envoya le capitaine Garcias Holguin à la poursuite des fugitifs. En moins d'une heure, il atteignit les embarcations. Un prisonnier mexicain lui indiqua le canot qui portait la famille impériale.

A l'approche du brigantin, les rameurs s'arrêtèrent, et l'empereur ordonna de n'opposer aucune résistance. Garcias santa dans la barque, l'épée à la main. Un jeune homme de haute stature, d'une figure noble et distinguée s'avança vers lui.

— Je suis Guatemozin, dit-il avec dignité, je suis le souverain de l'Anahuac. Trahi par le destin, je me rends à toi. Respecte mon épouse et mes enfants, et cesse de verser le sang de mes sujets : tu n'as plus rien à craindre d'eux.

L'illustre prisonnier fut conduit, avec sa famille, devant Cortez, qui le reçut avec tous les égards dus à son rang.

Guatemozin, qui joignait à une valeur sans égale une grande élévation de caractère, était incapable de descendre à de basses supplications. Jetant sur le général un regard également éloigné de la hauteur et de la bassesse, il ne lui adressa que ce peu de mots :

— Malintzin, dit-il, j'ai fait pour ma défense, et celle de mes sujets tout ce que me prescrivaient l'honneur de mon diadème et mon devoir de souverain. Les dieux m'ont été contraires : je suis votre captif; faites de moi ce qu'il vous plaira.

Et, portant la main sur le poignard de Cortez :

— Frappez-moi, ajouta-t-il, prenez cette vie que

je regrette de n'avoir pu perdre en défendant mes états.

Cortez le rassura, et le fit conduire au camp, où se trouvaient Itzoatl, ainsi que les franciscains qui avaient suivi les troupes, et prenaient soin des blessés.

Apprenant que l'empereur était prisonnier, les Aztèques cessèrent à l'instant même de combattre. Ils sortirent de la ville sans armes ni bagages, pleurant et le front baissé. Les autres Indiens applaudirent à l'infortune de leurs anciens tyrans, mais les Espagnols ne purent s'empêcher de frémir en voyant la ruine si subite et si complète d'un état naguère si puissant.

Quelques rues de la ville étaient seules restées debout ; le reste n'offrait plus qu'un vaste amas de ruines, qu'un immense charnier, dont les exhalaisons pestilentielles chassaient vainqueurs et vaincus. Plusieurs milliers d'Aztèques furent réduits en esclavage et marqués d'un fer chaud ; on les força de déblayer les décombres, et de travailler à rebâtir la ville. Les autres Mexicains se dispersèrent dans toutes les parties de l'Anahuac, et plusieurs même se retirèrent chez les peuples voisins.

Pendant les soixante-quinze jours que dura le siége, cent Espagnols périrent dans les combats, ou furent sacrifiés aux dieux. Plusieurs milliers d'Indiens auxiliaires, et, suivant Bernal Diaz, témoin oculaire et soldat lui-même, cent cinquante mille Aztèques, tombèrent sous le fer ennemi, moururent d'inanition, ou furent la proie des maladies épidémiques.

XI

L'année 1525 vient de commencer. Itzoatl est à Tlascala, et l'infortuné Guatemozin, a trouvé dans le sensible jeune homme un ami sûr et dévoué.

Grâce à l'infatigable activité de Cortez, l'ancienne Tenochtitlan renaissait de ses cendres; il l'appela Mexico, et résolut d'en faire la capitale de la Nouvelle-Espagne. Déjà, à cette époque, Mexico comptait trente mille habitants. L'an 1524, un concile y avait été célébré sous la présidence du légat apostolique Martinez de Valence, et on y avait pris diverses dispositions ayant pour but de civiliser les Indiens, et d'adoucir leur sort.

La religion luttait sans relâche contre la politique castillane. Elle se posait comme puissance conciliatrice entre les vainqueurs et les vaincus, et faisait une guerre sérieuse aux passions désordonnées des conquérants. Aussi les noms de Barthélemi d'Olmedo, de Martinez de Valence, de Zumárraga, et de Las-Casas, furent-ils constamment en bénédiction chez les Indiens.

Dès l'année qui vit s'accomplir la ruine de Tenochtitlan, l'empereur déchu avait embrassé le Christianisme. Quoique abhorrant la cruauté, et l'injuste ambition de ses vainqueurs, il sut apprécier le désintéressement des missionnaires, et séparer la cause

de la religion des inventions et des honteuses turpitudes de la politique humaine. Il trouva dans la piété un allégement à ses maux, des consolations dans ses revers, et, au milieu de ses inquiétudes pour l'avenir, une sérénité, une paix, qui n'étaient que le simple résultat d'une heureuse alliance de la grâce et d'un caractère noble et élevé.

Ce fut dans la chapelle des pères Franciscains qu'il reçut le baptême, ainsi que sa famille. Itzoatl et le fils de Moctezoma avaient été baptisés précédemment. Depuis, il vécut retiré avec les siens dans un palais attenant au monastère, Itzoatl continuait de demeurer avec lui. Tous les jours Alonzo lui donnait des leçons de castillan ; et les pères achevaient d'instruire dans la religion les hôtes augustes de la royale demeure.

Nous n'essayerons pas de décrire les sentiments du cacique Xolotl, dont la conspiration était complètement avortée ; chacun pourra aisément se rendre compte des dispositions morales de cet homme farouche.

Déjà une nouvelle expédition se préparait. Après la défection et la mort d'Olid, envoyé dans le Honduras, pour reconnaître les côtes de l'océan occidental, découvertes quelques années auparavant par Vasco Nugnez de Balboa, Cortez jugeait à propos de tenter lui-même l'aventure. Récemment décoré du titre de gouverneur-général de la Nouvelle-Espagne, cet homme entreprenant voulut ajouter une nouvelle illustration à sa renommée, par la découverte d'un passage conduisant aux Indes orientales par la mer Pacifique.

Les corps expéditionnaires se réunirent à Mexico, et bientôt on se mit en marche vers le sud. Une suite nombreuse composée de domestiques, d'officiers, de majordones, de pages, de laquais, accompagnait le conquérant. Un escadron de gardes entouraient partout sa personne. Les deux amis, Itzoatl et Alonzo, furent aussi du voyage, ainsi que plusieurs moines Franciscains, nommés aumôniers de l'expédition. Sandoval commandait la division espagnole, forte de quelques centaines d'hommes, dont cent cinquante cavaliers; trois mille Mexicains marchaient sous les ordres de leurs caciques.

Afin de conjurer tout danger de révolte, Cortez voulut que Guatemozin l'accompagnât dans son voyage; le prince de Tlacopan, et plusieurs autres chefs, durent suivre le conquérant pour le même motif.

Jusqu'au chef-lieu de Guazacualco, la marche de l'armée ressembla plus à un triomphe qu'à une expédition militaire. Partout sur la route, à la porte des cités et des villages, le gouverneur trouva une députation de notables, qui venaient prêter entre ses mains le serment de fidélité au roi d'Espagne. Mais à peine l'armée eut-elle pénétré dans le Honduras, que des difficultés surgirent de toutes parts.

Tantôt, c'étaient de vastes prairies inondées qu'il fallait traverser, de profonds marécages où les chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail; tantôt, on était arrêté par d'immenses forêts, où l'on devait se frayer un chemin avec la cognée et la hache. Au sortir de ces mauvais pas, on était attaqué, soit dans les plaines, soit dans les montagnes, par les peuplades

indigènes, qui disputaient énergiquement le passage aux envahisseurs de leur territoire. Des tribus entières, plutôt que de devenir esclaves des blancs, s'enfermaient dans leurs temples, et s'y laissaient brûler, hommes, femmes et enfants.

En plusieurs endroits l'armée dut traverser, sans ponts et sans radeaux, de grandes et nombreuses rivières ; d'autres fois il fallait gravir des montagnes à pic, coupées de précipices ; les hommes et les chevaux, exténués de fatigue et mourants de faim, ne pouvaient se maintenir sur ces sommets arides ; les vents, impétueux comme le cours d'un torrent, balayaient tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage.

Telle est, en abrégé, l'histoire d'une marche de plus de quatre cents lieues. Plusieurs Espagnols succombèrent à la fatigue, entre autres, le père Jean Vandak, de l'ordre des Franciscains, homme de zèle et de talent, qui, avant son départ pour l'Amérique, était gardien ou supérieur du couvent de Gand, en Flandre.

Enfin l'armée atteignit Nito, petite colonie espagnole située près d'Izancanac, capitale de la province d'Acalan, et Cortez y établit ses quartiers afin de s'y reposer quelques semaines.

Un jour, Guatemozin et Itzoatl étaient assis à l'ombre d'un groupe de platanes, devant la maisonnette qui leur servait de demeure. A une centaine de pas, sur la lisière d'une forêt, se promenaient des sentinelles.

— Seigneur, dit le jeune Tlascalan, quelque chose d'extraordinaire se prépare : de sourdes rumeurs circulent dans le camp ; on parle, mais à voix basse

et à demi-mot, de conspirations, de complots.... en savez-vous quelque chose?

— Oh! répondit le prince, j'en suis parfaitement instruit. On a voulu m'entraîner dans un complot formé par quelques Aztèques, qui, profitant de la détresse où se trouve l'armée, veulent assassiner le chef et exciter une révolte en ma faveur. Mais je dédaigne les artifices, je laisse ces tristes ressources à la politique des blancs. Je n'enfreindrai pas la parole que j'ai donnée au chef : je resterai son prisonnier, jusqu'à ce qu'il lui plaise de me rendre la liberté. Toutefois, je ne suis pas encore tombé assez bas, pour descendre au rôle de délateur.

— Je reconnais bien là votre grandeur d'âme, seigneur, et chacun rend hautement justice à votre mérite. La vénération s'attache à vos pas, tous les chefs vous ont voué la plus cordiale amitié. Et d'ailleurs nous trouvons tant de consolations, tant de bonheur dans la sainte religion que nous avons embrassée, que je ne sais vraiment pas si nous ne devons pas nous estimer heureux d'avoir acquis ce trésor au prix de notre nationalité!

—Vous avez raison, Itzoatl, et je ne me plains pas de mon sort. Je regrette seulement que les chefs et les guerriers du Tlapallan ne pratiquent pas la religion qu'ils nous ont fait connaître.

— Cela n'est que trop vrai, seigneur; mais il y a parmi ces blancs de bien saints personnages. Ces tlamacazquis, par exemple.... Savez-vous que notre ami, Alonzo Molina, va entrer au couvent de Mexico?

— Oui, cher ami, il m'a confié son projet, et sa résolution ne m'étonne guère : il est si bon, si pieux!

Il me parle sans cesse de Jésus et de la Mère de Dieu. Mais voici Sandoval ; cet homme me plaît, et je l'aime. C'est le meilleur de tous les chefs, bien qu'il soit le plus jeune.

En effet, Sandoval s'avançait vers les deux princes ; un détachement de Castillans armés le suivait à quelque distance.

— Mon ami, lui dit Guatemozin, dès qu'il se fût approché, vous êtes pâle et défait, seriez-vous malade ?

— Non, prince, répondit le capitaine en s'inclinant ; mais, poursuivit-il d'une voix émue, je dois remplir une mission bien pénible pour mon cœur ! J'ai ordre de vous arrêter, et de vous conduire devant le gouverneur et ses officiers, réunis en conseil de guerre.

— Eh ! mon Dieu, dit le prince en souriant, il n'y a pas là de quoi vous troubler : ne suis-je pas arrêté et prisonnier depuis longtemps ? Allons ; et vous, Itzoatl, venez avec nous, ne me quittez pas ; j'ai un pressentiment étrange : il me semble que je ne vous reverrais plus, si vous me quittiez en ce moment.

En entrant dans la salle du conseil, le malheureux prince y trouva son ami intime, le cacique de Tlacopan, chargé de chaînes. A gauche du tribunal, où siégeait Cortez, se tenaient debout, et dans l'attitude de la honte, les deux Mexicains, délateurs du complot.

— Prince, dit le gouverneur, vous êtes accusé d'avoir conspiré contre l'autorité du roi, d'avoir excité vos anciens sujets à m'assassiner, et à soulever ensuite tous les peuples de l'Anahuac.

— Que l'on me mette en présence de mes accusateurs! fut la réponse.

— Parlez, dit Cortez en s'adressant aux délateurs.

— Grand chef, dit l'un d'eux d'une voix tremblante, l'illustre seigneur Guatemozin a eu connaissance du projet des conjurés.

— Vous l'entendez? interrompit Cortez avec véhémence : connaître le complot et ne pas le révéler, c'était l'encourager; c'est ce que vous avez fait. Qu'avez-vous à répondre?

— Il est vrai, répliqua le prince, j'ai connu ce que vous voulez bien appeler un complot ou une conjuration, mais on peut attester que je n'ai pas voulu y tremper, et que je l'ai même dissuadé. Comprenant que c'était un dessein chimérique et impossible à exécuter, je n'ai pas voulu vous en dénoncer les auteurs, et perdre inutilement quelques insensés. Toutefois, au besoin, mon corps vous eût servi de rempart contre le poignard des assassins.

Soudain Itzoatl, tout en larmes, s'élance jusques aux pieds de Cortez, et, embrassant ses genoux :

— Non, chef, non, vous ne commettrez pas une si grande injustice! L'empereur est innocent, je vous le jure! Ah! je vous en supplie, par l'amour de Jésus et de sa sainte Mère, laissez-vous attendrir!

Aux prières d'Itzoatl vinrent se joindre les instances du frère Pierre de Gand, qui osa même menacer le gouverneur de la colère divine, si le prisonnier n'était mis sur le champ en liberté.

Mais Cortez détourna les yeux, et fit signe d'éloigner les intercesseurs.

Guatemozin et le cacique de Tlacopan furent condamnés à mort.

En entendant cet arrêt inique, le prince s'adressa une dernière fois à son juge.

— Malintzin, dit-il, avec une profonde émotion, je vois maintenant à quoi devaient aboutir vos fausses promesses.... à ma mort! J'aurais dû me la donner de mes propres mains dans mon palais de Tenochtitlan, plutôt que de remettre ma personne en votre pouvoir. Dieu vous demandera compte de mon sang, et, soyez-en sûr, vous n'échapperez pas à sa vengeance.

— Calmez-vous, seigneur, dit le cacique de Tlacopan; nous trouverons au palais du ciel un juge plus équitable. Pour moi, je m'estime heureux de mourir à côté de mon souverain légitime.

Les deux condamnés furent immédiatement emmenés. Le père Juan Suarez les confessa, et, avant de marcher à la mort, ils pardonnèrent à leurs ennemis. Le même jour ils furent pendus dans la forêt voisine.

« Ainsi finirent ces deux grands hommes, écrit Diaz, et je dois ajouter, ces deux bons chrétiens. J'eus grande pitié de l'un et de l'autre, les ayant vus en si belle fortune et haute position.... Je déclare ici qu'ils souffrirent la mort sans l'avoir méritée, et que leur supplice fut une grande injustice. Nous en jugeâmes tous ainsi; il n'y eut parmi nous qu'une opinion sur cette cruelle et inique sentence. »

Tel est le récit du naïf et véridique historien de la conquête, un des plus vaillants soldats de Cortez, et témoin oculaire.

Cette action qui ternit à jamais la gloire du conquérant, fut bientôt suivie du châtiment.

Le lendemain de l'exécution des princes, arriva en grande hâte un parent de Cortez, le père Pedro d'Altemir; il le pressa de retourner sur le champ à Mexico, pour faire face à ses ennemis. De grands troubles avaient éclaté dans la capitale, et si le zèle de Martinez avait pu apaiser momentanément les séditieux, il ne put étouffer les accusations qui, de toutes parts, furent dirigées contre le gouverneur. Enfin arriva, dans la Nouvelle-Espagne, Ponce de Léon, commissaire souverain de la cour de Madrid, chargé d'informer sur la conduite de l'accusé.

A ces foudroyantes nouvelles, Cortez dut se résigner à reprendre immédiatement le chemin de l'Anahuac, et il se soumit de nouveau à toutes les péripéties d'un pénible et périlleux voyage.

XII

Par une belle matinée du mois des fleurs, Itzoatl était assis, avec sa mère Yula, sous le berceau de lianes du jardin royal. Ils venaient de réciter ensemble à voix basse le rosaire de la Reine des Cieux, prière simple et touchante, tribut de leurs cœurs innocents, qu'ils offraient tous les jours à Jésus et à Marie, afin d'obtenir la conversion de l'obstiné Xolotl.

Depuis le meurtre du dernier souverain des Aztè-

ques, Itzoatl avait cessé tout rapport avec les chefs castillans, qui d'ailleurs, à cause de leur barbarie et de l'arbitraire dont ils usaient à l'égard des Indiens, ne méritaient plus la moindre sympathie. Cortez était allé se justifier à la cour de Madrid, accompagné du bon et généreux Sandoval, qui mourut dans sa patrie au moment où il se préparait à retourner dans l'Anahuac. La Nouvelle-Espagne resta donc abandonnée à la cruelle rapacité d'une foule de soldats de fortune, qui osaient affirmer que les Indiens ne valaient pas mieux que des bêtes de somme, et les traitaient en conséquence.

Heureusement, les vaincus trouvèrent chez les Franciscains et les Dominicains des protecteurs puissants, disposés à braver le ressentiment de leurs compatriotes, plutôt que de forfaire à la loi de la religion et de l'humanité.

Une haine sourde contre les blancs couvait dans le cœur des opprimés; elle arrêta les rapides progrès du Christianisme. Plusieurs téocallis restèrent debout, même à Tlascala, et des victimes humaines furent encore fréquemment immolées aux idoles, soit dans les temples bâtis sur les montagnes, soit dans ces antres ou téocallis domestiques, que plusieurs nobles possédaient dans leurs jardins. Malgré les prescriptions du concile de Mexico, la polygamie continua d'être pratiquée. Xolotl était un de ceux qui, avec une persévérance opiniâtre, résistaient aux injonctions du nouveau gouvernement.

Itzoatl partageait son temps entre Dieu, ses études et sa mère. Il fréquentait le collége fondé à Tlascala par le père Martinez, et le jeune Christoval (c'était le

nom de baptême du cacique), jouissait, même parmi ses condisciples, d'une réputation bien méritée de sagesse et de piété.

Dans les rares entretiens qu'il avait avec son père, le bon jeune homme lui parlait toujours de Dieu, et des consolations que donne aux malheureux la religion chrétienne; sa piété filiale lui avait inspiré le plus ardent désir de procurer à l'auteur de ses jours le bonheur qu'il goûtait lui-même. Mais le farouche païen gardait toujours un sombre silence, ou bien il répondait par des blasphèmes aux tendres sollicitations de son fils.

Un jour, Xolotl fit demander au vénérable père Martinez de lui envoyer ses quatre enfants, et de les lui laïsser pendant une journée. Ce religieux, alors supérieur du collége, s'empressa d'accéder à cette prière, car il augurait bien de cette démarche insolite.

C'était ce même jour qu'Itzoatl et sa mère priaient sous le berceau de verdure.

— Mère, demanda le jeune homme, sais-tu pourquoi mon père nous a fait venir aujourd'hui? Serait-il enfin disposé à embrasser notre sainte religion, et voudrait-il nous ménager une agréable surprise?

— Hélas! je crains que non, mon enfant, répondit Yula; depuis plusieurs jours ton père est plus sombre, plus pensif que jamais. La mère de ton frère Luis l'obsède sans cesse, et tu sais combien elle me déteste, combien est grande l'aversion qu'elle manifeste pour la religion de Jésus!

— Cependant, je ne saurais croire que nos ardentes prières dussent rester sans effet; le bon Jésus

n'a-t-il pas dit que l'on obtient tout ce que l'on demande avec confiance?

— Cela est vrai, mon fils; mais le père Olmedo, parlant un jour dans l'appartement de Cetetli sur la bonté de Jésus, nous dit entre autres choses : « Lorsque le pécheur résiste continuellement à l'invitation de Dieu, la prière qu'on fait pour lui ne saurait avoir un plein résultat, car Dieu ne fait jamais violence à la volonté de l'homme. »

— Et pourtant, je veux continuer à prier : convertir mon père à la religion de Jésus, voilà désormais le grand désir de ma vie; Dieu, qui est si bon, si puissant, ne pourrait-il pas trouver le moyen de fléchir l'âme altière du cacique?

— Oh! oui, bien certainement, mon Itzoatl; ne vas pas croire que je te conseille de ne plus prier pour ton père! C'est peut-être à notre persévérance dans la prière, que Dieu veut accorder la grâce que nous sollicitons de sa bonté. Néanmoins, je ne reste plus dans cette maison d'impiété et de désordre. Jusqu'ici j'avais espéré que le cacique se laisserait fléchir par mes larmes, et tes pressantes exhortations; maintenant, c'en est fait, je me retire auprès de mon amie Cetetli, qui m'offre un appartement dans son palais.

Itzoatl allait répliquer, lorsqu'il vit accourir, par une des avenues, le petit Luis, qui lui criait de loin :

— Vite, frère, le cacique te demande!

— Voici du nouveau, dit le jeune homme en se levant; adieu, ma bonne, ma tendre mère; tu m'attendras ici, n'est-ce pas? Nous causerons encore ensemble, puis nous recommencerons à prier pour

mon père. J'invoque la Mère de Dieu, qui est si bonne pour les pécheurs; je ne saurais te dire combien sont vives mes espérances!...

— Adieu, mon fils, dit Yula toute troublée; mon cœur est plein d'angoisses, mais je prierai en t'attendant (1).

Le jeune homme était entré depuis un quart d'heure environ dans l'appartement de son père, lorsqu'il s'y fit un vacarme épouvantable. Tout le monde accourut. C'étaient, d'une part, des cris lamentables, des supplications; de l'autre, des vociférations et des blasphèmes.

Luis monta sur la fenêtre, et fut témoin d'une scène horrible. Itzoatl gisait sur les dalles, tandis que le barbare cacique lui brisait les membres à coups de bâton.

— Seigneur, mon Dieu! s'écriait le jeune martyr, faites-moi miséricorde! Ne souffrez pas que mon père me tue; mais si vous le voulez ainsi, que votre volonté soit faite!

Le jeune Luis, tout effrayé, se laissa glisser sur le gazon, et, voyant accourir la pauvre Yula :

— Vite, vite! lui cria-t-il, le cacique assomme ton fils!

La mère, animée d'une énergie surnaturelle, bondit dans l'appartement, s'élança sur son fils, qui gisait meurtri et sanglant, et, l'entourant de ses bras :

— Homme sans entrailles! s'écria-t-elle, as-tu donc un cœur de tigre?

(1) La scène qui va suivre est historique jusque dans ses moindres détails.

A la vue de sa femme, et songeant qu'elle aussi était chrétienne, Xolotl fut saisi d'un nouvel accès de rage.

— Hors d'ici! cria-t-il.

Et, sur son ordre, des esclaves entraînèrent avec beaucoup de peine l'infortunée Yula, et l'enfermèrent, avec les trois autres fils du cacique, dans un appartement éloigné.

Alors le barbare fit allumer un grand feu; et, après avoir éloigné tout le monde, il jeta de ses propres mains Itzoatl dans les flammes.

La pauvre victime n'essaya pas de se défendre contre celui à qui elle devait la vie. Elle ne faisait que répéter d'une voix mourante :

— Mon Dieu Jésus! c'est pour votre amour que je meurs! O ma bonne Mère, Mère de mon Dieu, assistez-moi dans ma cruelle agonie.

Le monstre entendit ces touchantes prières, il vit la patience angélique de ce jeune martyr; mais, loin d'être ému, il sentit redoubler sa fureur. Le démon de la rage s'était emparé de son âme. Il retourna le corps de son fils, activa la flamme, et quitta l'appartement.

Quelques moments après, deux femmes du cacique se hasardèrent d'entrer. Elles trouvèrent le jeune homme encore vivant, et étendu sur un tas de cendres; le feu s'était éteint comme par miracle.

Elles enveloppèrent dans du coton, le corps brûlé du pauvre enfant, et le couchèrent sur un lit. Il souffrait horriblement, mais ce qui ajoutait encore à ses souffrances, c'était de ne pas voir sa mère. Hélas! Yula le devança dans le séjour de la gloire;

elle fut immolée pendant la nuit par le cacique et le téopixqui, dans l'antre ténébreux du jardin, sur l'autel de l'exécrable idole! Les trois autres fils du cacique furent chassés du palais.

Le lendemain, Itzoatl, sentant les approches de la mort, fit appeler son père.

Voyant le cacique agité, et le croyant bourrelé de remords, le jeune homme lui prit doucement la main, et, l'attirant près de lui, tandis que sa tête meurtrie reposait sur la poitrine du monstre, il lui dit d'une voix caressante :

— Ne soyez pas si troublé, mon père; vous m'avez procuré le plus grand bonheur qu'un père puisse donner à son enfant!

Et, retombant épuisé sur sa couche, il dit d'une voix presque éteinte:

— Mon père, j'ai soif!

On lui rafraîchit un peu les lèvres avec de l'eau et du miel. Il joignit les mains, invoqua une dernière fois les noms de Jésus, de Marie, et de saint François dans l'église duquel il avait été baptisé, et rendit doucement son âme au Seigneur.

Le P. Martinez, auquel Luis avait communiqué ces scènes d'horreur, jugea à propos de ne pas révéler ces méfaits ; il espérait que la grâce triompherait de l'obstination du cacique.

Mais, l'année d'après, Xolotl eut le malheur d'offenser grièvement un employé du gouvernement. On instruisit son procès, et, à cette occasion, tous ses crimes furent découverts : ses esclaves, ses femmes même le trahirent. Il fut pendu, avec le téopixqui, devant la porte de la ville, sur la route de Mexico.

En exhumant les restes d'Itzoatl, on trouva son cadavre encore entier, quoique portant les traces d'horribles brûlures. On transféra avec beaucoup de pompe ces précieuses reliques dans l'église des Franciscains, et, depuis, les Tlascalans honorèrent la mémoire de Christoval le cacique comme celle d'un martyr.



LE FILS DU SCALDE.

I.

LE CHANT DE BALDER.

L'astre du jour allait terminer sa carrière, et se cacher derrière les sombres forêts qui bornaient l'horizon. Sigewald, le dernier des Scaldes (1), était assis à l'entrée de la grotte qu'il habitait, sur la montagne de Saint-Pierre. Le vieillard était vêtu d'une tunique de laine d'un bleu foncé, serrée sur ses reins par une ceinture de pourpre. Une longue barbe blanche ondoyait sur sa large poitrine. Sa tête était couverte d'une toque couleur d'azur, ornée de bandelettes, insigne de sa dignité. Sa harpe gisait à ses côtés. De temps en temps ses doigts décharnés, errant sur les cordes, en tiraient des sons incertains, semblables aux soupirs de la brise, lorsqu'elle fait vibrer les cordes d'une harpe éolienne. Le Scalde

(1) Les Scaldes étaient les poëtes, et quelquefois les prêtres des anciens Germains.

paraissait plongé dans une profonde douleur : des larmes coulaient le long des nombreuses rides qui sillonnaient son visage.

Cependant la nature déroulait aux yeux du vieillard un magnifique tableau. Le lieu où se trouvait sa retraite, formait un petit vallon verdoyant qui atteignait presque le sommet du mont. A l'entour s'élevaient d'imposantes masses de roche blanche, offrant à l'œil les formes les plus variées et les plus bizarres. Dans les défilés et sur les flancs de la montagne, des pins, des bouleaux, des érables entremêlaient leurs branches, et formaient comme un dôme de verdure, tandis qu'aux pieds des rochers et dans les crevasses, des ifs, des chèvrefeuilles, et des touffes de graminées au feuillage grêle et tremblant, donnaient à ce lieu sauvage un aspect à la fois sombre et enchanteur. A droite, à travers un massif de chênes séculaires, on découvrait, sur un pic escarpé, des ruines tapissées de lierre et de lichens : c'étaient les vénérables restes d'un château-fort, dernier débris de la domination des Romains dans les Gaules (1). Dans la plaine, la Mosa roulait ses flots argentés et paisibles vers le pays des Bataves. La rive opposée présentait à la vue son vaste horizon de monts et de forêts vierges, où les rayons du soleil ne pénétraient jamais ; puis l'œil contemplait avec délices les douces ondulations des moissons dans les champs, ou les riantes villas entourées de bosquets, et pittoresque-

(1) Ce sont les ruines du château de Lichtenberg ; on voit que j'ai suivi la tradition populaire. M Schayes, dans son Histoire de l'Architecture en Belgique, est d'un autre avis.

ment assises sur le penchant des collines, et dans le fond de la vallée. Au nord, sur les deux rives du fleuve, semblaient s'énorgueillir, au milieu des halliers et de fraîches prairies, les deux jolies cités de Trajectum et de Vicus (1), avec leurs belles églises, leurs maisons de bois bariolées de couleurs et de dorures, et leur pont de cinq cents pieds sur la Mosa.

Le Scalde ne sourit point à ce spectacle enchanteur, car, de distance en distance, on voyait s'élever le symbole vénéré des chrétiens sur les élégantes tourelles, qui s'élançaient du milieu des bocages.

— Cendres sacrées de mes pères, dit le Scalde en soupirant, reposez en paix dans les sombres demeures de Holda (2), tandis que vos ombres heureuses se réjouissent avec les héros dans le Walhalla; vous ne verrez point le crépuscule des dieux! Sigewald seul est réduit à errer solitaire sur les montagnes, et dans les bois profanés de Wodan (3); sa harpe pend triste et muette à ses côtés; il ne chante plus; les maux de son peuple lui serrent le cœur!

A ces mots, il baissa la tête, et ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance.

En ce moment, un jeune homme de dix-huit ans, à la chevelure blonde, gravissait lentement le versant de la montagne. Un sayon de laine lui descendait jusqu'aux genoux; ses sandales étaient retenues aux pieds par des bandelettes rouges, qui venaient se

(1) Maestricht et Wyck.

(2) La déesse des enfers chez les Germains.

(3) Le dieu suprême de nos pères, le même qu'Odin chez les Scandinaves.

croiser sur ses jambes nues ; une petite harpe pendait à son côté.

Il s'approcha du veillard, et, lui prenant la main :

— Père, tu es toujours triste, dit-il ; ton front, semblable au nuage qui porte la foudre, ne s'éclaircit jamais.

— Mon enfant, répondit le Scalde, si c'est un reproche que tu me fais, je pourrais te l'adresser à mon tour. Depuis quelques lunes Wibo est devenu soucieux, inquiet : la vigueur de sa jeunesse semble dormir ; il se plaît à rêver pendant que le doux Mani (1) répand sa faible lumière sur la montagne ; les chants qu'il module sur la harpe, sont des chants de tristesse, qui arrêteraient le guerrier prêt à s'élancer au combat. Mais je comprends : ainsi que moi, le fils de Warnaker gémit sur la chute imminente de nos divinités ; il voit avec douleur le culte du Christ envahir le pays des Francs. Prends ta harpe, Wibo, chante la mort de Baldur (2), le prélude du crépuscule des dieux.

Wibo poussa un profond soupir ; cependant, il prit sa harpe et commença ainsi :

« La destinée des dieux est liée à la vie de Baldur ; la mort de Baldur sert de signal à la chute des dieux.

» Fréa, l'épouse de Wodan, la reine de Walhalla, conjure la nature entière de ne point faire de mal à son fils ; mais elle oublie de conjurer la branche de gui.

(1) Le dieu qui personnifiait la lune.

(2) Le chant qui va suivre, est imité du poëte danois Oelenschlager.

» Loki, le génie du mal, s'empare de la branche de gui, pour en forger le dard qui doit donner la mort à l'innocent Baldur.

» Je vois les dieux assemblés pour célébrer la fête de Baldur, l'invulnérable ; ils essaient sur lui leurs armes.

» Wodan le frappe de son glaive tranchant ; le glaive est émoussé, et Baldur sourit.

» Donar (1) fait tomber sur le casque du dieu son marteau destructeur ; le marteau rebondit comme la grêle sur le rocher, et Baldur sourit encore.

» Mais pourquoi Hœther, le frère de Baldur, ne partage-t-il pas le divertissement des dieux ? C'est que Hœther est aveugle, et qu'il n'a point d'armes.

» Loki le méchant met entre les mains de Hœther le trait fatal ; il l'engage à frapper son frère.

» Voyez ! le dieu aveugle lance le trait sur Baldur ; Hœther aussi veut prendre part au divertissement des dieux.

» Il parle : — Eh bien ! le trait a-t-il touché ? ma main a-t-elle été assez sûre, puisque le coup d'œil me manque ?

» Personne ne me répond ! c'est étrange ; toi du moins, mon frère, mon bon Baldur, parle ; tu ne méprises pas le faible hommage de l'aveugle.

» Mon trait a-t-il frappé ? ou passa-t-il près de toi en sifflant, semblable à la mouche qui bourdonne ?

» Mais tous ils se taisent !... les dieux sont muets, comme la tombe des vieux rois, comme le champ de bataille après la victoire !

(1) Le dieu du tonnerre.

» Hélas! est-ce une illusion?... Je me trouve au milieu d'un fleuve... une eau tiède me baigne les pieds! ô Fréa! ô ma mère, réponds-moi!

» Et Fréa s'écrie : — Infortuné! ce n'est pas l'eau qui te baigne les pieds; c'est le sang de ton frère! »

Wibo avait cessé de chanter; les derniers accents de la harpe mouraient dans l'espace, au moment où le soleil disparaissait derrière les montagnes.

— Wibo, dit le Scalde, tu as chanté le crépuscule des dieux; la grande destruction suivra-t-elle? je l'ignore. Cependant les dieux perdent leur empire et le cèdent au Christ; il est de notre devoir à nous, derniers restes du chœur des Scaldes, de maintenir la domination de Wodan, de la rétablir même, s'il est possible. Raconte-moi maintenant comment s'est passé ton voyage : as-tu réussi dans ta mission? les fidèles de Wodan viendront-ils tous?

— Père, les seigneurs Francs viendront tous, à l'exception du seigneur de Loscastrum (1), Allouin (2). Celui-ci s'est rangé parmi les adorateurs du Christ; sa fille Aldetrudis vient de partir pour Winstershoven, où elle veut servir le Dieu des chrétiens sous la direction du Scalde romain Landoald. Mon voyage n'a pas été sans danger; à Sarchinium (3), j'ai failli être pris; c'est le seigneur du lieu, Trudo, qui m'a sauvé.

— Et pourtant, le seigneur de Sarchinium est chrétien? c'est un de ceux qui nous ont fait le plus de mal.

(1) Borgt-loon, ou Looz, dans le Limbourg belge
(2) C'est le même que saint Bavon.
(3) Maintenant la petite ville de Saint-Trond.

— Ah! si vous connaissiez Trudo : c'est le père des pauvres, le serviteur de ses sujets ; c'est....

— Assez, Wibo! le seigneur de Sarchinium a profané les bois sacrés de Wodan ; il a arboré sur son donjon le symbole de la croix ; il a déposé la framée ; il n'entrera point dans le Walhalla (1) ; il n'échappera point au jour de la vengeance. Et Allouin? lui en qui j'avais mis tout mon espoir, lui aussi nous abandonne! Eh bien! nous agirons sans lui. Demain, avant que la brillante Sunna (2) paraisse à l'horizon sur son char doré, tu te rendras à la grotte des Nornes (3) ; tu auras soin que tout y soit prêt pour l'assemblée. Tu allumeras le feu sacré, et que tout soit disposé pour le sacrifice! Aussitôt que Sunna répandra ses rayons d'or sur les champs, je te suivrai.

Le vieillard étant entré dans la grotte pour se livrer au repos, Wibo descendait vers la vallée pour s'abandonner à ses rêveries sur les bords de la Mosa, lorsqu'il aperçut un étranger qui débouchait avec beaucoup de peine d'une gorge de la montagne, obstruée par les broussailles. C'était un homme d'une haute stature ; son vêtement consistait en une sorte de robe noire, serrée autour des reins par une ceinture de cuir blanc, et retroussée, afin de pouvoir braver les épines des buissons. Sa tête rasée était couverte d'un capuchon ; sur sa poitrine brillait une

(1) Le paradis des Germains.

(2) La déesse du soleil.

(3) Les trois Nornes étaient les Parques des Scandinaves. Elles se nommaient : Urda *le passé*, Verandi *le présent*, et Skalda *l'avenir*.

croix d'argent. C'était Théodard, le nouvel évêque de Trajectum.

Aussitôt que Wibo reconnut le prélat, il courut vers lui, lui baisa les mains, et, d'une voix qui trahissait l'inquiétude :

— Vous ici, mon père! dit-il; de grâce, éloignez-vous! Sigewald pourrait nous entendre; s'il vous voyait en ce moment, nous serions perdus!

Et il entraîna Théodard dans le ravin qu'il venait de traverser.

— Et maintenant, mon père, reprit Wibo, quand ils furent assez loin pour n'être pas entendus, que voulez-vous que fasse votre serviteur?

— Rien, mon fils, rien, répondit le prélat; et cependant, c'est toi qui m'as attiré dans cette solitude. Je revenais de Septimburias (1), lorsque, arrivé au Jaer, je me séparai de ma suite, pour aller voir et consoler un pieux malade qui habite au pied de la montagne, vers le couchant. En sortant de sa hutte, j'entendis ton chant, et les accords de ta harpe que m'apportait la brise de l'est. J'ignorais que ce fût ici ta demeure.

— Vos bontés me confondent, ô mon père; je tâcherai de reconnaître vos soins en devenant un fidèle adorateur de Jésus crucifié, de l'Homme-Dieu que vous m'avez fait connaître. Oui, j'y suis décidé, je renonce aux dieux du Walhalla, à ces dieux qui ne respirent que le carnage et le sang; je renonce à la société des traîtres!

(1) Maintenant le village de Zepperen, à une lieue de Saint-Trond Les anciens évêques de Liége y avaient une résidence.

— Que signifie?

— Mon père, plusieurs Saliens se disposent à trahir leurs serments. Demain, les délégués des adorateurs de Wodan s'assemblent dans la forêt des Alfes (1), près de la grotte des Nornes. On offrira un sacrifice solennel, et peut-être, je le crains, on immolera une victime humaine. Puis les conjurés tiendront conseil sur les moyens à prendre pour assurer le triomphe de leurs divinités sur le Christ. On a déjà parlé d'un massacre général des chrétiens; le fils des rois chevelus, Hilderic, ne sera pas épargné; vous êtes désigné comme la première victime!

— Ah! si mon sang pouvait éteindre leur haine, j'accepterais la mort avec joie; mais, hélas! je ne suis rien pour eux... C'est le christianisme qu'ils veulent anéantir; c'est la ruine de l'Eglise et de l'Etat qu'ils préparent. Comme citoyen, il est de mon devoir de m'y opposer. Il faut prévenir les rebelles. Sont-ils nombreux?

— Plus nombreux et plus puissants que peut-être vous ne le supposez. Plusieurs seigneurs de la cour adorent en secret les divinités nationales, tout en feignant d'être chrétiens. Ce sont eux surtout que vous devez craindre.

— Je le savais, mon fils, mais je n'aurais jamais cru que leur audace eût conspiré la ruine de l'Etat. Je vais implorer le secours de Dieu, et, cette nuit

(1) Les *Alfes* ou *Elfes* étaient les génies des Scandinaves. Les Alfes de la lumière séjournaient dans *Alf-heim* (demeure des Alfes); les *Swart-Elfs* (les Alfes noirs) habitaient dans les souterrains et dans les creux des rochers. Ils étaient mortels, et toujours disposés à nuire.

encore, j'avertirai le maire du palais. Tu dis que c'est demain le jour de l'assemblée?

— Demain, au lever du soleil; mais on n'offrira le sacrifice qu'après la délibération. C'est moi qui dois tout préparer. Si je me réfugiais à Trajectum? Si je vous accompagnais, mon père? Je tremble à l'idée seule de coopérer à un sacrifice humain.

— Mon fils, il faut que tu sois présent à l'assemblée; ton absence éveillerait les soupçons. Quant au sacrifice, nous saurons l'empêcher. Et maintenant, que la paix du Seigneur soit avec toi! qu'il t'accorde courage et prudence!

Le prélat serra la main du néophyte, et disparut dans l'ombre, tandis que Wibo allait chercher vainement sur sa couche un repos que lui refusa longtemps son esprit chargé d'inquiétudes.

Naguère vivaient ensemble dans la forêt de Webbecum, près de Dispargum (1), les deux scaldes Sigewald et Warnaker. Dans les landes qui avoisinaient les vastes bruyères des Toxandres, se trouvaient disséminées quelques cabanes, habitées par des familles païennes, qui envoyaient aux deux prêtres leur subsistance de chaque jour. Warnaker vint à mourir; il confia son fils Wibo aux soins de son ami Sigewald.

Quelques années plus tard, le seigneur de la contrée, Wicbold de Sarchinium, prince du sang royal et fervent chrétien, découvrit la retraite du Scalde, et, voulant extirper complètement le paga-

(1) Maintenant la forteresse de Diest, la première capitale des Mérovingiens.

nisme de ses domaines, il en chassa Sigewald. Celui-ci ne sut d'abord où porter ses pas; mais apprenant que, sur les bords de la Mosa, une foule de païens vivaient dans le libre exercice de leur culte, il vint s'établir avec son fils adoptif sur la montagne de Saint-Pierre, dans la grotte dont il a déjà été question.

Le fils de Warnaker fut élevé dans toute la simplicité des anciennes mœurs germaniques : il apprit le cycle complet des chants qui nous ont été conservés dans l'Edda et dans les chansons populaires; il fut initié à tous les mystères de la mythologie du Nord, car un jour il devait être scalde et prêtre comme son père.

Souvent Sigewald envoyait le jeune homme dans les différentes contrées de la Hesbaie, visiter les familles païennes ou chanter dans les manoirs des grands seigneurs. Quelquefois le fils du Scalde portait ses pas plus loin. Il lui arrivait alors de s'égarer aux environs de Stabuletum, où, s'asseyant sur les bords pittoresques de quelque ruisseau de la vallée, tandis que l'onde murmurait doucement et que l'oiseau gazouillait dans les taillis, il modulait sur sa harpe un hymne au génie des bois.

C'est dans ces promenades lointaines que Wibo fit la connaissance de Théodard, alors abbé de Stabuletum. Dans le principe, il évitait cette rencontre, parce que Sigewald lui avait recommandé de fuir les prêtres chrétiens; néanmoins, Théodard trouvait toujours moyen de l'aborder; il voyait dans ce jeune homme tant de candeur, tant de dispositions vertueuses, qu'il nourrissait le ferme espoir de le

convertir à la vraie foi. Insensiblement, le fils de Warnaker se laissa gagner par cette parole entraînante, qui lui révélait tant de choses inconnues, et un amour tout nouveau pour lui. Son jeune cœur débordait de poésie; son caractère doux et humain ne pouvait sympathiser avec les dogmes sanglants et égoïstes de la religion de ses pères. Et ce Dieu, mourant pour les hommes, pardonnant à ses bourreaux, ramenant la brebis égarée sur ses épaules, s'il étonnait son esprit, charmait invinciblement son cœur.

Après l'élévation de Théodard sur le siége de Trajectum, saint Remacle, qui s'était retiré à Stabuletum, continua d'instruire le jeune homme. Toutefois la pensée de devoir quitter le vieux Sigewald l'arrêtait encore; il ne pouvait se résoudre à demander le baptême, lorsque la catastrophe dont nous avons vu le commencement vint décider de son sort.

II

LA FORÊT DES ALFES.

A une petite lieue de Trajectum, vers le midi, s'étendait, entre la montagne et la rive droite de la Mosa, la sombre forêt des Alfes. La nature semblait y avoir réuni tout ce qu'elle a d'horrible et de sau-

vage. Chacun fuyait ces lieux; les Dock-Alfes, les démons du Nord, infestaient, disait-on, les bords du Jaer, qui roulait silencieusement à travers la forêt ses eaux noires, couvertes d'ombres éternelles, et auquel les païens rendaient un culte superstitieux. Les oiseaux mêmes semblaient redouter ces ombrages funestes, comme s'il leur eût donné la mort. Le pèlerin qui osait s'aventurer sous ce dôme immense, n'était point distrait ni charmé dans sa course solitaire par le doux ramage des chantres ailés qui font les délices de nos bois. Le silence majestueux et terrible qui régnait dans ce vaste temple de la nature, et qui glaçait le cœur, n'était interrompu que par le frôlement des feuilles, et au loin par le croassement des corbeaux et le cri sinistre des vautours, qui avaient fixé leur résidence à la cîme des arbres et dans les creux des rochers. On racontait encore que l'antre, pratiqué dans le roc, dont l'entrée, ombragée par la haute futaie, était sombre et mystérieuse, servait de retraite aux trois nornes, parques Germaines,.qui filaient les destinées des hommes.

C'était dans cette forêt que les Saliens conjurés allaient tenir leur assemblée, et offrir leur abominable sacrifice.

Déjà le soleil s'était levé, et inondait la montagne de ses feux naissants; la forêt des Alfes restait sombre : les rayons du jour n'y pénétraient que faiblement. En face de l'entrée de la grotte des nornes, s'étendait une clairière avec des siéges de gazon, disposés en hémicycle, et rappelant le souvenir des assemblées druidiques des anciens Eburons. Au milieu s'élevait le chêne consacré à Wodan,

et l'autel en pierre brute pour le sacrifice. A côté de l'autel se trouvait une grande cuve destinée à recevoir le sang des victimes. A l'entrée de la caverne, Wibo avait allumé le feu sacré, en frottant deux pièces de bois l'une contre l'autre; ce feu, que les Francs appelaient *Nodfyr*, servait aussi à cuire la chair des victimes pour le festin solennel qui terminait la délibération. On voyait encore dans la grotte une énorme cuve remplie de cervoise, destinée aux libations que l'on faisait aux dieux quand il s'agissait de délibérer sur un sujet de quelque importance. Les guerriers y puisaient aussi abondamment dans le repas solennel qui suivait toujours les cérémonies de ce genre.

Bientôt arrivèrent, de différents côtés, les Francs conjurés; et tous, au nombre de cinquante, se rendirent silencieusement à leurs siéges, où chacun s'assit selon son rang. Les places d'honneur étaient proches de l'entrée de la caverne.

Ranchar de Marsana, quoique baptisé, avait amené un captif, destiné au sacrifice; c'était Hunibald, le fils unique de Wulfram d'Eckheim, l'ennemi personnel de Ranchar. Depuis longtemps déjà celui-ci faisait une guerre sourde à Wulfram; jamais cependant il n'osa se déclarer ouvertement contre lui, parce que le seigneur d'Eckheim était en grande faveur auprès du roi Hilderic. Un jour, le seigneur de Marsana rencontra le jeune Hunibald à la chasse. L'enfant s'était égaré loin de sa suite. Une idée infernale frappa l'esprit de Ranchar; il fit enlever le jeune homme, et l'enferma dans le donjon de son manoir de Marsana. Là, il tortura pendant six mois

le pauvre enfant, jusqu'à ce qu'enfin il résolût de l'offrir comme victime, satisfaisant ainsi, en même temps que sa dévotion, sa vengeance personnelle.

Enfin parut, le dernier de tous, Sigewald le Scalde. A son approche tous les Francs se levèrent, et attendirent pour s'asseoir que le pontife eût pris place sur le tertre, qui s'élevaitd evant la caverne, au milieu de l'hémicycle.

Après les libations d'usage, Sigewald prit la parole.

— Guerriers Francs, dit-il, depuis le traître Hlodwig, qui, le premier des rois chevelus, déserta les autels de Wodan, les dieux gémissent dans le Walhalla, et voient avec consternation approcher leur crépuscule, et la nuit durant laquelle le monde sera englouti dans le Muspelheim (1). Jamais le danger n'a été aussi pressant que de nos jours. Les scaldes chrétiens parcourent les royaumes des Francs; ils s'appuient sur le sceptre des rois chevelus. Les temples du Christ remplissent les villes; la croix domine partout, tandis que nos bois sacrés sont profanés, nos autels renversés, la science des runes (2) presque anéantie. Levez-vous, fils de la

(1) Le Muspelheim est, d'après la mythologie du Nord, la demeure du Dieu Surtur-le-Noir. C'est un monde de flammes, qui au dernier jour embrasera l'univers Le signal de cette destruction et de la chute des dieux sera la mort de Baldur, c'est pourquoi cette mort est appelée dans les chants de l'Edda *le crépuscule des dieux*.

(2) Caractères sacrés dont l'intelligence était réservée aux prêtres. Ceux-ci s'en servaient pour faire des prédictions, et des opérations magiques.

Germanie! vengez, rétablissez le culte de vos pères, et si le sang doit couler, eh bien! qu'il coule, et qu'il coule à grands flots!

A ces mots le farouche Ranchar se lève et parle ainsi :

— Sage prêtre de nos dieux, nous voici tous, autant que nous sommes, fidèles adorateurs de Wodan. C'est avec indignation que nous portons des fers; nous brûlons de les briser. L'eau de l'esclavage a touché mon front; je veux le laver dans le sang. Parle, toi qui as la science des runes, toi qui possèdes la science des dieux : que nous faut-il faire? nous sommes prêts.

— Brave guerrier, s'écrie le Scalde; c'est Tyr lui-même qui t'inspire! Qu'on me donne une cohorte de cinq cents hommes qui te ressemblent, et nous sommes vainqueurs! Il s'agit de délibérer sur les mesures à prendre pour assurer notre vengeance. Toi, noble Ranchar, tu connais la cour, tu y entretiens de nombreuses relations. Tu peux donc nous être doublement utile, et en donnant des avis, et en nous prêtant l'aide de ton bras.

— Eh bien! répliqua Ranchar, tu me demandes mon avis, le voici. C'est à la cour même, à Trajectum, que la révolte doit éclater. J'inviterai le roi Hilderic à une chasse dans la forêt de Marsana; une partie de nos fidèles se mettront en embuscade; mes gens, qui me sont tous dévoués, seront de la chasse. A un signal dont nous conviendrons, nos gens accourront; nous tuerons le roi, le maire du palais Wulfram, et jous ceux qui feront mine de résister. Le même tour, Bertoald d'Elslonia, avec ses gens, soulève le

peuple à Trajectum. Ils tuent d'abord l'évêque Théodard, notre grand ennemi; puis ils se rendent maîtres du palais, et s'y maintiennent jusqu'à ce que nous entrions triomphants dans la cité.

— Ranehar, dit Bertoald, ton projet me paraît insensé. Ignores-tu donc que nous sommes en petit nombre, et que les chrétiens sont puissants? Comment soulever le peuple à Trajectum contre Hilderic et Théodard, ce peuple qui vit des bienfaits de son roi et de son évêque? Nous serons tous massacrés, avant même d'être parvenus jusqu'au centre de la ville. Moi, je propose qu'on soulève le peuple des campagnes. Là, nous trouverons une foule de gens qui n'ont pas encore abandonné le culte de nos dieux; nous formerons une armée; nous appellerons à notre secours les Toxandres, et nous attaquerons Trajectum.

— C'est toi qui parles en insensé, répondit Ranehar : ignores-tu donc, toi, que partout, dans les campagnes, s'élèvent des monastères, et que le peuple, qui, en général, est très-pauvre, mange le pain des prêtres et des moines? Comment soulèveras-tu ces gens, attachés à leurs bienfaiteurs, si pour la même raison tu crains de ne point réussir à Trajectum? Mais dans mon projet les circonstances ne sont pas les mêmes; il paraît bien à ton discours que tu ne connais guère le peuple des cités. Et d'ailleurs, quel long espace de temps ne nous faudra-t-il pas pour rassembler une armée dans les campagnes? Quelles démarches ne faudra-t-il pas faire pour réussir à rassembler tant de Francs fidèles! Et puis l'affaire s'éventera, et le roi Hilderic enverra contre

nous une puissante armée, avant que nous soyons en état de la recevoir. Je maintiens donc mon avis. C'est maintenant qu'il faut frapper le grand coup; maintenant ou jamais. Et si nous devons périr, nous n'entrerons point dans le Walhalla privés de dépouilles.

— Bravo, Ranehar! cria une voix dans l'assemblée; et que ferons-nous du trône? Qui faudra-t-il élever sur le pavois?

A cette interpellation inattendue, Ranehar tressaillit; cependant, se remettant aussitôt, il répondit :

— Imprudent est celui qui dispose d'une chose avant qu'elle ne soit en son pouvoir! Les circonstances indiqueront ce que nous aurons à faire. Sigewald consultera les dieux; il nous fera connaître leur volonté.

L'avis de Ranehar prévalut; le peu de Francs qui essayèrent d'appuyer les arguments de Bertoald, furent contraints de céder. En conséquence, il fut résolu que le seigneur de Marsana retournerait le même jour à son manoir, afin de préparer tout pour la chasse qui devait être si funeste aux chrétiens; Bertoald, de son côté, se rendrait à Trajectum, dans le but de travailler sourdement à une révolte parmi le peuple, tandis que, pour ne pas repousser entièrement les avis du seigneur d'Elslonia, Ebbo de Herstaplia parcourrait les campagnes, sondant les opinions des différents leudes et de leurs serfs.

La délibération touchant à sa fin, Sigewald se leva majestueusement de son siége.

— Enfants de Mérowig, dit-il, les dieux du Walhalla vous regardent; ils se réjouissent des magna-

nimes résolutions que vous venez de prendre. C'est en vous et en vous seuls qu'ils retrouvent le sang de ces valeureux Saliens, qui furent jadis les vainqueurs du monde. Montrez-vous dignes de vos ancêtres, et ne faiblissez point. Le péril n'arrête pas le Franc; s'il sait vaincre, il sait mourir aussi en brave, et, en mourant, accomplir encore sa vengeance.

Puis, levant les mains et les yeux vers le ciel, le vieillard ajouta d'une voix solennelle :

— Tyr, chef suprême des armées, je te voue un coursier blanc à la crinière ondoyante, si tu aiguises ton glaive pour nous donner la victoire! Wodan, souverain puissant du Walhalla, je te voue le sang d'un captif à la chevelure blonde, afin que, nous regardant d'un œil propice, tu nous envoie les Walkyries (1), pour animer nos guerriers au combat. Donar, je te voue un bouc, pour que tu écrases de tes foudres la cité des impies; à toi, Oegir, roi des fleuves, je voue un agneau noir, afin que tu submerges sous tes ondes, les adorateurs du Christ!

Ayant achevé ces paroles, le Scalde prit la corne des libations, et répandit trois fois la cervoise en l'honneur de Frigga et des divinités inférieures du Walhalla. Puis, à un signal qu'il donna, on amena l'infortuné Hunibald près de l'autel où il allait être immolé.

Hélas! le pauvre enfant, à peine au début de la vie, va périr d'une mort affreuse, au fond d'une

(1) Les Walkyries étaient des fées qui suivaient les armées, et qui entretenaient l'ardeur guerrière des combattants.

sombre forêt, loin de sa mère, loin de tous les objets de son affection ! Et sa mort sera ignorée ; ses meurtriers seuls auront le secret de sa tombe ! En ce moment, peut-être, sa mère se laisse encore bercer par l'espoir de retrouver son cher Hunibald ; elle l'appelle de ses vœux et de ses larmes ; elle se répand en prières devant la Reine du Ciel, dans la basilique de Saint-Servais ; et voici que le sang de l'innocente victime va être répandu en libation à une divinité infernale !

Cependant Hunibald regarde avec indifférence les apprêts de son supplice. Dans ses veines coule le sang de ces valeureux barbares qui jamais ne reculèrent devant la mort. Hunibald ne se laissera pas aller à de vaines supplications ; il meurt chrétien, il sera martyr. Le Scalde a saisi la faucille qu'il porte suspendue à la ceinture. Tel on vit jadis le pontife de l'Aulide, prêt à immoler aux dieux de l'Olympe la fille du roi qui conduisit les peuples au sac d'Ilion, Sigewald élève de nouveau les yeux, agite les bandelettes qui ornent sa chevelure de neige, et, brandissant l'arme fatale, prononce d'un accent terrible la formule sacrée et impie, que l'antiquité ne nous a point conservée, et qui demeure encore ensevelie dans le mystère des forêts de la Germanie.

Le fils de Warnaker est dans une horrible inquiétude ; il laisse errer ses yeux de tous côtés, et n'aperçoit que les visages farouches des conjurés : le secours attendu n'arrive pas. Cependant, il s'est approché de l'autel ; déjà il regarde Hunibald comme un frère et quoique sans armes, il a fermement résolu de le défendre ou de mourir avec lui.

Sigewald vient d'achever son imprécation ; le couteau s'abaisse ; Wibo va s'élancer sur le vieillard pour arrêter son bras, lorsque soudain retentit un cri terrible, répété par les mille échos de la montagne. Au même instant, chaque arbre semble enfanter un guerrier ; la clairière est cernée par deux cents combattants.

La faucille s'échappe des mains de Sigewald.

— Trahison ! s'écrie-t-il ; Wibo !... mais Wibo, ayant coupé les liens du fils de Wulfram, se glisse avec lui dans la caverne, et tous deux s'échappent par des issues qui lui sont connues.

Cependant, le comte Aper, le père de Landebert, s'avance, le glaive à la main, dans l'enceinte.

— Guerriers Francs, dit-il, mettez bas les armes, et rendez-vous à la clémence de notre bien-aimé souverain !

A ces mots, le sauvage Ranehar bondit de fureur ; il s'élance en avant, brandissant sa redoutable francisque (1).

— Chien de chrétien ! hurle-t-il, tes paroles méritent la mort : un Franc ne rend jamais les armes !

Et, tandis que les autres conjurés, retranchés contre un massif d'arbres, se disposent à mourir en se vengeant, Ranehar s'attache au comte Aper, dont il se promet une facile victoire. Un combat terrible s'engage. Le comte a rengaîné son glaive, et saisit à son tour sa francisque, afin de rendre le combat égal. Bientôt les haches volent étincelantes dans les airs, et, avec un bruit retentissant, retombent sur

(1) C'est ainsi que s'appelait la hache d'armes des Francs.

les armures d'airain. La sueur ruisselle du front des combattants, que protége une lourde visière. Ranehar combat avec toute la fureur de la haine et du désespoir. Il s'épuise, car il ne sait pas mesurer ses coups, aveuglé qu'il est par son impétuosité. Aper est plus calme; l'âge a dépouillé son noble front, et blanchi ses cheveux; il a vieilli sous les armes. A la vigueur du jeune guerrier, il joint l'expérience que procurent l'âge et les dangers tant de fois surmontés. Cependant, Ranehar redouble ses efforts : il tourne autour du comte avec une rapidité effrayante; le sable s'élève en poussière sous ses pieds. Aper, toujours assez calme pour observer les mouvements de son ennemi, fait constamment volte-face, et pare les coups avec adresse. Il ne s'épuise pas comme son adversaire en efforts inutiles; mais, profitant du moment où Ranehar perd son coup dans l'espace, sa hache va frapper avec force sur la tête de son ennemi. Ranehar chancelle et tombe; son âme s'échappe avec des flots de sang.

Cependant une horrible boucherie avait lieu dans le fond de la clairière. Quarante cadavres de conjurés ensanglantaient le sol. Sigewald gisait au pied du chêne consacré : un coup de hache venait de lui fendre le crâne. L'infortuné n'avait pas voulu survivre à la défection du fils de Warnaker; il s'était réuni à ses Francs, et, ayant demandé un glaive, il mourut en espérant aller rejoindre ses dieux dans le Walhalla.

Les conjurés s'étaient défendus avec un courage admirable : la volonté déterminée de mourir plutôt que de se rendre, leur avait donné des forces, et

plusieurs assaillants avaient mordu la poussière. Neuf conjurés se défendaient encore. Bertoald était à leur tête; il les animait par sa voix et par son exemple. Cependant on réussit à les envelopper, non sans perdre encore quelques guerriers; ils furent chargés de liens, et conduits à Trajectum.

Le comte Aper marchait, triste et pensif, à la tête de sa troupe diminuée; il regrettait une victoire qui coûtait la vie à tant de braves, tout en se félicitant d'avoir sauvé peut-être le Christianisme et la monarchie dans la Gaule Belgique. Il avait dû promettre à Théodard de ne pas verser de sang, et d'épargner surtout les jours du vieux Sigewald. Hélas! c'était bien malgré lui qu'il venait de présider à une scène de carnage; mais il savait d'avance qu'ayant affaire à des Francs, il serait forcé d'en venir aux dernières extrémités.

III

SÉDUCTION.

Celui qui veille du haut des cieux sur le sort des empires, venait de déjouer les complots des méchants, et de consolider pour un temps le trône d'Austrasie. Cette révolte, étouffée dès sa naissance, était un avertissement pour l'insouciante dynastie, et un sti-

mulant pour le zèle du grand Théodard. Hilderic devait ne pas en tenir compte; pourtant il réunit dans la suite les deux royaumes Francs sous un même sceptre, et parvint au plus haut degré de prospérité. Le second redoubla de vigilance, et porta ses pas infatigables partout où il y avait du bien à faire, du mal à réparer; il périt enfin victime de son zèle.

Les décrets de la Providence sont impénétrables : un siècle plus tard, les débris de la dynastie mérovingienne, abattue par ces mêmes leudes qu'elle avait trop ménagés, étaient plongés dans l'oubli, tandis que la religion chrétienne sortait triomphante de la mare de sang qu'elle avait dû traverser, et s'associait aux chefs austrasiens qu'elle avait civilisés, et qui marchaient à la conquête du monde.

Le 2 septembre de l'an de grâce 662 fut un jour solennel à Trajectum. Dès le grand matin, la foule se précipitait vers la basilique de Saint-Servais : elle en remplissait les nefs, et en bordait toutes les avenues. Le Pontife Théodard, en mître, et en chape resplendissante d'or et de pierreries, que le roi Sigebert avait donnée à saint Remacle, et qui ne servait qu'aux jours de grande fête, siégeait sur le trône épiscopal dans l'abside, entouré de tout son clergé. A sa droite se tenait modestement le fils du comte Aper, le diacre Landebert, l'élève de Landoalt et de Théodard. Bientôt, il va être élevé au rang des prêtres, et il ajoutera plus tard un nouveau lustre au siége de Trajectum, par ses vertus et son martyre.

Cependant, les sons du clairon se font entendre

dans les rues, au milieu du piétinement des chevaux et des acclamations de la foule. L'évêque descend de son trône : précédé de la croix et suivi du clergé, il s'avance vers les portes du temple pour y recevoir le puissant maire du palais Wulfoald, qui arrive accompagné du comte Aper de Wintershoven, de Wulfram d'Eckheim, et de plusieurs autres grands leudes. Sous le grand portail, on voit un jeune homme à genoux sur le seuil du baptistère; il est environné de dix autres jeunes hommes, tous vêtus de tuniques blanches, et portant des cierges non allumés.

C'est Wibo, le fils de Warnaker le Scalde, qui va être admis dans la société des chrétiens, et recevoir le saint baptême. Le seigneur Wulfram et la pieuse Harisplendis, mère de Landebert, le tiendront sur les fonts baptismaux.

Wibo avait plu à Imnehilde, la veuve du saint roi Sigebert. Cette pieuse princesse gouvernait l'Austrasie, de concert avec le maire Wulfoald, durant la minorité de son neveu. Tout se faisait cependant au nom du roi Hilderic. Aux jours de grande cérémonie, l'enfant royal, ceint du diadème, assis sur un trône orné avec une magnificence orientale, jouait avec le petit sceptre, dont il ne connaissait pas encore la signification. Hélas! ce même sceptre devait devenir entre ses mains un fléau pour les peuples!

Imnehilde se proposait de faire la fortune de celui qu'elle appelait le sauveur de la monarchie. Elle l'investit du fief de Marsana, dépouille de Ranebar; et comme il n'avait pas encore atteint sa majorité, elle le confia à la tutelle de Wulfram, qui adopta le

jeune homme, en reconnaissance de ce qu'il avait sauvé la vie à son fils Hunibald. Hélas! mieux eût valu pour le fils de Warnaker qu'on eût suivi le plan de Théodard. Admis au nombre des clercs de la cathédrale, il eût fait ses études sous le saint et savant Landoalt, et fut devenu dans la suite un saint prêtre; tandis que, au sein des grandeurs, au comble de la fortune, il va perdre peut-être son âme : tant il est vrai que les prospérités ne sont pas toujours des récompenses!

Le jour même où le jeune néophyte fut purifié dans le bain de la régénération, Bertoald d'Elslonia et ses complices furent étranglés. Les manoirs des leudes rebelles furent envahis par les troupes du comte Aper, et occupés au nom du roi.

Après son baptême, Wibo fut admis, comme s'il eût été de naissance noble, à l'école du palais, pour y être initié aux lettres latines. Car, en ces temps-là, la culture de l'esprit était encore en honneur parmi les nobles; les rois la considéraient comme un apanage de leur grandeur; ils s'exerçaient au style, à l'éloquence, et quelquefois même à la poésie. Plus tard, aux temps de la féodalité, la chevalerie méprisera l'étude, comme une occupation dégradante, et indigne d'un guerrier libre.

Théodard présidait à l'enseignement. Le grand pontife avait compris qu'il était de la plus haute importance de veiller sur les premières années d'une jeunesse, qui devait être un jour le soutien de l'Etat, et qui en causerait la perte, si dès le principe elle n'était exercée aux vertus.

Durant les six premiers mois qui suivirent son bap-

tème, Wibo vécut loin du monde dans le palais épiscopal, afin de s'instruire à fond dans la religion chrétienne. C'est alors qu'il goûta un bonheur parfait. Les exemples de l'évêque et du fervent diacre Landebert, les avis qu'il recevait des deux saints, firent une grande impression sur son esprit et sur son cœur. Quoique élevé dans le paganisme, il ne connut cependant jamais le vice, et son âme vierge était parfaitement disposée à recevoir les impressions délicates de la grâce, cette rosée délicieuse, cette joie toute spirituelle, que Dieu communique si largement à ceux qui sont encore novices dans la piété. Théodard l'eût volontiers gardé près de lui ; le fils du Scalde eût pu faire un bien immense parmi les idolâtres : il connaissait tous les mystères de la ténébreuse religion du Nord ; convaincu de leur néant, il n'eût été que plus à même de les combattre.

Les six mois écoulés, Wulfram réclama son pupille. Le nouveau seigneur de Marsana allait être initié aux arts de l'équitation et au maniement des armes, chose de première nécessité pour les hommes libres chez les Francs. Après cela il serait admis au nombre des pages royaux qui, en leur qualité de compagnons du prince, avaient en perspective les charges les plus brillantes.

Le fils de Warnaker s'était déjà lié d'une étroite amitié avec Hunibald, qui, depuis environ deux ans, était au service de la maison royale. Bientôt les deux jeunes seigneurs devinrent inséparables ; ils semblaient n'avoir qu'une même âme, et mettaient en commun leurs désirs et leurs volontés ; les mêmes goûts, les mêmes penchants les poussaient tous

deux vers les mêmes exercices, vers les mêmes plaisirs. Hélas! cette amitié, née sous de si heureux auspices, et paraissant si sincère, si cordiale de part et d'autre, fut le principe de la perte de Wibo.

Le fils de Wulfram n'était pas digne de l'amitié du candide jeune homme, qui lui avait sauvé la vie. A dix-huit ans, Hunibald était perverti; la religion était à peu près éteinte dans son cœur, où elle n'avait jamais jeté de profondes racines. Le malheureux portait la peine de l'incurie de ses parents. Son père n'avait jamais songé qu'à donner du relief, de l'éclat à sa maison, qu'à satisfaire les exigences d'une ambition effrénée; sa mère, dame fière et hautaine, n'avait d'autre souci que de briller à la cour et de surpasser les autres dames en magnificence. L'éducation du petit Hunibald fut abandonnée à quelques mercenaires, et l'on sait ce que produit ordinairement une éducation de ce genre.

Devenu homme, et complètement libre de ses actions, Hunibald s'était adonné à toutes sortes de vices. Naturellement fourbe, il excella bientôt dans l'art de tromper : il savait se plier à tout, prendre l'extérieur qu'exigeaient les circonstances, en imposer par un semblant de piété et de candeur, et mentir avec effronterie pour parvenir à ses fins.

Wibo n'avait rien dans le caractère qui pût le mettre à l'abri des séductions de son ami. Elevé à l'ombre d'une forêt par deux vieillards fanatiques, loin du commerce des hommes, son cœur avait conservé, il est vrai, l'innocence des affections, doux privilége du jeune âge; mais, faute de principes, faute d'exercice, et surtout par l'absence de la grâce

sanctifiante, il n'avait acquis aucune vertu. Est-il possible en effet d'acquérir des vertus, quand on n'exerce pas son âme au combat? Et la vertu qui n'a point sa racine dans la grâce, qui n'est point nourrie et fortifiée de la force du Très-Haut, saurait-elle résister aux tempêtes des passions? Par suite de ce défaut d'action, le sauvage héroïsme que respiraient les chants des Scaldes, n'avait fait que fort peu d'impression sur le caractère du jeune homme. Jamais il n'avait vu ces rudes Sicambres s'élancer au combat, brandissant la redoutable framée, et préludant au carnage par des hurlements féroces. Il n'avait jamais eu sous les yeux que des scènes de la vie agreste, des sacrifices mystérieux, des libations, des invocations, le tout accompagné de chants barbares.

La vague poésie des Germains avait déposé dans son âme un germe de mélancolie. L'absence d'idées positives et de vérités morales; un merveilleux absurde et inintelligible : nuages, ombres, brises, grossier fétichisme, êtres invisibles et indéfinissables de cette étrange mythologie, triste fruit de l'abrutissement des peuples, avaient relégué le jeune Scalde dans un monde idéal, et lui avaient fait prendre le change sur le monde réel. Susceptible de toute impression, aimant le beau, le sublime par instinct, il n'avait cependant aucune idée arrêtée : ses pensées flottaient au gré de ses rêves. Le courage, si naturel à sa race, était en lui purement passif : rarement, il portait ce sentiment jusqu'à l'énergie de l'action. Dépendant des caprices de deux vieillards, qu'il considérait comme représentants des

dieux, il n'avait jamais appris à former un dessein propre, à déterminer sa volonté. Cette puissance de son âme languissait dans l'indolence la plus complète.

Encore, s'il eût pu grandir sous les yeux d'une mère, recevoir d'elle ces soins précieux que réclament les premières années de l'enfance, son âme eût été pourvue d'un ordre d'idées plus positives : une mère s'occupe avec tant d'amour de ces petits détails de l'âme, qui contribuent si puissamment à la perfection du cœur et de l'intelligence. Hélas! Wibo se souvenait à peine de sa mère : un jour, il pouvait alors avoir trois ans, elle disparut; depuis, il n'en entendit plus parler; il ne savait même pas si elle était encore vivante.

Si le fils de Warnaker avait pu demeurer sous la tutelle et dans l'intimité de Théodard et de Landebert, nul doute qu'il ne fût devenu un homme selon le cœur de Dieu. Fréquentant le monde, et ne lui donnant point son cœur, il eût acquis, à force de luttes et de victoires, un certain empire sur lui-même, qui, modifiant heureusement son caractère, retrempant sa volonté, lui eût rendu le commerce des hommes moins dangereux. Il n'eut point ce bonheur.

Hunibald parvint à s'emparer entièrement de lui. Dans le principe, et pour ne point trop l'effaroucher, l'hypocrite se cacha derrière un masque de piété : il parlait comme Théodard, vantait le bonheur de vivre dans la pratique des vertus chrétiennes, célébrait le charme de la prière, les délices d'une bonne conscience; quelquefois même, il parlait avec attendrissement de la paix que goûtent ceux qui passent leurs jours dans une sainte retraite. Tout cela,

rehaussé par l'abandon, et le charme entraînant d'une amitié qui paraissait sincère, contribuait à séduire le malheureux Wibo.

Bientôt Hunibald jeta le masque. Il entraîna son trop confiant ami dans les plaisirs bruyants, dans des assemblées où l'innocence court de fréquents dangers; il l'invita à des chasses qui duraient des semaines entières; il l'introduisit dans les réunions des jeunes nobles, où la décence n'était pas toujours respectée, où quelquefois même on attaquait la religion, et surtout les ministres des saints autels.

La conscience délicate de Wibo s'alarma. C'était maintenant le moment de recourir à Dieu, de se séparer du tentateur par une résolution chrétienne, de découvrir le mal au saint évêque, de lui demander des conseils, de ne pas étouffer surtout ce cri du cœur qui est comme le signal d'alarme, au milieu d'une tempête. Mais la volonté du faible jeune homme semblait paralysée; il ne put se résoudre à sortir, par un effort énergique, de son indolence habituelle, et il fut entraîné. Peu à peu, il commença à oublier les lois de la religion et de l'honneur; la foi languissait dans son âme, car loin d'être nourrie, et fortifiée par la pratique des vertus chrétiennes, elle était ébranlée par les passions et les vices. Il avait encore du respect, un reste d'amour filial pour son illustre bienfaiteur Théodard; il lui rendait encore quelques rares visites; mais, en ces circonstances, il se sentait embarrassé. Ayant à rougir de sa conduite, il n'osait lever les yeux sur ce visage vénérable, où rayonnait la majesté d'une vie sainte et austère : il ne lui restait plus qu'à commencer,

sous les auspices de son indigne ami, l'apprentissage de la dissimulation.

Vers l'automne de l'an 663, la cour partit pour Metz, capitale du royaume d'Austrasie. Théodard se réjouit de ce départ : le séjour de la maison royale était loin d'édifier les habitants de Trajectum. Cependant, ce fut avec regret qu'il vit partir le fils de Warnaker, car, en sa qualité de page, il devait suivre le roi. Jusqu'ici, la présence de Théodard avait mis une espèce de frein aux débordements de Wibo : le malheureux gardait encore quelques ménagements; maintenant, il ne dépendait plus que de lui-même et de son vil séducteur : il allait se perdre sans retour.

La veille du départ, Wibo vint prendre congé de l'évêque ; Hunibald l'accompagnait.

— Mes enfants, dit le prélat, vous allez me quitter, et c'est, je crois, pour longtemps. Je suis triste de votre départ. Quand même j'eusse été content devotre conduite, je vous verrais encore partir avec la crainte de vous revoir moins dignes du nom de chrétien. Jugez donc combien je souffre à présent, moi qui eus tant à gémir sur votre conduite passée! Cependant, je ne veux pas en ce moment vous faire des reproches ; mais, je vous en conjure, ayez pitié des larmes que je répands nuit et jour pour vous devant les saints autels, et n'abreuvez point d'amertume mes vieux jours, en courant aveuglément à une perte certaine. Souvenez-vous de l'engagement solennel de servir Dieu, que vous prîtes au saint baptême; c'est le seul moyen d'assurer votre bonheur ici-bas et dans l'éternité. Songez qu'un jour vous serez hommes

d'Etat : vous deviendrez les conseillers du prince, les arbitres des peuples. Et que ferez-vous, dites-moi, si vous n'êtes pas chrétiens, si vous n'avez point la charité? Vous oublierez tous vos devoirs, vous ne songerez qu'à votre élévation, à vos plaisirs, aux moyens d'augmenter vos richesses; et tandis que vous nagerez dans l'abondance des biens de la terre, les peuples qui vous nourrissent de leurs sueurs gémiront dans l'indigence et dans l'oppression. Comment serez-vous en état de donner de bons conseils à votre jeune roi, si vous ne les puisez dans la charité évangélique? Hilderic suivra plutôt vos exemples que vos conseils; et combien ne ferez-vous point souffrir les peuples, si, par une conduite perverse, vous engagez dans la voie du mal votre roi, qui n'est qu'un enfant? N'oubliez jamais que la charité chrétienne fait seule les grands hommes d'Etat! Et maintenant allez en paix, mes enfants; que le Dieu de miséricorde vous bénisse, et vous conserve constamment fidèles à sa grâce et à son amour!

La clairvoyance du saint n'était pas en défaut sur le compte de son protégé. Déjà, depuis quelques mois, l'évêque s'était aperçu d'un grand changement opéré dans le cœur du jeune homme. Il ne s'était pas contenté d'en gémir, mais il lui avait donné, à différentes reprises, des avertissements capables d'ébranler une volonté qui n'eût pas encore été affermie dans le mal. Cependant, tous les soins du prélat furent inutiles. Wibo versa bien des larmes, promit à son tendre père de changer de conduite, fit des projets d'amendement; mais il n'évitait pas celui qui était pour lui une occasion de ruine et de péché. Au

sortir de la cour épiscopale, il était de nouveau entraîné par le fils de Wulfram, et se replongeait dans les désordres qui, hélas! allaient lui devenir habituels.

IV

LE SOLITAIRE.

Sainte Religion, pourquoi ton empire est-il si souvent méconnu, ta grandeur si souvent outragée? Phare de l'innocence, ballotée par les tempêtes sur la mer orageuse du monde; refuge des profondes douleurs; remède des grandes infortunes; port assuré où le criminel, conduit par le repentir, peut se décharger du poids d'une vie stérile, et commencer une vie pleine de vertus et de charmes, hélas! loin de toi l'homme est le jouet de sa propre faiblesse : il s'égare dans les sentiers qui conduisent à la mort, après avoir perdu le flambeau qui devait le guider. Il devient un monstre à ses propres yeux, évite d'habiter avec lui-même, et, déversant sur les autres le fiel de sa vie, il est le fléau de ses semblables.

Hélas! ce n'était plus le jeune Wibo plein de vie et goûtant de paisibles jouissances; elle était bien éloignée l'époque où, abjurant un culte ténébreux et barbare, il embrassait la tendre et consolante religion

du Calvaire. Wibo n'est plus qu'un jeune vieillard, dont les épaules ne sont point chargées du poids des années, dont le front n'a point été dépouillé par les longs orages d'une vie active, usée au profit de son prochain; sa vie s'est presque éteinte dans les fatigues des bruyantes orgies, son front porte les hideux stigmates de la débauche; il ne lui reste du chrétien que le caractère indélébile du baptême. Tristes fruits de l'oubli de Dieu!

Cinq années se sont écoulées depuis la dernière entrevue de Théodard avec le fils de Warnaker. Celui-ci paraît avoir entièrement oublié le saint évêque : emporté sans cesse dans le tourbillon des affaires et des plaisirs du monde, il ne se souvient plus de celui qui a été pour lui plus qu'un père, en lui donnant la vie spirituelle par le baptême.

Le roi d'Austrasie ne résidait que rarement dans sa bonne cité de Trajectum. De graves affaires préoccupaient la cour; la Neustrie s'agitait. Afin d'être plus près du théâtre des troubles naissants, et d'en profiter, Wulfram avait fait en sorte que la famille royale continuât d'habiter la ville de Metz.

Mais sur ces entrefaites, Wulfram d'Eckheim vint à mourir. Hunibald prit possession des biens de son père; Wibo se mit en devoir d'occuper la seigneurie de Marsana. Les deux jeunes seigneurs étaient toujours liés, mais depuis longtemps la véritable amitié avait fui de leurs cœurs. L'affection des méchants n'est qu'une imposture. Ce qu'ils décorent du nom d'amitié n'est que l'accord fatal de deux volontés dépravées dans le vice : la charité en est bannie; l'intérêt privé les domine. Une pareille amitié ne

connaît point l'esprit de sacrifice; au contraire, elle cache souvent, sous les apparences d'une sincère affection, l'affreuse réalité d'une haine mortelle.

Wibo et Hunibald étaient devenus les compagnons inséparables du jeune roi. Ils assistaient à toutes les chasses, à toutes les parties de plaisir. Possesseurs d'alleux considérables, ils avaient droit de siéger au conseil avec les autres grands leudes. Hélas! ce que Théodard avait prévu, arriva : les deux misérables corrompirent l'esprit et le cœur de l'enfant royal, non-seulement par leurs mauvais exemples, mais encore par les perfides maximes avec lesquelles ils parvenaient à s'étourdir au milieu de leurs écarts; ils préparaient ainsi, sans s'en douter peut-être, une ère de malheurs pour les peuples.

Hilderic manifestait en toute rencontre une prédilection marquée pour Wibo. Le fils du Scalde avait conservé, au milieu de ses dérèglements, certaine élévation de cœur qui le rendait aimable. Susceptible encore d'un attachement vrai, il faisait le mal, mais ne s'y abandonnait que comme malgré lui, et était bourrelé de remords. Si, à cette époque, un homme de bien eût su gagner son affection, il serait peut-être rentré volontiers dans la bonne voie; mais, comme par le passé, il se retranchait derrière ses irrésolutions. Il ne se sentait ni le vrai désir, ni surtout la volonté de rompre les indignes liens qui le retenaient, et ne semblait avoir de force que pour repousser la grâce et étouffer le cri de sa conscience.

Cependant la faveur dont il jouissait près du roi était un grief aux yeux de son perfide ami, qui dès ce moment lui voua une haine implacable. Il jura

d'envelopper Wibo dans la vengeance qu'il méditait contre Théodard.

Pourquoi le fils de Wulfram haïssait-il le digne évêque de Trajectum ? Le saint prélat ne pouvait être aimé de ces leudes qui ne comptaient pour rien les sueurs et la vie même de leurs malheureux serfs. Car, si le pasteur était le refuge des pauvres, s'il n'avait que de l'indulgence pour le pénitent qui recourait à sa charité, il se faisait toujours le champion des opprimés, et reprenait avec une liberté toute évangélique l'homme puissant qui osait franchir les limites de la justice et de l'humanité. Il visitait tour à tour les diverses contrées de son vaste diocèse, et partout son arrivée était saluée comme celle d'un envoyé de Dieu. Il se plaisait à écouter les plaintes, à verser le baume de ses consolations dans les plaies du cœur, et se croyait surtout obligé de redresser les torts, et de prendre la défense de ses ouailles contre l'arbitraire des seigneurs. C'est ainsi qu'il s'était fait beaucoup d'ennemis. Hunibald surtout était exaspéré contre lui ; il avait eu déjà plusieurs démêlés avec le prélat, et n'attendait qu'une occasion, qu'un prétexte pour se venger d'une manière éclatante.

Au printemps de l'année 668, le fils de Warnaker partit de Metz, afin d'aller passer quelques semaines dans ses terres. Hunibald l'avait devancé : une affaire très-grave réclamait sa présence à Trajectum. Wibo voyageait donc seul, suivi à quelque distance par quatre écuyers.

Un jour, sortant d'une longue forêt, il entra dans un vallon dont l'aspect frais et riant contrastait sin-

gulièrement avec les sentiers sombres et sauvages qu'il venait de parcourir. De tous côtés s'élevaient des collines en pente douce, qui étaient là comme autant de remparts boisés et couverts de mousse, destinés à défendre contre le bruit du monde cet asile de la paix et de la méditation. Un limpide ruisseau, à demi-caché sous les roseaux et les longues herbes, serpentait avec un doux murmure sous l'ombrage des frênes et des saules ; il allait se perdre au loin dans une ravine enveloppée d'un bosquet de verdure.

A cet aspect Wibo tressaillit. Ce vallon séduisant lui rappelait des souvenirs qu'il eût voulu entièrement bannir de son esprit. C'était sur les bords de ce ruisseau, qu'autrefois il modulait ses chants mélancoliques ; qu'il soupirait un hymne à la lune, pendant qu'elle le caressait de sa douce lueur ; qu'il appelait de ses vœux cette divinité inconnue qui parlait avec tant de persuasion dans le fond de son âme. C'était encore ici que Théodard, alors abbé de Stabuletum, lui fit connaître le Crucifié, et alluma dans son cœur l'amour de Jésus. Hélas ! ces temps sont bien loin.... Les lieux n'ont point changé, mais Wibo n'est plus le même : il a trahi la cause de son Dieu, il a perdu la paix du cœur; les échos de la montagne ne rediront plus ses chants !

Wibo demeura longtemps à l'entrée du vallon, tout absorbé dans ses pensées amères. Soudain se présente à sa vue un vénérable vieillard ; il gravissait péniblement le sentier en pente qui conduit dans la forêt. Sa haute taille est courbée vers la terre. De profondes rides sillonnent son visage, amaigri et

décharné autant par le travail des années, que par les austérités de la pénitence. La sombre couleur de sa robe, semblable à celle de Théodard, le capuchon noir qui enveloppe sa tête, font ressortir la blancheur de sa barbe de neige. A l'aspect du vieillard, Wibo reste frappé de terreur. Il croit voir l'ombre de Sigewald, qui l'attend au passage pour le charger de ses malédictions. Mais bientôt il reconnaît, dans ce moine, le grand homme qui occupait naguère le siége épiscopal de Trajectum : c'est Remacle l'Aquitain, le solitaire de Stabuletum, que la Providence envoie sur le chemin du jeune homme.

A l'approche du solitaire, Wibo s'élance en bas de son coursier, et va baiser respectueusement les mains du vieillard.

— Viens, mon fils, lui dit Remacle; allons nous asseoir là-bas près du ruisseau; j'ai à te parler. En attendant, tes écuyers se reposeront sur l'herbe.

Et ils s'assirent tous deux sur la rive, à l'ombre d'un frêne pleureur, dont le branchage souple et pendant s'étendait autour d'eux en forme de berceau.

— Fils de Warnaker, dit le moine en saisissant la main du jeune homme, réponds-moi, es-tu heureux?

Wibo baissa les yeux, et ne répondit point.

— Jeune homme, reprit le vieillard avec plus de force, as-tu trouvé le bonheur dans la vie que tu mènes depuis le jour où tu quittas la demeure de mon frère Théodard?

— Non, mon père, répondit Wibo, en rougissant d'embarras et de honte.

— Je le savais... Hélas! il n'y a point de paix pour l'impie... C'est la parole de Dieu même... Au

lieu de chercher le bonheur dans la paix, qui n'est jamais le partage des méchants, tu as abreuvé d'amertume ceux qui te chérissaient, ceux qui voulaient te combler des biens du ciel ! Tu as fait plus encore : séducteur de ton roi, tu l'as entraîné au mal ; tes perfides conseils ont concouru à préparer le despotisme arbitraire, qui plus tard pèsera sur les peuples. Fils de Warnaker, qu'as-tu à répondre?

Wibo se taisait. Il semblait suivre des yeux les ondes du ruisseau, qui fuyaient et ne remontaient point le courant : c'est ainsi que ses années s'étaient écoulées....

— Jeune homme, reprit le vieillard, déjà bien des années se sont amassées sur ma tête ; je me traîne vers la tombe, où je ne tarderai point d'arriver. Malgré mes nombreux péchés, je mets ma confiance dans les mérites et dans la miséricorde de mon Sauveur, parce que j'ai fait constamment tous mes efforts pour devenir un digne serviteur de Jésus. Mais, dussé-je en ce moment me trouver chargé de péchés beaucoup plus graves et plus nombreux que ne le sont les tiens, je ne désespérerais pourtant point de la clémence de mon juge, parce que je sais que sa bonté est infinie comme son essence. Je suis convaincu, mon fils, que tu n'es point perdu sans retour : tu n'as péché que par faiblesse, mais il faut maintenant la surmonter. Ne sens-tu donc pas qu'il ne te sera pas bien difficile de retourner à Dieu?

Wibo ne répondit point ; un combat terrible se livrait dans son cœur.

— Tu gardes le silence, continua le saint vieillard, tandis qu'une larme vint mouiller sa paupière ;

serais-tu donc insensible à la voix de la charité? Mais non, c'est la honte qui te ferme la bouche. Eh bien! mon enfant, lève-toi; allons ensemble dans l'église de l'abbaye : prosternés devant les saints autels, devant le Sacrement d'amour, nous unirons nos prières, nous demanderons à Jésus et à sa sainte Mère les forces qui te sont nécessaires pour rompre les funestes liens qui te retiennent dans le péché; tu quitteras le séducteur qui est la cause de ta perte, tu te réconcilieras avec Dieu, tu te remettras sous la conduite de ton saint père Théodard, et tu retrouveras enfin le calme et le bonheur. Eh bien! Wibo?...

Les yeux du jeune homme semblaient toujours contempler le jeu uniforme des ondes.

Soudain le vieillard se lève plein de majesté :

— Homme coupable, s'écrie-t-il, tu méprises la grâce! tu repousses la main du Dieu qui veut te sauver! Va, tu ne repousseras point sa main vengeresse, lorsqu'elle sera prête à te frapper!

Puis, comme un prophète inspiré lisant dans l'avenir, le pontife ajouta, en levant les mains et les yeux vers le ciel :

— Dieu juste! un crime abominable se trame dans l'ombre! De nouveaux Judas vont tremper leurs mains dans le sang de ton élu! Et tu le permettras, car tu veux entourer la tête de mon fils de l'auréole du martyre. J'adore tes décrets, ô mon Dieu, mais, je t'en supplie, aie pitié des coupables!

A ces mots, le vieillard s'éloigna en pleurant.

Wibo demeura comme frappé d'un anathème. Il n'avait pas compris les dernières paroles du saint, et cependant elles l'avaient atterré. En ce moment,

des remords violents l'agitaient ; s'il avait suivi courageusement l'impulsion qui semblait devoir le dominer, il se fût précipité à l'instant sur les pas du solitaire, et faisant l'aveu de ses crimes, il eût changé de vie. Qui sait? peut-être fût-il resté à Stabuletum : il eût enseveli le reste de sa vie dans l'obscurité du cloître, afin de racheter, par la pénitence et la prière, tant d'années perdues dans le désordre. L'irrésolution l'emporta de nouveau sur la grâce.

— Je verrai, se dit-il, il faut que je m'explique enfin avec Hunibald. Je lui communiquerai mes réflexions : il changera de vie aussi, et alors tout me sera facile.

C'est ainsi que le malheureux se faisait illusion. Il eût voulu quitter le vice, il aimait la vertu ; mais il voulait plutôt transiger avec elle que lui donner simplement la victoire. Il méconnaissait l'instant de la grâce, et semblait vouloir demander tout à ses propres forces. Hélas! il n'éleva point les yeux vers le ciel : son cœur ne s'épancha point en une fervente prière, seul moyen de salut.

Tout occupé de projets d'amendement, le fils de Warnaker remonta à cheval, et continua son voyage.

—

V



UN MARTYR.

Les premières lueurs du soleil doraient à peine les flèches de la superbe basilique de Trajectum, que déjà Théodard était prosterné dans son oratoire, devant son grand crucifix et les précieuses reliques que saint Amand avait apportées de Rome. Le prélat priait avec ferveur; de profonds soupirs s'échappaient péniblement de son sein, et ses larmes coulaient en abondance. On eût dit, en le voyant, que de graves occupations étaient venues l'assaillir, et qu'il s'agissait pour lui de prendre une détermination suprême : il ressemblait à un homme dont l'instinct de conservation est en lutte avec le sentiment du devoir, et qui tâche de faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Soudain il se lève : il ne soupire plus, et essuie ses larmes; plein de calme et de majesté, il jette un dernier regard sur l'image de l'Homme-Dieu expirant; un rayon de la force d'en haut semble reposer sur son front. Il lui a été révélé que la glorieuse couronne du martyre l'attend; et, semblable au Christ, il vient de puiser de l'énergie et des forces dans son agonie même. Le sacrifice est déjà consommé dans son cœur; il va s'élancer au-devant de la mort.

En sortant de l'oratoire pour se rendre à la basilique, Théodard aperçoit dans l'atrium du palais le prêtre Landebert, qui priant à genoux attendait son évêque.

— Déjà ici, mon fils? demande le vieillard, tandis que le prêtre se lève et lui baise la main.

— Mon père, répondit Landebert, je n'ai pu m'empêcher de venir vous troubler avant la célébration des saints mystères.... Un terrible orage gronde sur nos têtes.... Vous en êtes déjà instruit peut-être?

Le prélat sourit, et ne répondit point.

— Hier soir, à l'issue des offices, continua le fils d'Aper, j'aperçus sur le Forum une foule immense de peuple. Au sein de la multitude je vis plusieurs cavaliers, qui, à leurs panaches flottants, à leur attirail militaire, me semblèrent être quelques grands leudes. Cependant, je ne pus les reconnaître. Or, ce matin, le diacre Ranzo m'accosta sur la grande place de la basilique, et m'apprit la cause du mouvement de la veille. Le seigneur Hunibald a tâché de soulever contre vous les artisans et les serfs. Il vous a dépeint comme un avare, un tyran, un envahisseur des droits royaux. Le peuple, qui vous est tout dévoué, se montra extrêmement irrité. Il allait se jeter sur le téméraire châtelain, mais celui-ci était entouré de quelques autres seigneurs et de ses vassaux. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner, il s'est retiré en proférant contre vous des menaces de mort.

— Et parmi les seigneurs qui entouraient le châtelain d'Eckheim, se trouvait sans doute aussi le nouveau seigneur de Marsana?

— Hélas! oui, mon père! Ranzo l'a bien reconnu.

— Pauvre enfant! soupira l'évêque, cœur faible et facile à séduire! va, le malheur t'instruira. Enfin, mon cher fils, tout ce bruit n'a rien qui puisse m'étonner, et je vais vous en apprendre la cause. Aux vigiles de la Pentecôte, l'apocrisiaire (1) m'envoya des parchemins nouvellement découverts dans un lieu écarté du palais. J'examinai ces pièces; parmi elles se trouvait un diplôme qui m'apprend que l'aïeul du seigneur d'Eckheim obtint jadis d'un de mes dignes prédécesseurs, Jean Agnus, la jouissance de quelques terres de l'église pour un de ses neveux, à titre de *précaire*. Après la mort du saint évêque, le diplôme fut égaré, en sorte que ni saint Amand ni saint Remacle ne purent en avoir connaissance. Mon devoir était de faire valoir auprès du seigneur Hunibald les droits de mon église; il ne m'a répondu que par des menaces.

— Et que comptez-vous faire à présent?

— Mon devoir d'évêque. Après demain, je me rends à la cour de Metz; je déposerai mes réclamations au pied du trône, afin que justice me soit rendue.

— Y songez-vous, mon père? Ne connaissez-vous point les périls auxquels vous allez être en butte dans un si long voyage?

— Si les biens usurpés étaient ma propriété privée, j'y renoncerais pour prévenir un crime. Mais je n'ai point de biens en ce monde; je ne suis qu'un pauvre moine, préposé à la garde du troupeau de

(1) L'*apocrisiaire*, qui s'appelait aussi *chapelain du palais*, était chargé de la gestion des affaires ecclésiastiques à la cour.

Jésus-Christ. Or, la propriété de mon église, c'est le patrimoine de la veuve et de l'orphelin, c'est le trésor des pauvres ; en fidèle économe, je ne dois pas en laisser périr la moindre parcelle. Et si, pour réclamer la part de mes pauvres, je dois affronter les supplices, je les affronterai ; s'il me faut les subir, je les subirai !

— Mon père, vous allez donc, à l'imitation du bon Pasteur, exposer votre vie pour votre troupeau ; ce ne sera pas moi qui vous détournerai du martyre.

— Et maintenant, mon fils, je vous prie d'aller avertir le prêtre Profuturus, et le diacre Ranzo de se préparer au voyage. Ils m'accompagneront. Pendant mon absence, je me reposerai sur vous du gouvernement de mon diocèse. Soyez prudent : ayez surtout soin de mes pauvres, je les recommande particulièrement à votre sollicitude paternelle. Ménagez les grands autant que la justice le permet, sans toutefois les flatter, et veillez avec la plus grande attention sur vos frères.

Après avoir congédié Landebert, le saint pontife se rendit à l'église.

Des scènes moins pacifiques se passaient au château de Marsana. Hunibald était venu trouver Wibo, pour concerter avec lui les moyens de perdre l'évêque de Trajectum. Dès la première entrevue qu'ils eurent ensemble, les bonnes résolutions du fils de Warnaker s'étaient dissipées, et maintenant il n'était que trop disposé à prêter une oreille favorable aux violents propos d'Hunibald, qui exhala contre le saint prélat toutes les invectives que la fureur peut inspirer à un impie.

Cependant la proposition qu'il lui fit d'assassiner l'évêque, causa au malheureux Wibo un frémissement d'horreur. Un reste d'affection pour son bienfaiteur émut le cœur de l'infortuné, et il n'était pas assez impie pour oser porter une main sacrilége sur un ministre de Dieu. Aux pressantes sollicitations d'Hunibald, il opposa d'abord des arguments, puis son irrésolution accoutumée. Le seigneur d'Eckheim connaissait son faible ami, il se promit de profiter habilement de l'empire qu'il savait prendre si souvent sur le malheureux Wibo.

Le jeune seigneur aimait avec passion la cousine d'Hunibald, mais il n'avait point osé demander la main d'Ermelinde; il attendait l'occasion de mériter cette alliance par quelque exploit héroïque. Hunibald, qui n'ignorait point les vues de son ami, lui proposa immédiatement cette alliance, mais à condition de prêter la main à ses sacriléges entreprises. Le perfide avait un autre dessein : il se proposait d'assassiner l'évêque avec le concours de Wibo, puis d'accuser ce dernier du meurtre, et d'assouvir ainsi sa haine par une double vengeance. La passion l'emporta dans le cœur de Wibo sur la grâce et sur l'idée du devoir : il céda, et tous deux convinrent de suivre le prélat dans le voyage qu'il allait entreprendre, et de le frapper à la première occasion propice.

Le 20 avril de cette même année, les habitants de Trajectum étaient plongés dans le deuil. De grand matin, après avoir célébré les saints mystères, Théodard avait pris congé des siens; il se mit en voyage avec le prêtre Profuturus et le diacre Ranzo. Il passa

la Mosa, escorté jusqu'aux portes de Vicus par tout son clergé et une foule de pauvres. Bien des larmes furent versées; car plusieurs avaient le pressentiment qu'ils ne reverraient plus leur bien-aimé père.

Au moment de se séparer d'eux, l'évêque leur parla ainsi :

— Allez, mes enfants, allez en paix; retournez dans vos demeures, et que la bénédiction du Dieu tout-puissant soit avec vous! Priez beaucoup pour votre pasteur; pour être utile à l'église que le suprême pasteur des âmes lui a confié, il va affronter peut-être de grands dangers. Priez pour qu'il obtienne justice, et que la volonté de Dieu se fasse. Pour moi, je ne crains rien; la force de Dieu est la mienne, et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Cependant, mes amis, je compte beaucoup sur vos ferventes prières pour m'obtenir de Dieu la force, et la constance qui me seront, je crois, bien nécessaires. Quant à vous, obéissez au seigneur Landebert, comme vous m'avez toujours obéi à moi-même : il sera votre évêque pendant mon absence. Et maintenant, mes enfants, séchez vos pleurs : nous nous reverrons encore; si ce n'est pas dans cette vallée de larmes, ce sera dans notre véritable patrie, dans la cité du Père céleste. Adieu, encore une fois adieu, et que le Seigneur vous ait en sa sainte garde!

A ces mots, le prélat embrassa son cher Landebert qui sanglotait, et s'éloigna avec sa suite.

L'ennemi de Dieu et du genre humain rugit de satisfaction, quand il vit le saint évêque se mettre en route comme une douce victime, vouée au sacrifice. A l'instant même il attisa la haine et la fureur qui

déjà dévastaient l'âme du féroce Hunibald ; il répandit sur le cœur de Wibo tout le fiel de l'ingratitude, et réveilla en lui d'ignobles passions. Les deux misérables sont les dignes ministres des enfers. Ils vont frapper celui qui arracha des griffes du démon tant d'âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ ; qui donna constamment tant de conseils salutaires au roi, aux grands et au peuple ; qui bâtit tant d'églises, dota tant de monastères, et renversa partout les temples des fausses divinités.

Après six jours de marche, le saint évêque s'étant égaré, entra dans le pays des Némètes et s'arrêta dans un village de l'Alisatia (1). Durant la nuit il eut une vision, qui lui apprit qu'au jour suivant il recevrait la couronne du martyre. L'idée d'accomplir d'une manière si glorieuse son triste pèlerinage le remplit d'une joie surnaturelle ; mais il ne voulut point exposer la vie de ses compagnons, et leur ordonna de demeurer dans le village et d'y attendre son retour. Profuturus et Ranzo n'obéirent qu'à regret, car ils étaient remplis tous deux de funestes pressentiments.

Théodard se remit en route ; il récitait, chemin faisant, les psaumes de l'office canonial.

Arrivé à une espèce de carrefour, dans la Forêt des Abeilles (2), il entend tout à coup une voix rauque qui lui crie : « Arrête ! »

Au même instant s'élancent du taillis deux hommes, armés jusqu'aux dents, le glaive nu et la visière baissée.

(1) L'Alsace de nos jours.

(2) La forêt appelée *Bienwald* ou *Biwalt*, non loin de Trèves.

Le prélat, avec le calme et l'intrépidité de l'innocence, regarde tranquillement les meurtriers.

Cependant Hunibald, car c'était l'un des assassins, dit d'une voix altérée par la fureur :

— Evêque, recommande ton âme à Dieu : tu vas mourir !

A ces paroles, Théodard reste calme, mais il a pitié de ces malheureux, qui vont commettre un si affreux sacrilége.

— Mes enfants, leur dit-il avec douceur et dignité, quelle fureur vous transporte? Comment! vous allez renoncer à votre Créateur et accomplir les désirs de Satan? Ne trempez pas, je vous en conjure, ne trempez pas vos mains dans le sang d'un vieillard, qui jamais ne vous a offensés ! Pourquoi vous charger d'un crime dont l'image vous poursuivra jusque dans la tombe? Revenez à la crainte de Dieu. Il est plein de miséricorde, et aura pitié de vos âmes !

Hunibald n'est plus maître de lui-même ; la rage le suffoque, le souffle du démon le pousse en avant.

— Vieillard, dit-il d'une voix rauque et saccadée, dépêche-toi ; je te l'ai déjà dit, tu dois mourir ; recommande ton âme à Dieu ; tu dois mourir aujourd'hui. Allons, Wibo, avance !...

— Grand Dieu ! qu'entends-je? s'écrie l'évêque, en se tournant vers l'autre assassin : Wibo, mon fils, quoi ! tu serais mon meurtrier? Ah ! mourir pour mon Dieu m'est doux et consolant, mais mourir de ta main !...

A ces mots le fils de Warnaker se trouble, il va se jeter sur Hunibald et lui arracher le glaive, mais celui-ci l'a prévenu, et saisissant son arme à deux

mains, agité d'une fureur infernale, il fend la tête du saint évêque. Le sang et la cervelle rejaillirent sur lui et sur son complice. Les dernières paroles du martyr furent : « Jésus!... pardonne!... »

La prière du juste monta vers le ciel, mais elle ne fut exaucée qu'à demi.

VI

CATASTROPHE.

Le jour était à son déclin : deux seigneurs francs conduisaient leurs fringants coursiers à travers les champs de la Hesbaie. C'était Wibo et Hunibald, qui, ayant passé la Mosa, retournaient à Trajectum par un autre chemin, pour ne point éveiller les soupçons. Dans la matinée ils avaient traversé de fertiles campagnes, couvertes des trésors d'une moisson naissante ; maintenant ils chevauchaient par des landes stériles, semées d'un sable brûlant, qui s'élevait en fine poussière sous les pas de leurs montures. Le soir allait venir, et ils avaient devant eux une épaisse forêt, qu'ils devaient encore traverser avant d'arriver à Landen, où ils comptaient passer la nuit.

L'atmosphère était lourde et brûlante ; une brise légère, soufflant par intervalles, loin de rafraîchir

nos deux cavaliers, ne leur apportait que des bouffées de chaleur qui les étouffaient. De sombres nuages chargés de la foudre s'élevaient comme des montagnes sur tous les points de l'horizon, et s'avançaient majestueusement pour envelopper la terre de leurs ténèbres. Les deux voyageurs venaient d'atteindre la forêt ; ils espéraient y trouver un abri contre la pluie.

Déjà de grosses goutes d'une eau tiède tombent sur la terre desséchée, et font frémir le feuillage des chênes. De pâles éclairs sillonnent les nues ; le roulement sourd et prolongé du tonnerre se fait entendre au loin. Wibo est sombre et inquiet ; il ne parle point : un terrible pressentiment lui ferme la bouche. En proie à une vive terreur, il croit entendre le redoutable Donar, qui s'avance dans les airs sur son char de ténèbres ; tantôt il croit voir, à la lueur des éclairs, l'ombre pâle et sanglante de Théodard, qui le poursuit ; tandis que dans sa conscience s'élève un cri sinistre, qui l'appelle sans cesse : « Ingrat meurtrier, impie sacrilége ! » Le léger Hunibald, qui ne connaît plus les remords, se moque des frayeurs de son ami, et s'efforce de le rassurer par des blasphèmes.

Tout à coup les vents se déchaînent avec furie ; des torrents de pluie s'échappent des nuages ; les tourbillons déracinent les arbres ; les bouleaux, les frênes, les érables, plient sous l'effort de la tempête ; les chênes agitent avec un mugissement affreux leurs têtes orgueilleuses. Les nuages s'amoncellent les uns sur les autres, et roulent avec une rapidité effrayante. Soudain la nue crève ; la foudre tombe avec un fracas épouvantable ; de nombreux éclairs

bleuâtres sillonnent les ténèbres en losanges multipliés. L'horreur de cette scène d'épouvante est encore augmentée par le croassement des corbeaux, par les cris des bêtes fauves et les hurlements des animaux carnassiers, qui tous se précipitent hors de la forêt, en proie à la frayeur.

Les voyageurs se hâtent de descendre de leurs montures, qui se cabrent à chaque instant; ils les attachent par la bride à un arbre, et vont se mettre eux-mêmes à l'abri sous le feuillage touffu d'un massif de hêtres, dominé par un chêne gigantesque.

Mais l'orage redouble ses efforts : à la pluie succède la grêle; d'énormes grelons emportent les feuilles, cassent les branches et rebondissent sur les troncs dépouillés. La forêt semble tout en flammes; une clarté sinistre et permanente succède à la lumière du jour; le roulement du tonnerre gronde sans relâche.

En ce moment suprême, Wibo adresse à Dieu une prière du fond de son cœur : Hunibald n'y trouve que désespoir et blasphème.

Tout à coup, la nue se déchire, une détonation épouvantable ébranle la terre; le chêne et le massif d'arbres sous lesquels tremblent les deux voyageurs, sont enveloppés d'une colonne de feu. La foudre vient d'écraser l'impie Hunibald, tandis que l'infortuné Wibo est jeté violemment contre un tronc d'arbre. Son casque est fracassé et sa tête tout en sang.

Cependant, la tempête semble avoir épuisé sa fureur dans le coup de foudre que dirigea la main d'un Dieu vengeur; une pluie modérée succède à la

grêle, et la foudre ne gronde plus que dans le lointain.

Wibo reprit lentement connaissance; il souffrait des douleurs atroces; à peine pouvait-il se mouvoir, tous ses membres étaient comme paralysés : les fragments de son casque brisé entraient bien avant dans les chairs, et il allait expirer, faute de secours, car il perdait son sang à larges flots. En ce moment, toute sa vie passée se retraçait distinctement à son esprit. Il mesura d'un coup d'œil la profondeur de l'abîme dans lequel il était tombé; il comprit la grandeur de ses crimes, la noirceur de son ingratitude. Cependant, au milieu de ses angoisses, il sentait la grâce qui le sollicitait vivement de demander pardon à ce Dieu qu'il avait si grièvement offensé; il se souvint du bon Pasteur qui va chercher la brebis égarée afin de la ramener au bercail, du tendre père qui se penche avec tant de bonté sur l'enfant prodigue pour l'embrasser avec amour, et l'infortuné se prit à pleurer.

— Dieu de bonté, s'écria-t-il d'une voix affaiblie, ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes!

Dieu entendit la voix du repentir.

— Oda, cria soudain une voix de femme, quelque infortuné implore notre secours!

Et Wibo vit, à la pâle lueur de la lune, qui cherchait à percer les nuages, deux femmes venant de son côté. C'étaient les deux solitaires des bords de la Cysindria, Hermengarde et Oda. Dans la journée, elles s'étaient rendues pour prier dans la nouvelle église de Sarchinium, et y avaient été retenues par

la tempête ; maintenant, elles se hâtaient de regagner leur ermitage dans la forêt.

— C'est un guerrier, remarqua Oda en se penchant sur Wibo ; Dieu, comme il est blessé ! Souffrez-vous beaucoup, seigneur ?

— Vite, vite ! répondit Wibo ; hâtez-vous si vous voulez me sauver la vie, je perds tout mon sang.

— Allons, Oda, dit la vieille Hermengarde, tâchons de transporter le blessé à l'ermitage...

Et, sans tarder plus longtemps, les deux femmes portèrent avec beaucoup de précautions le jeune homme à leur cabane, qui n'était éloignée que d'une centaine de pas. C'était une espèce de hutte, construite en bois et couverte de chaume ; une croix grossièrement faite la dominait.

L'obscurité déroba à la vue des deux solitaires le cadavre du blasphémateur.

Arrivées à l'ermitage, les saintes femmes déposèrent doucement le blessé sur un lit de feuilles sèches, et se mirent en devoir d'examiner sa blessure. Hermengarde connaissait les simples ; elle excellait dans l'art de panser les plaies, de guérir les fièvres, et souvent les habitants des hameaux voisins avaient recours à sa charité. On était même persuadé que quelquefois ses prières suffisaient pour rendre la santé aux malades.

Elle délivra promptement le blessé de son casque brisé et de son haubert ; puis elle lui coupa autant que possible les cheveux, lava ses plaies et sa figure souillée par le sang, pendant que sa compagne préparait des compresses et des bandages. En examinant

le crâne entamé du malheureux, Hermengarde secoua tristement sa tête grise : elle venait de voir que la plaie était mortelle.

— Seigneur, demanda-t-elle, êtes-vous chrétien?

— Oui, répondit Wibo en poussant un profond soupir.

Alors Hermengarde adressa à voix basse quelques paroles à sa compagne, et Oda sortit.

La solitaire, tout en appliquant la charpie et les bandages, contemplait, à la vacillante lueur d'une lampe, le visage pâle et défait du jeune homme; elle semblait vouloir y retrouver des traits qui ne lui étaient pas inconnus, et elle se sentait émue jusqu'au fond des entrailles, sans qu'elle sût pourquoi.

A peine a-t-elle achevé de poser l'appareil que la porte s'ouvre. Un homme en robe noire, comme autrefois Théodard, s'approcha du patient; il était suivi de deux hommes portant le même habit.

Wibo tressaillit. N'est-ce pas l'ombre du martyr, qui vient le visiter dans son agonie, lui reprocher son crime, aggraver le châtiment du ciel par sa présence? Non, c'est l'ancien châtelain de Sarchinium, le saint abbé Trudo, qui a élevé, non loin de là, une église, la dernière que saint Théodard ait consacrée au Seigneur. Les deux hommes qui l'accompagnent, sont deux de ses religieux, dont l'un apporte le saint Viatique, l'autre les saintes huiles pour l'Extrême-Onction.

L'abbé déposa le saint Sacrement au pied d'un crucifix, sur une nappe blanche, étendue sur la table de pierre, seul meuble qui se trouvât dans l'humble demeure.

Après avoir adoré le Sauveur, caché sous les espèces sacramentelles, Trudo se pencha sur le moribond, et le reconnut sur le champ. Il l'avait vu quelquefois à la cour épiscopale de Trajectum.

— Seigneur de Marsana, demande-t-il, quelle infortune a donc pu vous réduire à l'état où je vous trouve aujourd'hui ?

— Mon père, répondit Wibo en se tordant les mains de désespoir, vous voyez en moi un scélérat, qui ne mérite point vos bontés. Voyez-vous là, sur mon haubert, cette tache d'un sang coagulé que la pluie n'a pu effacer? C'est le sang de saint Théodard; moi, je suis le complice de son assassin, de l'impie Hunibald, dont le cadavre, mutilé par la foudre, reste gisant dans la forêt. Mon père, les foudres vengeresses d'un Dieu juste nous ont frappés!

A ces paroles le saint abbé reste un moment saisi de stupeur; les deux femmes, à genoux dans un coin de l'ermitage, frissonnent de tous leurs membres, tandis que les moines se signent, et se mettent à prier pour le pécheur sacrilége qui va mourir. Après un moment de silence, Trudo lève les mains et les yeux vers le ciel.

— Grand Dieu! s'écrie-t-il, il est donc vrai que les impies viennent de frapper le pasteur de ton peuple! Ton élu a obtenu la couronne du martyre! Sois béni, Seigneur! Toi qui es juste, qui ne laisses point le crime impuni, tu as déjà eu soin de ta vengeance; que maintenant, ô Sauveur des hommes, ta miséricorde te glorifie, et couvre de confusion les puissances des enfers! Homme coupable, continua le saint en s'adressant au moribond, tu viens de

commettre un crime énorme; mais Dieu, qui est bon autant que juste, ne veut pas t'accabler d'une éternelle vengeance. Tes mains sont souillées du sang d'un ministre de Dieu, du sang de ton bienfaiteur; tu peux encore les laver dans le sang de l'Agneau, dans les larmes du repentir.

Wibo fondit en larmes.

— Mon père, dit-il en faisant un pénible effort, comme pour se soulever sur sa couche, mon père, ah! dites-le moi, mon crime n'est-il pas trop grand pour que je puisse en espérer le pardon?

— Es-tu chrétien, répondit l'abbé, toi qui oses révoquer en doute l'infinie miséricorde de mon Dieu? N'est-ce pas lui qui a dit : Je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive? N'est-ce pas lui encore qui, sur le point d'expirer en croix, intercéda auprès de son Père... pour qui?... pour ses bourreaux! Aie confiance, mon fils, une seule larme d'un vrai repentir, un seul soupir vers le ciel peut rendre à ton âme une splendeur égale à celle de l'innocence. En ce moment Théodard lui-même prie pour toi dans le ciel.

Wibo pleurait toujours; il ne parlait plus, mais il jetait des regards suppliants sur le prêtre, comme pour implorer des secours. Sur un signe de l'abbé, les assistants quittèrent un moment l'ermitage, et le jeune homme fut réconcilié avec Dieu par le sacrement de Pénitence.

Quand tout le monde fut rentré, et qu'on se disposa à donner au moribond les derniers Sacrements, Trudo adressa la parole à Wibo, et lui demanda d'une voix grave et solennelle :

— Wibo, fils de Warnaker le Scalde, tu veux donc mourir dans la foi....

Il ne put achever; un cri déchirant partit du fond de la hutte; Hermengarde se précipita sur la couche du blessé.

— Wibo, mon fils! s'écria-t-elle, en couvrant de baisers les mains du jeune homme; mon cœur me l'avait déjà dit : ô mon enfant! regarde, je suis ta mère!

En effet Hermengarde était la mère de Wibo, la veuve de Warnaker. Convertie au christianisme par les prédications d'un saint prêtre, elle fut chassée par son époux, païen obstiné. Ne sachant où porter ses pas, elle s'arrêta enfin dans la forêt de Sarchinium. Là elle obtint du seigneur Wicbold la permission de se construire un petit ermitage, et elle y vécut de nombreuses années dans l'exercice de l'oraison et les pratiques de la pénitence. Il n'y avait pas longtemps qu'elle s'était associé la jeune Oda, qui, comme elle, avait voué le reste de ses jours au service de Dieu.

Cette reconnaissance inattendue donna une terrible secousse au malade; il était sur le point de défaillir. A la vue de ce danger, Hermengarde se jeta tout éplorée aux pieds de Trudo :

— Homme de Dieu, s'écria-t-elle avec la douloureuse énergie d'une mère qui voit périr son enfant, homme de Dieu, rends-moi mon fils! Toi qui par tes prières obtiens la santé de tant de malades, ah! je t'en supplie, rends-moi mon fils! Ne me condamne pas à le pleurer au moment où je le retrouve!

Le saint abbé allait être maîtrisé par son émotion;

mais se ranimant aussitôt, il dit d'un ton à la fois doux et sévère :

— Servante de Jésus-Christ, n'as-tu point renoncé à tout pour l'amour de ton divin époux, à tout, même aux douceurs des joies maternelles? Tu demandes la vie de ton fils; es-tu sûre de ne pas demander sa perte? Tu viens de le retrouver; eh bien! tu vas le rendre à Dieu, pour le revoir un jour dans la gloire. Il mourra, mais tu auras la consolation de savoir qu'il est mort chrétien. Ne demande donc point de miracle; le Seigneur vient d'en faire un très-grand, en ornant ton fils de l'innocence du repentir, en lui rendant son amour.

Bien que le sentiment maternel combattît encore la religion dans le cœur de la veuve, elle n'insista plus, et se remit à prier pour son fils; elle pleurait en silence, pendant que le prêtre administrait au moribond les derniers sacrements.

Bientôt le fils de la solitaire commença son agonie; tant d'émotions diverses, réunies à d'intolérables souffrances, l'avaient épuisé. Il jeta sur sa mère un dernier regard, voilé par les ombres de la mort, et pressa la main de Trudo en signe de reconnaissance. Ses membres étaient agités par des frissons continuels; des mouvements convulsifs achevaient de l'épuiser; une sueur froide coulait sur son front. Tout à coup il parut se ranimer, pressa une dernière fois ses lèvres mourantes sur le crucifix que lui présentait le prêtre, et rendit enfin, calme et résigné, le dernier soupir dans les bras de sa mère.

Deux jours après, on célébra solennellement, dans l'église de Sarchinium, les obsèques du fils de Warnaker.

Durant trois mois, une femme, déjà âgée et vêtue de noir, vint prier tous les jours sur la tombe de Wibo : c'était la veuve du Scalde.

Ces trois mois écoulés, on ne la vit plus : elle était allée recevoir le prix de sa pénitence et de ses larmes.

On l'inhuma à côté de son fils, dans l'église de l'abbaye de Sarchinium.



LE JUIF DE TABARIÉH.

I

FRÈRE ET SOEUR.

L'anathème lancé contre le peuple déicide ne fut pas un principe de destruction. Par un miracle éclatant, cette nation s'est perpétuée à travers les siècles. Toujours isolés, jamais réunis, malgré leurs efforts incessants pour constituer une nationalité, les juifs attendent encore Celui qui un jour doit les rassembler, pour les conduire au bercail du Dieu d'Abraham. Obstinés dans leur révolte, aveugles au sein de la lumière, ils accomplissent sans les comprendre les terribles prédictions de leurs prophètes. Le croirait-on? La science même semble leur être refusée. Si la lumière des saines doctrines pouvait pénétrer jusqu'à eux, leur aveuglement se dissiperait; ils rentreraient dans la société d'où ils se sont volontairement exilés. Mais ils repoussent la science; ou s'ils vont jusqu'à s'y livrer, ils l'étreignent dans le cercle étroit de leurs préjugés, et savent la faire plier d'une façon étonnante à leurs tristes rêveries.

Et pourtant, les enfants d'Israël ont leur Académie, dont l'origine remonte au premier siècle de l'ère chrétienne. Après la destruction de Jérusalem, les rabbins qui avaient échappé au massacre, se réfugièrent à Tibériade et fondèrent dans cette ville un collége qui, du temps de saint Jérôme, était devenu fameux. On voit encore aujourd'hui dans la moderne Tabariéh, quelque chose qui ressemble à un collége, et les docteurs qui y résident passent pour les plus savants, mais aussi pour les plus fanatiques de leur nation. Malheur à qui oserait les contredire ! Fût-il doué de la science la plus profonde, de la piété la plus sincère, il serait infailliblement regardé comme un hérétique et persécuté à outrance.

C'était en l'année 1801. Un juif, originaire d'Autriche, s'établit à Tabariéh. Il avait amassé dans le commerce une fortune assez considérable. Nathan-Ben-Jarchi, c'était son nom, était zélé Rabbanite, et l'ennemi juré des Karaïtes et des incirconcis (1). Par là, et peut-être aussi à cause de sa fortune, il parvint bientôt à une haute considération parmi les docteurs de sa secte, de manière que personne ne s'étonna, lorsque le *Hacham* (2) ou grand

(1) On appelle *Rabbanites* ceux d'entre les juifs qui font leur étude principale des traditions contenues dans la grande compilation que l'on nomme le Thalmud. Ce sont les Pharisiens modernes. Les Karaïtes ne s'attachent qu'à la lettre de la loi ; ils sont en exécration aux premiers. Quant aux incirconcis, ce sont les chrétiens que les juifs désignent tous par ce nom.

(2) *Hacham* ou *Chacham* est un mot hébreu qui signifie *sage*. C'est ainsi que s'appellent communément les chefs des académies et des synagogues.

rabbin Gamaliel lui donna sa fille en mariage.

Cette union ne fut pas de longue durée. Hannah, après avoir donné le jour à un fils et à une fille, mourut deux ans après son mariage.

Les deux enfants, Jochanan et Esther, furent élevés dans toute la sévérité des lois hébraïques, et imbus de toutes les superstitions dont le Thalmud nous présente l'affligeant tableau.

Jochanan venait d'accomplir sa seizième année, lorsque Nathan le remit au grand rabbin pour continuer son éducation, déjà si bien commencée, selon les préceptes de Moïse et les traditions de la synagogue. Son idée, sa seule ambition, c'était de voir un jour son fils *Hacham* de Tabariéh et arbitre de la nation. Mais pour cela, il fallait que Jochanan devînt *Bachour* (1), qu'il étudiât la loi, les Targumim, le Thalmud de Jérusalem, la Kabbala et les ouvrages des célébrités rabbiniques (2), afin de pouvoir passer *Rabban*, c'est-à-dire, grand-docteur de l'Académie. Le jeune homme quitta donc la maison paternelle pour aller demeurer chez Gamaliel son grand-père.

Tel que l'Ecriture nous dépeint le jeune berger David, tel était Jochanan. Semblable au fils d'Isaï, le disciple de Gamaliel était petit de taille, mais vif

(3) *Bachour* ou *élu*, est le nom que l'on donne chez les juifs à l'aspirant au doctorat sous la conduite d'un rabbin.

(4) Les Targumim sont les versions ou paraphrases chaldaïques des livres saints. Le Thalmud de Jérusalem est la compilation des traditions orales et des résolutions des cas de conscience, faite en partie par Jehouda-Hakkadosch ou Juda-le-Saint, vers l'an 141 de notre ère. La Kabbala est la doctrine mystique des Hébreux.

et ardent. Sa chevelure blonde, légèrement dorée, ondoyait sur ses épaules. Il avait le regard plein de douceur; mais lorsqu'on éveillait son attention, ou qu'il réfléchissait, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et leur expression annonçait une grande force de pénétration, une intelligence supérieure.

L'étude n'avait rien de trop ardu pour lui. Il s'appliquait avec ardeur à la lecture du texte original de la Bible, et, dans ses moments de loisir, il s'efforçait d'acquérir une connaissance suffisante de la langue chaldéenne et de l'idiome germanico-rabbinique, langue maternelle de son père et de la plupart des juifs de Tabariéh.

Ses mœurs étaient celles d'un ange. Il aimait le Dieu de ses pères avec une tendresse, qui n'est pas ordinaire chez les juifs. Souvent, pendant la journée, il se prosternait pour adorer Celui dont il lisait les merveilles et les bienfaits à chaque page de la Loi, et dont il ne savait pas prononcer le nom mystérieux.

Vers le soir qui commence le Sabbath, Jochanan se rendait ordinairement à la maison de son père. Alors, il se plaisait à instruire sa jeune sœur Esther, et à lui répéter les belles histoires qu'il lisait chaque jour dans les livres de leur grand-père. Assis sous un berceau de pampres, ils respiraient avec délices l'air rafraîchi par la brise du soir, et embaumé par le parfum des orangers.

Ils songeaient à ces jours fortunés prédits par les prophètes, où chaque israélite, assis sous sa vigne ou sous son figuier, jouirait des bienfaits du règne messianique; et dans ce doux espoir, leurs jeunes cœurs exhalaient les fervents désirs que l'Esprit de

Dieu mit jadis dans la bouche des patriarches et des voyants d'Israël.

Alors Jochanan racontait à sa sœur l'histoire de ces filles d'Abraham, que célébra jadis l'Esprit du Seigneur. Tantôt la courageuse Débora, la magnanime Ruth, ou la chaste Suzanne, faisaient l'objet de ces pieux entretiens; d'autres fois, Jochanan racontait les aventures de Tobie, dont il avait trouvé l'histoire dans la bibliothèque du collége, et Esther se plaisait singulièrement à entendre les discours et la prière de la pieuse Sarah. Des larmes d'attendrissement remplissaient ses yeux, et elle se promettait bien d'imiter ces saintes femmes, et de marcher constamment dans les voies du Seigneur.

Au moment de se séparer, les deux jeunes gens se prosternaient, la face tournée vers la ville sainte, et Jochanan prononçait d'une voix pénétrée la prière du soir. Puis ils chantaient ensemble :

« Dieu d'Israël! entre tes mains je remets mon esprit; tu m'as sauvé, Seigneur, Dieu fidèle!

» O toi, qui résides dans les cieux, ton nom est grand! règne dans tous les siècles!

» Il ne dort pas, il ne sommeille pas, le Pasteur d'Israël. »

Et le Seigneur du haut des cieux entendait ces accents, et envoyait un rayon de sa grâce dans le cœur du jeune lévite.

—

II

LE NÉOPHYTE.

Jochanan venait de terminer l'étude de la Thorah (1), et il allait commencer à lire les prophètes. Depuis quelque temps, il s'appliquait avec passion à la méditation des ouvrages traitant de la kabbale spéculative (2). Il lisait ces livres à l'insu de son grand-père, car jamais Gamaliel ne lui eût permis une étude qui avait converti tant de juifs au christianisme.

Son livre de prédilection était le *Zohar* (3). Il n'en

(1) *Thorah* veut dire *loi;* c'est ainsi que les juifs appellent les cinq livres de Moïse, que nous nommons le Pentateuque. Cependant, dans la conversation, on étend aussi ce nom aux autres livres canoniques, de manière que *Thorah* veut dire quelquefois la *Bible* entière, ou la *parole de Dieu.*

(2) La *kabbale spéculative* contient, sous des symboles et dans un langage énigmatique, la doctrine mystique des Hébreux. Plusieurs de ses traditions remontent certainement à l'ancienne Synagogue, et ne sont nullement défavorables aux mystères de la religion chrétienne.

(3) Le *Zohar*, dit M. Drach, est le code principal de la Kabbale. C'est un commentaire mystique sur le Pentateuque, et il fut rédigé probablement vers l'an 121, par le rabban Siméon-ben-Jochai. « Ce livre, continue le savant rabbin converti, contient des traditions de la Synagogue, qui appartiennent aux

comprenait pas certainement le langage kabbalistique ; néanmoins, les conversations du rabban Siméon-ben-Jochai avec ses disciples le charmaient, et il découvrait dans le judaïsme, des dogmes qu'il n'y avait jamais soupçonnés.

Une circonstance providentielle le fit sortir tout à fait hors de la voie ordinaire. Dans la bibliothèque du collége se trouvait une version hébraïque du Nouveau-Testament. Jochanan s'en était emparé ; il était curieux de connaître la doctrine de ces fameux Nazaréens, dont le maître Jésus fut crucifié dans la ville-sainte. Mais en lisant l'Evangile de saint Jean et l'épître de saint Paul aux Hébreux, il y trouva tant d'analogie avec la doctrine du *Zohar* qu'il en demeura frappé d'étonnement.

Bientôt son étude favorite fut de rechercher l'époque de la venue du Messie. Il ne pouvait se laisser aller à l'idée dominante des rabbins modernes, qu'il était impossible de déterminer cette époque ; il nourrissait au contraire le ferme espoir de la trouver, et de pouvoir éclairer ses frères sur ce point important. Il ne cessait de comparer les prédictions des prophètes avec celles de Moïse, et bientôt il entrevit des vérités qui le plongèrent dans la plus vive inquiétude.

Dès lors, il n'eut plus un moment de repos. Un secret pressentiment lui disait qu'il était à la veille

temps les plus reculés, et qui déjà alors annonçaient, sous des termes mystiques, plusieurs vérités fondamentales du christianisme, et, oserons-nous le dire ? les mystères les plus redoutables de notre sainte foi, etc. » (Voyez le bel ouvrage de M. Drach, *De l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, tom. I, p. 155).

de trouver ce qu'il cherchait, et l'excitait à poursuivre sans relâche ses investigations. Le pauvre jeune homme ignorait que la grâce bouleversait son âme, et allait bientôt le mettre au rang des confesseurs de la vérité.

Un jour, il était assis sous un berceau de nopals, attenant à la haie qui entourait le jardin du Hacham. Les yeux fermés, et plongé dans une profonde méditation, il tenait ouvert sur ses genoux le livre de Daniel.

Il venait de relire la célèbre prophétie, où le voyant de Babylone fixe la venue du Messie à la fin de septante semaines d'années.

Il se mit à supputer ces années de toutes les manières possibles, compara les caractères du Messie décrits par Daniel avec ceux que David, Isaïe et les autres prophètes attribuent au Christ; puis il recommença ses calculs, et obtint toujours le même résultat.

Tout à coup, il tressaille, et, frappant les mains l'une contre l'autre, il s'écria d'une voix émue de douleur :

— Dieu d'Abraham ! nous avons tué le Messie !...

La grâce avait porté le coup décisif; le jour s'était fait dans l'âme du jeune Israélite. Il vit clairement que le Christ était venu; que celui-ci était Dieu, et homme tout ensemble; qu'il avait été livré à la mort par son peuple, et que ce peuple subissait maintenant le châtiment de son déicide.

Jochanan connaissait l'esprit de sa nation. Il comprit qu'il devait garder le silence sur ses convictions, même envers sa sœur. D'ailleurs, avant de se prononcer, il voulait être parfaitement instruit dans la

loi des chrétiens, étudier à fond l'histoire de Jésus, afin de pouvoir convaincre ses adversaires par l'accomplissement des prophéties.

Deux jours après ce grand événement, Jochanan dit à Gamaliel que, fatigué par une application trop soutenue, il désirait prendre quelques jours de repos, et manifesta l'intention d'aller à Safad rendre une visite aux fils de Samuël Harosch, qui, étant très-liés avec lui, venaient souvent aussi le voir à Tabariéh.

Le grand rabbin lui accorda bien volontiers cette permission. Samuël Harosch était son beau-frère, et un fervent Israélite; d'ailleurs, Gamaliel était fort content de la conduite de Jochanan; il voyait avec orgueil ses progrès dans les lettres sacrées, et contemplait en lui un digne successeur.

— L'esprit du voyant de Thesbi s'est reposé sur cet enfant, disait-il : il sera un jour l'espoir et la consolation de la maison d'Israël.

Jochanan partit, et ne resta qu'un jour à Safad. Au lieu de retourner à Tabariéh, il se dirigea vers le midi, traversa la plaine d'Hittin, et ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé à Nasra (1).

Sans songer à réparer ses forces presque épuisées par une si longue course sous un ciel brûlant, il alla droit au couvent des pères franciscains, et demanda le père vicaire. Ce religieux avait une haute réputation de sainteté et de science. Très-versé dans les saintes Ecritures, et dans la langue arabe, il n'était pas rare de le voir en rapport avec des juifs. On

(1) La moderne Nazareth.

assure même qu'il en convertit un assez grand nombre; mais ce fait n'est pas bien certain : les conversions de juifs sont peu fréquentes dans la Palestine.

Jochanan eut avec le religieux une longue conférence, et celui-ci ne savait guère ce qu'il devait admirer le plus de la solide science du jeune Hébreu et du bon esprit qui l'animait, ou de la force divine qui le poussait avec tant d'ardeur à la recherche de la vérité.

Il lui raconta succinctement l'histoire des souffrances et des triomphes de l'Eglise, puis il lui expliqua la doctrine des sacrements, et la manière de se préparer à recevoir dignement le baptême.

Jochanan eût désiré ne pas différer cet heureux instant, et entrer aussitôt dans la société des fidèles. Mais cela était impossible.

La plupart des juifs de Tabariéh étaient, ainsi que Nathan-ben-Jarchi, allemands d'origine, et vivaient sous la protection du consul d'Autriche. Or, ce gouvernement avait porté une loi qui défendait d'admettre aucun juif au baptême avant six mois d'épreuve. Il fallait donc se résigner.

— Allez, mon fils, dit le bon religieux, ayez confiance en Celui qui vient de vous éclairer. Il dirigera toutes vos démarches, et vous conduira sûrement aux eaux salutaires de la régénération. Voici un catéchisme écrit en arabe; vous le porterez sur vous, et vous l'étudierez assidûment. Quand vous en saurez le contenu, si vous persévérez dans vos saintes résolutions, vous irez à Jérusalem, au couvent de Saint-Sauveur, pour y achever votre temps d'épreuve, et

recevoir ensuite le saint baptême. Demain j'écrirai une lettre au révérendissime père Custode, afin de le prévenir de votre arrivée. Allez, mon fils, allez en paix, et que la bénédiction du Dieu tout-puissant se répande sur vous, et réside dans votre cœur, pour en faire un digne temple de sa grâce!

Jochanan partit, le cœur gros d'émotions, et reprit le chemin de Tabariéh; mais cette fois, il n'accéléra pas sa marche, car il n'avait pas hâte d'arriver. En cheminant, il faisait une lecture dans le livre des Evangiles, que, depuis quelques semaines, il portait constamment sur lui. Il savourait par-dessus tout la douce morale que respire le Sermon de la Montagne. En la comparant avec l'affreuse morale des Pharisiens, dont il avait été imbu dès son enfance, il bénissait Dieu du plus profond de son cœur d'avoir daigné l'éclairer. L'impression que ce divin discours faisait sur lui, était d'autant plus forte, qu'il apercevait dans le lointain la montagne ou la colline d'Hittin, où le Seigneur prononça ces divines et suaves paroles.

Arrivé au pied du Thabor, Jochanan s'arrêta; il lut l'histoire de la Transfiguration, et, se prosternant la face contre terre, il adora son Rédempteur, le suppliant de lui accorder du courage, afin qu'il pût confesser avec intrépidité le nom de Jésus devant les hommes.

Hélas! le juif Aser, de Tabariéh, avait vu entrer Jochanan au couvent de Nasra, et s'était hâté d'informer le grand rabbin de cette visite.

Jochanan ne fut pas plus tôt rentré dans sa demeure, que le *Hacham* le fit appeler.

— Fils de Nathan, demanda le vieillard, en fixant

sur son neveu un regard scrutateur, d'où viens-tu?

— Maître, répondit Jochanan, un peu déconcerté, ton serviteur a joui de l'hospitalité de Samuël Harosch, à Safad.

— Tu as visité nos frères de Safad; c'est bien. Mais maintenant, rends témoignage à la vérité : d'où viens-tu directement?

— Maître, je viens de Nasra.

— De Nasra, du couvent des Francs, n'est-ce pas?

— Tu dis vrai, maître.

— Et qu'y a-t-il de commun entre un *Bachour* de Tabariéh, et les prêtres de Baal?

— Maître, repartit le jeune homme, qui venait de se remettre, qu'il soit permis à ton serviteur de te poser une question : le sage Gamaliel croit-il à l'impossibilité de déterminer dans la loi l'époque de la venue du Messie?

A cette question, le vieillard, pris au dépourvu, ne répondit point, et regarda son neveu d'un air consterné.

— Eh bien, maître, continua Jochanan, ton serviteur a trouvé dans la loi que le Messie, béni soit-il! est venu, il y a à peu près dix-neuf siècles; et que ce Messie n'est autre que Jésus de Nasra, que nos pères ont suspendu au bois.

A cette confession explicite et inattendue, le rabbin s'enflamma d'une violente colère.

— Fils de Bélial! cria-t-il, n'as-tu pas lu dans les saintes traditions : *Maudit celui qui compute les temps du Christ?*

— Oui, maître, ton serviteur a lu cela; il connaît cette malédiction sacrilége; et malgré cela il est

chrétien, et il confessera le nom de Jésus, s'il est besoin, aux dépens de sa vie !

Gamaliel ne se possédait plus. Il manda sur-le-champ son gendre ; car, pour lui, il se sentait hors d'état d'argumenter contre le déserteur de la Synagogue.

— Fils de Jarchi, s'écria-t-il dès que celui-ci fût arrivé, reprends celui que tu m'as confié, et que je ne veux plus appeler ton fils. Il a blasphémé ; il veut vivre dans les tentes des pécheurs, conspirer avec l'impie Aman contre la maison de Jacob ! Tâche de le mettre à la raison, sinon que son sang retombe sur ta tête !

C'était pour Nathan un coup de foudre. Il ne put croire ce qu'il venait d'entendre. Son bien-aimé Jochanan un blasphémateur ! Ce fils qu'il chérissait avec une tendresse sans égale, sur lequel reposaient toutes ses espérances, le fils du fervent rabbanite devenir chrétien ! Ah ! cette idée lui était plus pénible que la mort.

Or, son amour paternel, loin de porter Nathan à la clémence, ne servit qu'à exciter son fanatisme. Il avait lu dans la loi que celui qui épargne à son fils la verge du châtiment, hait son fils. Il croyait donc qu'il était de son devoir de ramener le rebelle par tous les moyens, persuadé d'ailleurs que si Jochanan restait inébranlable, il le perdrait également ; car les juifs de Tabariéh ne laissaient pas facilement une défection sans vengeance.

De retour à sa demeure, Nathan fit conduire son fils au jardin. Là, on dépouilla l'innocente victime, et on lui appliqua trente-neuf coups de verge, selon

le nombre déterminé dans la loi. Jochanan endura ce supplice atroce sans proférer la moindre plainte, tandis qu'Esther remplissait la maison de ses cris. Après cette exécution barbare, on transporta le confesseur de la foi, encore évanoui, dans un caveau situé au bout du jardin.

Revenu de son évanouissement, Jochanan rendit grâces au Seigneur d'avoir eu à souffrir pour son nom. Une joie pure inondait son cœur. Celui qui venait de se révéler à son âme lui fit part de ses grâces les plus sensibles, et le dédommagea amplement de ses souffrances.

III

LA TENTATION.

Deux jours s'étaient écoulés. Jochanan n'avait pas revu son père. La seule visite qu'il recevait, c'était celle de son bourreau, le vieux Melchom, qui venait régulièrement deux fois le jour lui apporter une chétive nourriture.

Nathan désespérait de pouvoir fléchir lui-même son fils; il allait user d'un autre moyen. Dans la nuit du deuxième jour, lorsque Jochanan était encore en oraison, il entendit qu'on ouvrait doucement la porte. D'abord il ne vit rien, ébloui qu'il était par

l'éclat d'une vive lumière. Puis il aperçut une femme voilée, vêtue de blanc, portant un trousseau de clefs et une petite lampe.

Esther, car c'était elle, rejeta son voile en arrière, déposa sa lampe, et s'assit sur un quartier de roche en face du captif.

— Esther, ma sœur, c'est toi? dit le jeune homme, qui venait de reconnaître la figure pâle et éplorée de la fille de Nathan.

— Oui, frère, répondit la juive, c'est ton infortunée sœur, qui vient gémir près de toi! Hélas! naguère on l'appelait le beau lis de Cinereth; bientôt le lis se fanera, brisé par la tempête!

— A ton entrée, Esther, je crus voir l'Ange des affligés, la douce Miriam, celle que les chrétiens appellent Marie. Cependant, ta présence aussi m'est bien chère : je savais que tu ne m'abandonnerais pas.

Esther fondit en pleurs, et ne répondit rien.

— Ah! je comprends, continua le jeune homme; oui, maintenant je comprends : c'est mon père qui t'envoie. Il veut me séduire par celle que je chéris le plus sur la terre! Esther, pieuse Esther! comment as-tu pu consentir à te charger du rôle de notre mère Eve, qui séduisit le premier homme dans Eden!

— Et pourquoi Jochanan abandonne-t-il le Dieu de ses pères? N'est-il pas écrit dans la loi : « Tu n'auras point d'autres dieux en ma présence? » Et encore : « Maudit celui qui ne demeure pas fidèle aux paroles écrites dans ce livre? »

— Je n'abandonne point le Dieu de nos pères, fille de Nathan. Le grand Dieu que je sers est le Dieu terrible qui apparut aux enfants d'Israël dans

la flamme du Sina; le Dieu bon et fidèle, qui fit pleuvoir la manne : c'est lui qui est le Père de mon Sauveur Jésus, du Christ, mis à mort par nos pères.

— Arrête, Jochanan! il n'est pas permis à une enfant de Jacob d'écouter de pareils discours. Hélas! infortunée que je suis, il me faudra donc passer mes jours dans la douleur et dans les larmes! Toi, qui faisais ma joie et mon orgueil, tu m'es ravi! Semblable au jeune chêne de Basan, frappé par la foudre, tu ne m'apparaîtras plus dans mes rêves que comme un ange déchu! Esther ne te verra donc pas un jour assis au milieu des anciens du peuple, dictant des conseils, jugeant les enfants de ta tribu. Tu ne seras point le soutien de la veuve, le père de l'orphelin. Je verrai l'auteur de tes jours, consumé par la douleur, se traîner d'un pas chancelant vers la tombe, en maudissant le fruit de ses reins! Et quand le soir, j'irai prier au champ de la mort, près du tombeau de ta mère, j'entendrai les plaintes d'Hannah portées sur l'aile de la brise, et mon cœur se dessèchera comme l'herbe des champs!

— Esther, dit le jeune homme en pleurant à son tour, tes plaintes me déchirent le cœur. Cependant, il ne sera jamais dit que Jochanan ait sacrifié l'amour de son Dieu à l'amour de la chair et du sang. Je plains ton malheur, Esther, car tu es privée de la vraie lumière; je plains l'endurcissement de l'auteur de mes jours, l'endurcissement de mon peuple. Ah! si tu connaissais le Christ, prédit par Moïse, par David, par tous les prophètes! Si tu savais de quelle manière éclatante il accomplit tout ce qui a été prédit de lui, tu embrasserais avec amour la croix, qui fut

l'instrument de son supplice. Et puis, tu aimerais la douce Miriam, le lis entre les épines, la tige d'Isaï qui porte le rejeton d'Israël, la Vierge sans tache qui donna le jour à l'Emmanuël, notre Christ bien-aimé, né à Bethléem dans la tribu de Juda, selon la prédiction de Michée. Sous le règne du roi-Messie, la femme n'est plus l'esclave de l'homme; elle est son égale, sa douce compagne. Quant à toi, Esther, on te donnera bientôt à un époux, qui peut-être ne sera pas l'homme de ton choix. Tu seras sa servante, il te faudra obéir à ses moindres caprices. Le jour où tu lui auras déplu, il te dira : Fille de Nathan, va, je te répudie, car tu me déplais. Or, la loi du Christ condamne le divorce. « Ce que Dieu a uni, dit Jésus, l'homme ne le séparera pas. » Et si une vierge dit dans son cœur : « Je ne veux être à aucun homme : je voue ma virginité au Seigneur, » elle ne sera pas l'opprobre de son peuple, comme dans Israël : elle sera comblée de gloire, car elle sera appelée l'épouse de l'Agneau.

Jochanan avait cessé de parler; Esther s'était couvert le visage de ses deux mains, et semblait absorbée dans ses réflexions.

— Ma sœur, reprit le jeune homme, tu ne me parles pas?

— Frère, répondit la juive, je t'écoutais encore. A ta voix, mon cœur s'est fondu comme de la cire. Tes paroles sont douces comme un rayon de miel, ta bouche est une source de vie, tes lèvres distillent la sagesse, et pourtant....

— Et pourtant?...

— Je ne sais quelle tempête s'est élevée dans mon

cœur; frère! je n'ose plus écouter tes discours. Tu es infiniment plus sage que moi, mais il ne sied pas à une fille d'Abraham de juger, que dis-je? de condamner son père. Oh! sa malédiction me suivrait partout! Tu le sais, Jochanan, il est écrit dans la loi que celui qui afflige son père est un impie et un malheureux; que la bénédiction du père édifie la maison, que sa malédiction la détruit!

— Et il est écrit dans la loi du Christ : « Celui qui aime son père, ou sa mère, ou son frère, ou sa sœur plus que moi, n'est pas digne de moi. » Mais tu es fatiguée, ma sœur : tu as tant pleuré! Tu as besoin de repos, et la nuit doit être déjà bien avancée. Va dormir, Esther, et laisse-moi prier pour toi, pour mon père, pour tous mes frères. Tu reviendras demain pendant le jour, n'est-ce pas? Je te raconterai l'histoire du Christ, et, j'en suis sûr, tu l'aimeras.

— Jochanan, tu ne m'as pas demandé pourquoi je suis venue te voir pendant la nuit.

— Non, eh bien?

— Frère, je te connais : tu ne te laisseras fléchir par personne; on te fera mourir.

— Et crois-tu, fille de Sion, qu'un disciple du Fils du David puisse reculer devant la mort?

— Non, Jochanan, non! et cependant, il faut que tu t'en ailles; il le faut absolument!

— Pour fuir ma couronne et ma gloire, n'est-ce pas? Non, ma sœur, je reste. Il est vrai, je ne suis pas encore purifié par les saintes eaux du baptême, mais je serai baptisé dans mon sang, et cela suffit pour me donner entrée dans le paradis de mon Christ.

Esther se leva, reprit sa lampe, comme si elle se disposait à s'éloigner, puis, étendant la main vers son frère, elle dit d'un ton solennel :

— Jochanan, si tu n'as pas égard aux larmes de ton père, épargne-lui un crime ! va-t'en !

— Dieu d'Abraham ! il se pourrait que mon père ?... J'irai, Esther, j'irai, mais toi ?...

— Ne crains rien pour moi : on ne saurait me nuire. Je ne fais que mon devoir, tu es mon frère, et je te sauve la vie. Plus tard, mon père lui-même me saura gré de ce que j'aurai fait.

— Ma sœur, tu es sage comme Rébecca, douce et compatissante comme Michol, la fille des Rois ; mais je ne saurais t'abandonner au danger, tandis que je te devrai ma délivrance. Fuis au moins le premier accès du courroux de ton père. Va demander un asile à ta cousine Jeminah ; son mari est en grande considération, il nous aime : il te défendra.

— C'était là mon dessein, Jochanan. Viens maintenant, car le temps presse. Mais... attends, quoique mon père ne se doute de rien, il nous faut de la prudence.

A ces mots, Esther éteignit sa lampe, ouvrit doucement la porte, et regarda. Il n'y avait personne. On n'entendait que l'aboiement des chiens, qui erraient dans les rues, et le glapissement des chakals dans les champs.

— Viens, Jochanan, à gauche de la grotte, la haie te livrera passage ; puis tu n'as qu'à franchir le fossé qui entoure l'héritage de Rabbi Amram, et te voilà hors de la ville. Va, mon bien-aimé frère, continua-t-elle en sanglotant ; que la bénédiction du Dieu fort

se répande sur toi, et te rende léger à la course! Que l'ange Raphaël te couvre de ses ailes, qu'il te conduise en paix !

— Adieu, Esther, que le Dieu de Sion répande sur ta tête l'huile de ses consolations, et te rende forte dans les épreuves que tu auras à subir! Nous nous reverrons encore; mon bon ange me le dit. Maintenant, je vais à la ville-sainte, au tombeau du Messie. Là, je prierai pour toi, et Dieu t'accordera, à toi aussi, la grâce de voir la lumière qui apparut à Sion.

Il dit, s'élance dans le jardin, franchit la haie de nopals, saute le fossé et bondit comme un chevreuil dans la plaine.

Tout à coup il s'arrête. Il est libre à présent : mais comment arriver à Jérusalem? Encore affaibli par les souffrances qu'il a endurées, sans provisions, sans argent, comment pourra-t-il faire un voyage de trois ou quatre journées? Et quelle route prendra-t-il? Il peut aller à Nasra, de là à Beyrouth, et puis attendre une occasion pour se rendre par mer à Jaffa ; mais il est certain qu'on ira le chercher au couvent des Franciscains. Il n'ose pas prendre le chemin le plus court, et suivre la rive occidentale du Jourdain, car, sans doute, le lendemain on le poursuivra dans cette direction.

Réflexion faite, Jochanan crut que le parti le plus prudent serait de traverser le lac de Génésareth, et de poursuivre son voyage à travers les plaines de Basan, situées sur la rive orientale du fleuve.

Sans tarder plus longtemps, il se dirigea vers le lac, en confiant à la Providence le soin de sa vie.

Il était pourtant bien chanceux de trouver à cette heure sur le rivage, le seul nautonnier faisant le service sur la mer de Tabariéh. D'ailleurs, cet homme connaissait Jochanan, et le jeune homme eût hésité à se confier à lui.

Comme il approchait du lac, il aperçut, à la lueur des étoiles, un homme armé d'une longue lance, et qui semblait se diriger vers lui. C'était un arabe du désert, qui venait de la ville et retournait à ses tentes.

Jochanan l'aborde, et, caressant la barbe de l'Arabe :

— Fils d'Ismaël, dit-il, que la paix soit avec toi!

— Par Allah! tu voyages bien tard, jeune homme, répondit l'enfant du désert; ne crains-tu pas les brigands à cette heure?

— Celui qui n'a rien ne craint rien. Je suis un pauvre enfant d'Israël; je suis ton frère et ton serviteur; veux-tu lui rendre un service?

— Voyons!

— Veux-tu sauver la vie à ton frère?

— Et ce frère, c'est toi?

— Tu l'as dit. On me poursuit, on a soif de mon sang. Passe-moi à l'autre rive. Je ne te donnerai rien, parce que je n'ai rien; mais un jour viendra peut-être où tu me diras : fils de Jacob, je t'ai sauvé la vie, sauve maintenant la mienne.

— Allah est grand, jeune homme! Nadir rend des services, mais il ne les vend pas. Mais comment faire le trajet?

— Il y a une barque là-bas. Viens, je te montrerai comment il faut la conduire. Quand nous serons à la rive opposée, tu regagneras le large, et tu re-

mettras la barque là où nous l'aurons trouvée. Et puis, Nadir enchaînera sa langue, et se gardera bien de dire : j'ai sauvé la vie à un homme.

— Par la barbe du Prophète! la bouche de Nadir sera muette comme le désert.

Arrivés au lac, nos deux voyageurs trouvèrent la barque, la détachèrent, et poussèrent au large. Jochanan gouvernait lui-même, afin que l'arabe, qui peut-être jamais n'avait manié l'aviron, pût voir comment il devrait faire, quand il s'agirait de retourner.

Sur le point d'aborder, Jochanan serra la main de l'arabe :

— Que le Dieu d'Abraham te bénisse! dit-il.

— Qu'Allah te conduise, enfant de Yacoub! répondit l'arabe, et n'oublie pas ton frère Nadir.

La barque s'arrêta, et Jochanan s'élança sur le rivage.

Le jeune Israélite continua de marcher avec courage à travers les plaines de Basan. Chemin faisant, il récitait les psaumes qui se rapportaient au Messie. Cependant le soleil s'était levé. Bientôt l'air qu'il respirait lui sembla sortir d'une fournaise ardente; le sable lui brûlait les pieds. De temps à autre il s'arrêtait pour se rafraîchir, en mangeant des figues ou les fruits de nopal, qu'il trouvait le long de son chemin; mais c'était si peu de chose que cette nourriture légère!

Vers la neuvième heure, il se sentit faiblir. Une sueur abondante ruisselait de tout son corps; ses genoux fléchissaient, et il voyait arriver le moment où il lui serait impossible d'aller plus loin. Et il était seul, seul au milieu d'un désert, éloigné de toute

habitation humaine! Et puis la nuit allait venir, et il demeurerait exposé, dans l'état de faiblesse où il était, à la fureur des loups qui rôdaient dans les champs.

Cependant le courage du jeune Hébreu ne fléchit pas un seul instant. Recommandant son âme à Jésus, il poursuivait son chemin, espérant découvrir quelque part dans le lointain les tentes noires des Bédouins. Toutefois il ralentit sa marche, afin de ménager le peu de forces qui lui restaient. Epuisé de fatigue, il fit encore quelques efforts pour se traîner sous un sycomore, s'affaissa sur le sable, et s'évanouit.

IV

LES BÉDOUINS.

Lorsque Jochanan reprit ses sens, il se trouvait étendu sous une tente de peaux noires. A ses côtés était accroupi un arabe, fumant avec gravité son chibouck. Un peu plus loin, vers l'entrée de la tente, une femme broyait du café.

Jochanan, se dressant sur son séant, reconnut, avec un plaisir mêlé d'étonnement, la figure sauvage mais bienveillante du vieux Nadir, qui venait de lui sauver la vie pour la deuxième fois.

— Allah est grand! s'écria l'arabe en laissant échapper de sa bouche de larges bouffées de tabac; te voilà de retour à la vie, jeune homme. Je commençais à désespérer : voilà douze heures que les ombres de la mort t'enveloppaient.

— Et c'est encore à Nadir que je dois le bienfait de ma conservation?

— Nadir-Ibn-Djézid ne laisse jamais un homme en proie aux bêtes des champs, lorsqu'il peut le sauver.

— Nadir, le Dieu de nos pères te bénira : il élargira tes tentes, et tu verras, avant de mourir, les fils de tes fils entourer ton foyer.

— Tu parles bien, frère, car le prophète a dit : *Dieu demeure avec ceux qui le craignent, et qui sont bienfaisants et miséricordieux.* Or, voici que Sélimah te prépare le café. Prends cette boisson, elle chassera les restes de cette fièvre, qui tout à l'heure menaçait de te livrer à l'ange de la mort. Maintenant, ma présence est nécessaire ailleurs. Tu t'amuseras tout seul comme tu l'entendras; ce soir nous causerons. Adieu, et qu'Allah te garde!

Et saisissant sa lance, Nadir partit.

Nadir-Ibn-Djézid appartenait à une de ces tribus errantes, que les voyageurs rencontrent si souvent dans les déserts voisins de la Palestine.

Il était riche; cela veut dire qu'il possédait de nombreux troupeaux. Ses chevaux étaient les plus vigoureux de sa tribu, si l'on n'excepte ceux du Scheik; et il se plaisait à dire, que ses chamelles ne le cédaient qu'à celle qui porta jadis le prophète, quand celui-ci fit son entrée solennelle à Médinath-el-Nabih.

Il prétendait descendre en ligne directe du fameux Tagleb, dont il est parlé dans un des Moallakahs (1); et il savait réciter de mémoire la généalogie de sa famille, sans omettre un seul de ses ancêtres.

Quoi qu'il en soit, Nadir était considéré comme un des plus nobles, et en même temps comme un des plus sages de sa tribu; et le Scheik lui-même se rendait volontiers à ses avis.

Avec tous les vices que l'on reproche communément aux Arabes, il possédait aussi au plus haut degré les vertus qui distinguent cette nation. Certes, il ne se serait pas fait scrupule d'attaquer une caravane, de dévaliser les voyageurs, de voler des troupeaux; mais d'autre part, il était plein de compassion pour l'infortune; le voyageur égaré dans le désert, de quelque nation qu'il fût, était sûr de trouver l'hospitalité sous la tente de Nadir, et quand il s'agissait de rendre service, le vaillant arabe ne se laissait arrêter par aucun péril.

Bien jeune encore, il s'était uni à la fille de Youssouf-Ben-Lebid, et malgré la liberté que le prophète accorde aux croyants sur l'article du mariage, Séliñah avait été constamment l'unique compagne de Nadir. Aussi cette union fut-elle très-heureuse. Les quatre fils qui en étaient les fruits, et qui devaient perpétuer la race de Tagleb, devinrent les guerriers les plus vaillants de la tribu. Habiles à dompter un cheval, à manier la lance, à se servir du fusil, ar-

(1) Les Moallakahs sont des poèmes nationaux qui, ayant remporté le prix, furent suspendus dans le Kaban à la Mecque. Ils sont antérieurs à l'époque de Mahomet.

dents à poursuivre le butin, ils étaient l'orgueil de la tribu de Yared, dont ils faisaient partie, et la terreur des Arabes ennemis de l'Irak.

A cette époque, la tribu des Mollah était en guerre avec les fils de Zamid. Ceux-ci ayant fait appel aux arabes des environs du Liban, les Mollah eurent recours à leurs anciens alliés, et invoquèrent le secours de la tribu de Yared. Les fils de Yared avaient répondu à cet appel, avec empressement, et à l'unanimité, et soixante guerriers s'étaient hâtés de rejoindre les Mollah, qui erraient dans les vastes plaines de l'Irak. Nadir lui-même y avait conduit trois de ses fils, laissant à l'aîné le soin de ses troupeaux et la garde de sa tente.

Après quelques rencontres, qui firent pencher la victoire du côté des Zamid, Nadir se mit en route, afin d'engager les siens à se rapprocher du théâtre de la guerre et à renforcer les rangs des Mollah. Cependant, il fit un détour, et, désirant engager dans la cause de sa tribu celle de Hamet-al-Cassem, qui campait au midi du Thabor, il passa le Jourdain, et traversa la plaine qui s'étend entre Safad et Tabariéh, le long du lac de Génésareth. Ce fut alors qu'il rencontra pour la première fois le fils de Nathan.

Après avoir ramené la barque à la rive de Tabariéh, Nadir retourna à la tribu de Hamet, où il avait laissé son cheval, le jour précédent, pour entrer dans la ville: et après avoir rempli sa mission, il reprit le chemin du désert.

La Providence voulut que Nadir repassât le Jourdain précisément à l'endroit où Jochanan gisait sous le sycomore. L'arabe n'eût point de peine à recon-

naître le jeune homme de la veille, et, le chargeant sur son cheval, il le transporta dans sa tente, qui se trouvait non loin de là.

Jochanan ne revint de son évanouissement que pour entrer en délire. Les fortes émotions qui s'étaient succédé sans relâche dans son cœur, la course forcée qu'il venait de faire sous un ciel brûlant, avaient allumé dans ses veines une fièvre ardente, qui aurait pu emporter un jeune homme moins fortement constitué. Son tempérament robuste le sauva. Après avoir repris connaissance, il n'eut plus besoin que d'un peu de repos, pour se remettre entièrement et recouvrer toutes ses forces.

Tant que dura l'absence de Nadir, Jochanan resta seul, Sélimah s'étant retirée dans le compartiment de la tente réservé aux femmes. Le jeune homme put ainsi à loisir réfléchir sur sa position. Dieu le voyait souffrir, c'était là sa consolation..... Jésus, qui l'appelait au christianisme, le conduirait à bon port : tel était son espoir.

Et d'ailleurs, un Arabe, un musulman, ne s'était-il pas intéressé à lui, à un juif? N'était-ce pas là une espèce de miracle? une conduite toute particulière de la Providence? Quoique les Arabes méprisent les chrétiens, ils méprisent bien davantage les juifs : ils les abhorrent, et ne font en cela que suivre les préceptes de leur Koran, qui est plein d'imprécations contre les enfants d'Israël.

Vers la douzième heure du jour, Nadir rentra, accompagné de son fils Abdul. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, bien fait, et d'une stature un peu au-dessus de la moyenne. Sa longue

chevelure, et sa barbe naissante étaient noires. Son nez aquilin et sa bouche finement dessinée annonçaient la noblesse de son cœur. Sous des sourcils larges et arqués brillait un regard habituellement doux, mais à la moindre émotion ses yeux prenaient un éclat qui révélait son ardeur belliqueuse. Il était vêtu, ainsi que son père, d'une courte tunique de lin d'un blanc sale; un ample manteau de laine pendait négligemment sur son épaule droite.

Les deux guerriers avaient fiché leurs lances dans le sol, et pris leurs chibouks, pendant que Sélimah préparait le souper.

Elle servit d'abord le café. Puis, sur la natte étendue par terre, elle plaça des figues, des dattes, du fromage, et du pain cuit sur des plaques de fer rougies au feu.

Malgré l'hospitalité franche et cordiale qu'il recevait, Jochanan se sentait embarrassé. D'une part, il eût voulu payer la générosité du bon arabe en lui racontant le détail de ses aventures, d'une autre part il redoutait avec raison le fanatisme des musulmans.

Qu'eût dit Nadir, si l'on était venu lui apprendre qu'il favorisait l'évasion d'un juif, sur le point de se convertir au christianisme? Lui, le plus rigide musulman de sa tribu, n'aurait-il pas cru commettre un crime en favorisant l'évasion d'un serviteur du Christ?

Le fils de Nathan comprit qu'il fallait user de prudence, et, sachant que l'Arabe ne lui demanderait point de confidences en échange de l'hospitalité qu'il lui accordait, il se mit à chercher un expédient pour déclarer le but de son voyage, de manière à satisfaire

la curiosité de son hôte, sans se compromettre et sans blesser la vérité.

Nadir lui-même le tira d'embarras.

— Fils de Yacoub, dit-il, tu te remettras en voyage demain?

— C'est mon dessein, répondit Jochanan.

— C'est que demain nous allons combattre les Zamid. Quant à toi, je soupçonne que El-Koudsch (1) est le terme de ton voyage?

— En effet, je me rends à la cité de mes pères. Il y a là des personnes qui m'attendent, et qui me veulent du bien.

— Une bonne journée te sépare encore d'El-Koudsch. Eh bien! frère, écoute : Nadir ne fait jamais les choses à demi. Demain, au lever de l'aurore, deux juments seront prêtes pour le départ. Abdul t'accompagnera. Vous prendrez des armes à feu, car la route n'est pas sûre. Tâche de bien passer la nuit : demain, il te faudra des forces.

(1) *La Sainte*, c'est par cette dénomination que les Arabes désignent la ville de Jérusalem.

—

V

UNE AVENTURE DANS LE DÉSERT.

Le lendemain, on était sur pied de bonne heure, et Jochanan, après avoir remercié son bienfaiteur, prit le chemin de Jérusalem en compagnie du fils de Nadir.

Les deux jeunes gens chevauchèrent longtemps en silence. Abdul marmottait quelques versets du Koran ou fredonnait une ballade ancienne, tandis que Jochanan récitait à voix basse le cent dix-huitième psaume, que jadis les Hébreux chantaient dans leurs pèlerinages vers la sainte cité.

Autant qu'ils le pouvaient, ils suivaient le cours du Jourdain, où ils allaient de temps à autre se désaltérer eux et leurs juments.

Vers la sixième heure, lorsque le soleil était au Zénith, ils ralentirent leur marche, afin de donner un peu de relâche à leur montures.

Abdul rompit enfin le silence.

— Fils de Yacoub, dit-il, c'est dommage que tu ne sois qu'un giaour (1); tu serais mon ami, et je te regarderais comme le fils de mon père.

Sans relever l'épithète injurieuse dont les musul-

(1) *Giaour* signifie *infidèle*.

mans gratifient si généreusement les étrangers, Jochanan répondit avec douceur :

— La différence de nos religions ne m'empêchera point de t'aimer, Abdul, d'autant plus que mon âme te devra le bienfait de la lumière du jour.

— C'est possible, car tu ne connais pas la loi qui conduit à la vie. Moi, si je te rencontrais seul sur la route, comme tu n'es qu'un giaour, je m'emparerais de tes dépouilles ; si tu blasphémais le Prophète, je te tuerais.

— Et moi, si tu m'avais fait quelque injure, et que dans la suite tu fusses dans l'affliction, je viendrais à toi, et je te dirais : frère, me voici ; si tu as besoin de moi, je suis prêt à t'aider.

— Et pourquoi agirais-tu ainsi ?

— Parce que notre sainte Loi nous dit : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Or, je reconnais mon prochain dans toute âme vivante. N'est-ce donc pas une loi admirable que celle qui enseigne aux hommes qu'ils sont tous frères ?

L'Arabe ne répondit point. Il craignait apparemment d'entamer une périlleuse controverse avec un homme qui avait goûté le pain et le sel sous sa tente, et dont par conséquent la personne lui était sacrée.

Après quelques moments de silence, Abdul se mit à parler des chevaux kochlans qui se trouvaient dans le haras de son père. Il y en avait quatre, disait-il, dont la noblesse se perdait dans l'obscurité des siècles passés. Lui et ses frères montaient ces coursiers lorsqu'ils allaient à la guerre. Puis il se prit à détailler la généalogie de ces nobles animaux, à énumérer leurs diverses qualités avec une volubi-

lité de langage et un ton passionné, propre à étonner le jeune Hébreu, qui n'avait jamais entendu pareille chose.

Vers la huitième heure, comme ils approchaient de la chaîne de montagnes qui avoisine le gué de Jéricho, Abdul aperçut dans la direction nord-est une troupe de cavaliers, qui s'avançaient rapidement.

L'Arabe s'arrête, regarde fixement pendant quelques secondes, et s'écrie :

— Les Wahabis! ces chiens vont nous tuer! Fuyons, car nous ne sommes pas en nombre suffisant pour leur résister.

Les Wahabis, qui, dans notre siècle, se rendirent si redoutables à la puissance ottomane, étaient les disciples de Scheikh-Mohammed, fils d'Abd-il-Wahab.

Ce novateur enseignait le déisme. Il rejetait les tradition musulmanes, et condamnait hautement comme idolâtriques les honneurs que l'on rendait au Prophète. Sous la conduite de l'Emir de Dréié, Ibn-Seôud, ils firent des conquêtes immenses. Leur domination s'étendait principalement sur la majeure partie de la Péninsule; ils entretenaient cependant des relations avec quelques tribus errantes de l'Irak et de la Palestine. Or, c'est précisément une de ces tribus d'Arabes hérétiques que nous rencontrons ici dans la plaine de Galaad.

Les Wahabis avaient aperçu les voyageurs.

— Pressons le pas? cria Abdul, nous ne pouvons résister dans la plaine. Heureusement ils n'ont point de fusils.

Et de toute la vitesse dont leurs montures étaient

capables par une atmosphère étouffante, les deux jeunes gens s'élancèrent vers les montagnes qui bordaient l'horizon au sud-ouest.

Ils avaient de l'avance sur l'ennemi, et d'excellents coursiers.

Arrivé au pied de la montagne la plus voisine, Abdul saute en bas de son cheval, et lui tire en soupirant un coup de fusil.

— Va, mon bon compagnon, dit-il, ces chiens ne t'auront pas.

La monture de Jochanan subit le même sort.

— Et maintenant montons, cria l'arabe, et tuons autant de ces chiens que nous le pourrons!

Ils gravirent un petit sentier fort raide et rocailleux, et parvinrent à une esplanade assez large, et défendue de deux côtés par des rochers surplombant.

Les Arabes de la plaine tinrent un moment conseil. Sur ces entrefaites, Abdul dit à Jochanan :

— Je me charge du sentier; toi, tu n'as qu'à charger les fusils; aussitôt que j'aurai tiré mon coup, tu me passeras ton arme.

La position des jeunes gens n'était pourtant pas tenable. S'il n'y avait eu que le sentier à défendre, ils eussent pu espérer se défaire de leurs ennemis. Mais ceux-ci pouvaient tourner la montagne, et les attaquer ainsi de deux côtés différents.

Jochanan était triste. Peu lui importait de mourir de la main de ces mécréants; il s'était entièrement remis au bon plaisir de la Providence, et il lui eût fortement répugné de se servir de son arme contre qui que ce fût; mais son charitable guide était aussi en danger, et le jeune hébreu comprit qu'il devait

bravement faire son devoir, pour assister celui qui n'était en péril que pour avoir voulu le sauver.

Les Wahabis s'approchèrent du pied de la montagne. Abdul se coucha à plat ventre sur le bord de l'esplanade, et se tint prêt à tirer. Après quelques hésitations, trois Arabes se détachèrent du gros de la troupe, et s'engagèrent dans le ravin. Abdul lâcha son coup, et un homme tomba.

Jochanan passa sur le champ l'autre fusil à son compagnon, et celui-ci mit aussitôt en joue. Mais les assaillants s'étaient arrêtés; ils se concertèrent de nouveau, se partagèrent ensuite en trois bandes, et bientôt nos deux infortunés virent avec terreur qu'ils allaient être cernés.

C'en était fait d'eux. Jochanan s'était mis à genoux, et, les mains levées vers le ciel, il invoquait l'assistance de Jésus, lorsque tout à coup, Abdul s'écria :

— Allah est grand! le Samoun!

En effet, dans la chaleur de la fuite et de la poursuite, et pendant les préparatifs du combat, nul ne s'était aperçu du changement survenu dans l'atmosphère.

La chaleur était excessive. La transpiration séchait aussitôt sur la peau, et la langue se collait au palais. A peine pouvait-on respirer. Après avoir d'abord piaffé et piétiné avec inquiétude, les chevaux s'étaient couchés sous leurs cavaliers. Le soleil avait revêtu une teinte d'un jaune sale, et ne répandait plus qu'une lueur blafarde. Soudain, le vent se mit à souffler avec furie du côté de l'est, soulevant le sol mouvant du désert; des nuages d'un sable fin et brûlant s'avançaient menaçants à l'horizon; on eût

dit qu'ils allaient tout ensevelir. A cette vue, les Wahabis se jetèrent sur le sol, et s'enveloppèrent la tête pour se garantir du sable.

— Nous sommes sauvés ! s'écria Abdul ; tournons le roc, et descendons vite de l'autre côté ; la montagne nous défendra contre le Samoun.

En d'autres circonstances, c'eût été pour eux un grand danger ; en ce moment, le Samoun devint leur salut.

Après s'être désaltérés dans le Jourdain, ils coururent jusqu'à Jéricho, où Jochanan passa la nuit chez un Arabe qui s'y était établi. Abdul poussa plus loin, chez une tribu amie, qu'il savait campée sur la rive droite du fleuve. Il comptait y trouver une monture pour le retour.

VI

DERNIÈRE ÉPREUVE.

En apprenant l'évasion de son fils, Nathan ressentit une violente colère ; mais son exaspération fut portée au comble, lorsqu'il apprit que c'était à Esther que Jochanan devait la liberté.

Il ne songea cependant pas d'abord à punir sa fille de son offense envers l'autorité paternelle : la seule pensée qui l'occupait en ce moment, c'était de

poursuivre son fils, et de le ramener par force à Tabariéh. Il fit venir de Safad les deux fils de Samuel Harosch, et se mit en route avec eux pour explorer la bourgade et les environs de Nasra.

Arrivé au couvent des Franciscains, où il espérait trouver son fils, il apprit du père vicaire que Jochanan devait être en ce moment à Jérusalem, au couvent de Saint-Sauveur; que le néophyte y passerait son temps d'épreuve, et qu'il était perdu sans retour pour la synagogue.

Nathan était furieux. Il accabla le religieux de reproches, l'appelant séducteur, corrupteur de la jeunesse, et le menaçant de la colère divine. Mais le bon père, se rappelant que le Sauveur fut traité de la même manière, endura ces outrages sans trahir la moindre émotion; il se félicitait intérieurement des fruits de salut que ses avis avaient portés dans le cœur du jeune homme.

Les trois juifs retournèrent à Tabariéh. Quoique toujours résolu d'employer des moyens extrêmes, Nathan se trouvait un peu plus calme. Il appela Esther, et, sans vouloir lui parler, il lui fit dire par Melchom d'avoir soin de la maison, parce que son père devait s'absenter durant plusieurs jours.

Jochanan était arrivé à Jérusalem, et après avoir pris congé du jeune Arabe, qui le quitta aux portes de la ville, il s'était rendu au couvent de Saint-Sauveur, où le père Custode, déjà prévenu de son arrivée, l'accueillit avec bonté, et lui assigna pour directeur un des anciens religieux de la maison.

Pendant les longues journées que notre catéchumène passa dans la solitude, il goûta un bonheur

qui jusque-là lui avait été inconnu. A l'abri des séductions du monde, loin des hommes dont les passions portent le trouble dans le cœur, il ressentit un calme si profond qu'il put pénétrer jusque dans les plus secrets replis de sa conscience, afin d'y découvrir les germes des vices qu'il devait extirper, les inclinations qu'il avait à combattre, pour devenir un digne disciple de Jésus-Christ. Environné de toute la majesté du culte chrétien, aux lieux mêmes où fut accompli le mystère de la Rédemption, dans ce temple encore arrosé du sang du Sauveur, il comprit la grandeur du christianisme, et se porta avec plus d'ardeur que jamais à l'étude des lois divines.

Oh ! que son cœur était plein de reconnaissance pour ce Messie, qui l'avait si miraculeusement conduit jusque dans la ville sainte ! Qu'il se sentait disposé à l'aimer de tout l'amour dont il était capable !

Souvent, il comparait sa fuite à la manière dont les fils d'Israël sortirent jadis de l'Egypte. Comme eux, il avait eu de puissants obstacles à franchir : il avait dû faire violence à l'amour filial, résister aux caresses, aux séductions d'une sœur chérie ; la nature elle-même semblait s'être opposée à ses desseins ! Et Dieu l'avait conduit comme par la main ; le cœur d'un Arabe s'était ému aux infortunes du pauvre fugitif, et c'était un musulman qui l'avait escorté jusqu'aux portes de Jérusalem.

Mais ses combats n'étaient pas à leur terme. De même que les Israélites, sur le point d'entrer dans la Palestine, avaient dû conquérir la terre promise au prix de leurs sueurs et de leur sang, ainsi Jocha-

nan allait soutenir une lutte suprême, qui, en le détachant définitivement de la synagogue, devait en même temps faire éclater le triomphe de la foi chrétienne.

C'était la fête de l'Exaltation-de-la-Croix. Le catéchumène venait d'assister aux solennités que les Pères Latins célébraient dans la basilique, et il se disposait à rentrer dans sa chère cellule.

Soudain, son directeur l'appelle, et lui dit de retourner à l'église, et de demander à Dieu, au pied des autels, les forces nécessaires pour sortir victorieux d'une lutte terrible.

— Puis, mon enfant, ajouta-t-il, vous vous rendrez au parloir.

A cet ordre, Jochanan s'effraya. Un pressentiment secret lui disait que son père était là, et il prévoyait, hélas ! tout ce que son cœur aurait à souffrir en cette circonstance.

Sa prière fut fervente. Il pria avec larmes le Dieu de miséricorde de toucher le cœur du vieux Nathan, et de lui faire connaître la vérité. Puis, fortifié du signe de notre Rédemption, il se dirigea vers le lieu où son père l'attendait.

Celui-ci ne fit aucun mouvement lorsque son fils entra. Assis, ou plutôt étendu sur le divan, il s'était voilé la tête de son manteau, et paraissait absorbé dans la plus profonde douleur.

— Mon père, que le Dieu d'Israël vous bénisse ! fit Jochanan en s'approchant du juif.

Nathan, se dépouillant de son manteau, se leva, et dit d'une voix étouffée :

— Jochanan, ai-je encore un fils ? Le dernier

enfant des Jarchi ne conspire-t-il pas avec les satellites de l'impie Aman, contre la maison d'Israël? Oh ! dis-moi, puis-je encore t'appeller mon fils?

— Que mon père ne s'indigne pas, si son serviteur ose lui dire la vérité !

— Parle !

— Eh bien ! mon père, vous ne rendez pas justice aux chrétiens. Vous les assimilez au féroce Aman, qui voulait faire périr Israël; vous les maudissez sous ce nom dans vos synagogues ; et pourtant, bien loin de vouloir la perte des enfants de la promesse, les chrétiens les plaignent comme des frères égarés, et ils hâtent de tous leurs vœux le moment où ils les verront rentrer dans le bercail des vrais enfants d'Abraham.

— Dieu juste et puissant, quel langage !..... Et c'est mon fils, la chair de ma chair, le sang de mon sang, qui m'abreuve de tant d'amertume !

— Mon père, continua Jochanan, nos ancêtres ont été les persécuteurs du Christ. Ils ont mis à mort celui qui leur avait été promis par les prophètes, celui qui devait les rendre heureux, celui qu'ils attendaient depuis des siècles. Il est venu, le Fils de Dieu, le Fils de la Vierge, et ne voulant point le reconnaître, nos pères l'ont mis à mort ! Ce forfait lui-même fut prédit par les voyants d'Israël. Et maintenant, mon père, croyez-moi : aussi longtemps que nous fermons les yeux à la vérité, nous participons au crime de nos aïeux, et nous gémissons sous l'anathème.

— Arrête, téméraire ! s'écria Nathan hors de lui ; tes blasphèmes me font horreur ; tu n'es plus mon

enfant : fils de Bélial ! je te renie, je te maudis !..... Ah ! quelles paroles ma bouche vient-elle de prononcer ! Jochanan ! mon fils ! pardonne à ton malheureux père la malédiction qu'il vient de lancer contre toi, et qu'il désavoue ! Ce n'était pas moi ; non ! ce n'était pas moi ! non, je t'aime plus que ma vie ; l'excès de la douleur m'égarait, le désespoir me portait à te maudire ! Tu ne seras pas insensible à mes pleurs, Jochanan, mon enfant ! n'est-il pas vrai ? Reviens à ton Dieu ; ah ! je t'en conjure par le souvenir de ta mère, je t'en conjure par le grand Dieu, qui nous voit, reviens à ton peuple et à la loi de tes pères ! Regarde, me voici prosterné à tes pieds, je te supplie de ne pas couvrir d'un opprobre éternel les cheveux blancs de ton père !

Le vieillard s'était jeté aux pieds de son fils, et levait vers lui des mains suppliantes.

Un combat violent se livrait dans le cœur du jeune homme.

Oh ! qu'il eût besoin de toute sa force d'âme, pour prier intérieurement Jésus de lui prêter assistance !

Le religieux, qui était resté près de la porte, et qui contemplait ce spectacle, tremblait, et priait avec ferveur pour le catéchumène.

La grâce de Dieu triompha.

— Mon père, dit enfin le néophyte, vos larmes me déchirent le cœur ! Je vous révère, je vous aime comme l'auteur de mes jours ; je suis pénétré de la plus vive reconnaissance pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé dès ma naissance. Mon père, vous-même, vous m'avez appris qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; eh bien ! je reste fidèle

au Dieu qui m'appelle du milieu de la dispersion pour me conduire dans les rangs des fils de son peuple. Adieu, mon père, adieu! je me retire, parce que je redoute la faiblesse de mon cœur. Ah! ne croyez pas que Jochanan puisse jamais vous oublier. Non, il ne cessera pas un seul jour de prier pour vous, et pour Esther, afin de vous obtenir du Ciel la vraie lumière de la connaissance du Messie.

Jochanan se tut, et, voyant que son père allait répondre, il sortit précipitamment du parloir, et alla rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il venait de remporter sur son cœur.

Grande fut la consternation parmi les juifs de Jérusalem, lorsqu'on apprit par Nathan la défection de Jochanan. L'apostasie d'un bachelier de Tabariéh était un acte jusqu'alors inouï; cela pouvait être dangereux, et l'on était unanimement d'avis qu'il fallait s'opposer au baptême, même par des moyens contraires à la Loi.

Le lendemain de son entrevue avec son fils, Nathan le cita devant le tribunal du consul d'Autriche. Il demanda que Jochanan lui fût rendu, et, s'il ne pouvait se flatter d'obtenir une sentence tout à fait favorable, il espérait du moins l'application rigoureuse de la loi, qui fixe à six mois le catéchuménat des juifs, loi à laquelle les Pères latins n'étaient tenus qu'après une sentence du consul. Or, pendant ce sursis, on pourrait se concerter sur les mesures à prendre.

Le comte de Bérac accueillit assez froidement la demande du juif; il promit néanmoins de faire comparaître Jochanan le jeudi suivant. Ne se fiant pas

trop à la déposition de Nathan, il se rendit au monastère des Franciscains, afin de prendre des informations. Le père Custode lui raconta l'histoire du jeune Israélite.

— Mon révérend père, dit enfin le consul, j'éprouve pour ce jeune homme la plus vive sympathie. Déjà j'ai eu affaire aux juifs dans des cas analogues, et, d'après la manière dont ils se sont comportés, je ne me sens pas disposé à leur être favorable. Vous savez que la loi du sursis n'a été portée qu'à cause de l'inconstance des néophytes, et des graves inconvénients qui en résultent. Eh bien! tout dépendra de la constance du jeune homme, et de la manière dont il défendra sa cause. S'il a autant de foi que nous pouvons lui en supposer d'après ses antécédents, je ne vois aucune raison pour retarder son baptême.

VII

DOUBLE VICTOIRE.

Le jour de la conférence était arrivé. Le consul avait renforcé sa garde de *kawas*, car il redoutait une émeute de la part des juifs. En outre, il avait averti le capitaine de la garnison turque d'être prêt à tout évènement.

Nathan toutefois n'avait pas songé à exciter des troubles ; il espérait beaucoup de la conférence qui allait s'ouvrir, et, afin de mieux assurer le triomphe de la loi mosaïque, il se fit accompagner à l'hôtel du consulat par deux anciens rabbins, qui avaient été condisciples du *Hacham* de Tabariéh.

Jochanan avait passé la matinée en prières, et, l'heure du départ étant arrivée, il se mit en chemin, accompagné de son directeur et escorté par quelques *kawas*, que le père Custode avait fait demander au consul.

L'intérêt, et la curiosité avaient attiré une foule nombreuse à l'hôtel du consul : juifs, musulmans, chrétiens, tous s'y pressaient pour être témoins d'une lutte, dont le spectacle ne se présentait pas tous les jours. Plusieurs justifiaient, par leur contenance, les précautions que le consul avait prises.

Le comte de Bérac s'étant enquis de nouveau de la plainte de Nathan, somma Jochanan de rendre compte des motifs de sa conversion. Celui-ci se recueillit un moment ; puis, levant modestement les yeux sur l'assemblée, il parla en ces termes :

— Illustre seigneur, vous, mon père, et vous tous, mes frères et mes maîtres, daignez écouter avec bienveillance les paroles de votre serviteur ; je prie le Dieu du Ciel de m'inspirer, afin que ma bouche ne profère point le mensonge. A peine sorti de l'enfance, je me portai avec ardeur à l'étude de la loi, car mon père me répétait souvent : « Dans la loi se trouvent les paroles de vie : c'est là que l'on puise la sagesse. » J'ai toujours étudié de bonne foi, et comme j'eus bientôt remarqué que l'unique but de

tous nos saints livres, c'était le Messie, je me mis à rechercher l'époque de sa venue. Il faut croire que le Seigneur m'assista dans ces recherches, car je découvris avec effroi, et en même temps avec bonheur, que le Christ était venu, et que ce ne pouvait être que Jésus de Nasra, celui que nos pères ont crucifié.

— Fils de Nathan, interrompit le rabbin Abraham Lévi, tu es plongé dans les ténèbres de l'erreur, et tu t'es égaré dans l'étude de la loi. Rappelle-toi ce que Rabbi Elyazar le Modaïte a dit : « Celui qui explique la loi d'une manière fausse n'aura point de part au siècle à venir, quand même il serait docteur dans la loi, et doué de toutes les vertus. » Si tu avais interprété la loi d'après les traditions de nos pères, tu n'aurais point quitté le chemin de la vérité, pour t'engager dans une voie de perdition.

Jochanan répliqua qu'il n'avait eu garde de négliger les traditions des anciens ; qu'il s'appuyait même sur l'enseignement des rabbins Elie, Hillel, Ibba et d'autres, qui tous expliquaient les prophéties relatives au Messie dans le sens des chrétiens.

Puis il se mit à développer l'enchaînement des diverses prédictions contenues dans l'Ancien-Testament ; il en montra la concordance, et l'application à une seule et même personne. Il insista particulièrement sur les prophéties de Jacob et de Daniel, qui précisent en quelque sorte l'époque de la venue du Messie ; et il démontra que, de quelque manière qu'on entreprît de déterminer les époques, il était de toute évidence que le Messie était venu.

Les rabbins ne trouvaient pour tout argument que

des exclamations et des injures. Ordinairement, dans leurs disputes avec les chrétiens, ils ont pleine liberté de chicaner sur la valeur d'un mot, sur la légitimité d'un texte, mais en ce moment c'était tout autre chose : Jochanan expliquait le texte hébreu selon les règles grammaticales apprises à l'école de Tabariéh, chez les rabbins eux-mêmes.

Jochanan continua donc son discours, et, après avoir développé les prophéties d'Agée et de Malachie, il compara les qualités du Messie chantées par David avec celles que décrit Isaïe, et conclut en ces termes :

— Eh bien! mes frères, convenez-en maintenant avec moi : depuis dix-neuf siècles le sceptre est enlevé à la maison de Juda; donc il est passé dans les mains de Celui auquel il était réservé. Ce règne, de temporel qu'il était, est devenu tout spirituel, et embrasse dans son étendue l'universalité des peuples. Et maintenant, une dernière remarque. Quand autrefois il y avait des pécheurs dans Israël, Dieu punissait ces pécheurs, mais il conservait son peuple. Lorsque toute la nation tombait dans l'idolâtrie, Dieu dispersait nos pères parmi les Gentils, mais il n'oubliait point sa miséricorde : aussitôt que les enfants de Jacob levaient des yeux repentants vers le ciel, Dieu se souvenait d'Abraham, et ramenait son peuple dans ses foyers. Depuis la captivité de Babel, Israël est resté fidèle au Dieu de ses pères. Il a combattu, il a répandu le sang de ses braves pour défendre l'intégrité de la loi. Et cependant, depuis dix-neuf siècles, nous sommes dispersés par toute la terre; Israël a vu renverser ses

autels, brûler son temple, saccager la ville sainte. Il est resté sans chef, sans temple, sans sacrifice, sans sacerdoce ; le regard de la miséricorde semble constamment se détourner de lui ; point de prière qui puisse fléchir le ciel ! Or, je vous le demande, quel crime Israël a-t-il commis pour mériter un châtiment pareil ?... Vous vous taisez !... Mes frères, c'est que nous avons tué le Christ de Dieu, et, le prophète l'a dit : Nous avons cessé d'être son peuple !

Jochanan se tut. Les juifs, terrifiés, ne trouvaient pas un mot de réplique. Nathan baissait la tête comme un coupable, qui vient d'entendre la lecture de sa sentence. Un étrange combat se livrait dans son cœur. S'il eût tenu son fils en son pouvoir, il l'aurait peut-être sacrifié au fanatisme, croyant imiter Abraham. Maintenant que Jochanan était libre, et sous une protection étrangère, l'amour du malheureux père tenait du délire ; il admirait son fils, tout en voulant le bannir de son cœur.

Le consul se leva et prononça la sentence. Il déclara qu'il n'y avait point de raison suffisante d'appliquer la loi du sursis ; que le jeune homme avait parfaitement motivé sa conversion, et que d'ailleurs il y avait de fortes preuves en faveur de sa constance. Les plaignants furent congédiés avec défense de molester dorénavant le néophyte.

Alors, la salle retentit d'applaudissements réitérés de la part des chrétiens et même des musulmans. Les juifs avaient retrouvé toute leur fureur, mais ils n'osaient la manifester, car ils eussent été infailliblement massacrés par les Turcs.

Quelques moments après, on entendit au dehors

un affreux tumulte. Une jeune femme se précipite dans la salle, se jette aux pieds du consul, et s'écrie :

— Illustre seigneur, protége ta servante !

Les *kawas* durent concentrer toutes leurs forces pour empêcher les juifs d'envahir l'appartement. Le tumulte devint général, et les *kawas* se virent forcés de requérir le secours de la garnison turque. Quelques-uns des séditieux furent mis en prison, et durent se racheter au prix de l'or ; le reste fut dispersé. L'aîné des fils de Samuël Harosch mourut, quelques jours après, à la suite des blessures qu'il avait reçues dans la mêlée.

On peut juger de l'étonnement et de la joie de Jochanan, lorsqu'il reconnut, dans cette femme au voile déchiré, au visage pâle et défait, Esther, sa sœur bien-aimée. Mais quoiqu'il brûlât de l'interroger, il attendit modestement que le comte prît l'initiative.

— Eh bien ! ma fille, dit celui-ci en arabe, que veux-tu ? quelle est la cause de ce tumulte ? Mais d'abord, lève-toi, repose-toi sur le divan, et tâche de vaincre ton émotion si vive.

Esther, sans quitter l'humble posture qu'elle avait prise dès son entrée, répondit :

— Illustre seigneur, la place de ta servante est à tes pieds jusqu'à ce qu'elle obtienne miséricorde. Je suis une pauvre fille israélite ; Nathan me donna le jour, et Jochanan est mon frère. Je commis un grand péché en me chargeant de séduire mon bien-aimé Jochanan, et de le dissuader d'entrer dans la seule voie qui mène à la vie. L'éternel soit béni ! car mon frère me parla avec la sagesse des anciens ; il me fit connaître la bonté de Jésus, et la douceur de Miriam,

la bienheureuse mère du Roi-Messie; et, sans oser le dire, je sentis mon cœur tout troublé.

« Il arriva que j'eus un songe. Il me semblait voir Jochanan dans un jardin de délices; moi, je me trouvais enchaînée dans un abîme plein de serpents et de dragons, qui sifflaient horriblement, et me menaçaient de toutes parts. Or, Jochanan me fit signe de venir à lui, et moi, je me tordais de désespoir, car, m'eût-on délivrée de mes chaînes, les rochers arides et escarpés qui bordaient l'abîme auraient été pour moi une barrière infranchissable.

» Soudain, au milieu de ces cruelles angoisses, une dame, environnée de célestes splendeurs, descend vers moi; elle fait tomber mes fers, me prend par la main, et me transporte, en un instant, dans le jardin de délices. Alors, je tombe aux pieds de cette dame et je lui dis : « Puissante reine, apprends-moi ton nom, que je puisse te bénir tous les jours de ma vie! » Et elle me répondit d'une voix pure comme celle des anges : « Ma fille, je suis Miriam, la mère du Roi-Messie. Suis la route que ton frère a choisie; aime beaucoup mon fils Jésus; dans les dangers, invoque mon secours; je veillerai sur toi. » Elle dit, et disparut. Alors, je voulus baiser l'endroit où elle avait posé les pieds, et je m'éveillai.

» Depuis ce moment je me sentis toute changée, et comme la grande reine des cieux m'avait dit de suivre mon frère, je résolus d'obéir sans tarder à la voix du ciel, de quitter la maison de mon père, et de me réfugier dans les bras de Dieu.

» Le lendemain j'étais seule à la maison. J'appris qu'une petite caravane allait partir, ce jour-là même,

pour El-Koudsch. Je me recommandai à Jésus et à la bonne Miriam, je pris mon voile et quelque argent, et me joignis aux pèlerins.

» Arrivée dans la ville, je compris que je devais m'adresser à toi, puissant protecteur des enfants d'Israël du pays d'Ascenez (1), mais comme j'approchais de ton palais, j'en vis sortir une multitude de gens, les uns joyeux, les autres transportés de colère. Je les laissai passer, lorsque apercevant mon père dans la foule, je jette un cri de frayeur. Le fils aîné de Samuël Harosch me reconnaît sur le champ. Il me saisit par mon voile. Je m'élance pour me réfugier dans ta maison. Ils se seraient rendus maîtres de moi, si les bons Ismaélites ne m'avaient sauvée. Et maintenant, seigneur, voici ta servante prosternée à tes pieds, et te suppliant de l'admettre au nombre des enfants de ton peuple. »

Le consul et le père Custode ne purent s'empêcher d'admirer les voies de la Providence, et la puissance de la grâce divine.

Jochanan courut relever sa sœur, et, l'embrassant, il s'écria :

— Je te l'avais bien dit, Esther, mon bon ange m'avait assuré que nous nous reverrions au tombeau du Sauveur !...

Trois semaines après, Jochanan fut baptisé, et reçut au baptême le nom d'Etienne. Il se rendit,

(1) C'est ainsi que les juifs appellent l'Allemagne.

sous bonne escorte, au Mont Liban, et se retira dans un monastère maronite, pour y passer ses jours dans la prière et dans l'étude. Esther ne fut baptisée que six mois plus tard ; on l'appela Marie. Elle continua à demeurer chez la comtesse de Bérac, qui l'avait instruite dans la religion chrétienne. Plus tard, lorsque le consul fut rappelé en Europe, la juive convertie suivit sa protectrice en Autriche, où elle prit le voile dans un couvent d'Hospitalières, et se voua au service des pauvres et des infirmes. Elle mourut, jeune encore, en odeur de sainteté. Jochanan offre journellement à Dieu ses prières et ses mortifications pour la conversion des enfants d'Israël.



LE PRISONNIER DE GLENVAR.

I

Je suis seul. Jamais un rayon de soleil ne pénètre dans ma triste demeure. A la lumière incertaine du demi-jour qui m'environne, mes yeux affaiblis n'aperçoivent que les sombres murs de ma prison humide. Assis sur ma couche solitaire, je prête une oreille attentive pour saisir les accents de quelque voix humaine, et je n'entends que le bruissement des vagues qui viennent se briser contre la tour, et le mugissement de la tempête, joint au roulement du tonnerre qui se perd au loin dans les montagnes. Et pourtant, le calme réside dans mon cœur; mon âme est inondée d'une paix ineffable, avant-goût des célestes délices.

Hélas! j'ai tant souffert. Dix années de tourments ont blanchi mes cheveux, ridé mon front, courbé ma taille, dont j'étais autrefois si fier. Mes mains décharnées sont meurtries par les fers, mes yeux affaiblis par les pleurs, mon cœur fatigué à force d'espérer en vain. Ah! que de fois j'ai soupiré vers

la tombe! Que de fois j'ai supplié la mort de venir abréger mes souffrances! Et pourtant le calme règne maintenant dans mon cœur. Mon âme s'est rouverte à l'espérance, mais à une espérance qui ne sera point déçue.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Il fut un temps où des tempêtes plus terribles que celles des éléments s'agitaient dans mon sein. Un sombre désespoir s'était emparé de tout mon être. Je brûlais de me venger de mes ennemis, et cette soif dévorante était irritée par l'impossibilité où je me voyais de l'éteindre. Je haïssais les hommes, mes ennemis, parce qu'ils étaient libres et heureux, tandis que moi je ne l'étais pas. Je maudissais Dieu, que je ne voulais pas reconnaître... et pourtant ce Dieu veillait sur moi.

L'hiver était venu joindre ses rigueurs aux souffrances qui m'accablaient. La bise pénétrait librement dans mon cachot, où la lumière du jour n'entrait qu'avec difficulté. J'entendais sans cesse d'énormes glaçons heurter les flancs de ma prison sans pouvoir l'ébranler. Mes membres étaient glacés. Je ne quittais plus le misérable grabat, tant de fois trempé de mes pleurs. Hélas! je n'avais plus de larmes; je ne connaissais plus que la rage du désespoir. Je maudissais le jour qui éclaira le moment de ma naissance!

Un jour, c'était vers le soir, la porte de ma prison s'ouvrit. Au lieu de la sombre figure de mon geôlier silencieux, je vis entrer un homme dont les traits annonçaient une tendre compassion pour mon infortune, tandis qu'un sourire de bonté reposait sur ses lèvres. C'était un prêtre. La porte de la prison se

referma, et l'homme de Dieu s'assit sur le bord de ma couche, il me prit la main, et me parla ainsi :

— Mon fils, la main du Très-Juste s'est appesantie sur toi. Songe au sublime bonheur d'un pareil partage, et bénis la divine miséricorde, qui veut bien te purifier ici-bas par les souffrances.

Il dit, et je sentis une larme qui tombait sur ma main glacée. A ces mots, une rage inexprimable s'empare de moi, et, bondissant sur ma couche, je m'écrie :

— Prêtre, sais-tu qui je suis?

— Tu es un infortuné, répondit-il, et ce titre suffit pour mériter tous les soins d'un ministre du Dieu qui mourut sur une croix.

— Apprends donc, continuai-je, que je suis Ellinor, l'unique rejeton de la puissante race des Morris. Je possédais de vastes domaines; j'étais l'ami de mon souverain, la consolation de ma vieille mère, et de ma sœur encore enfant. Mais l'envie m'entourait de ses ailes de flamme; la noire calomnie vint m'envelopper de ses ombres funestes, me bannir de la lumière du jour et de la société humaine. Un soir, j'étais assis avec ma mère et ma sœur près du foyer de mes ancêtres. Le feu pétillait joyeusement dans l'âtre, comme une image éclatante de mon bonheur, tandis qu'au dehors la bise soufflait avec violence comme aujourd'hui. Soudain un bruit inaccoutumé porte le trouble dans mon sein. Il me semble entendre un hennissement de chevaux, un cliquetis d'armes, un bruit semblable à celui que font des gens qui se battent. Je m'élance vers la fenêtre, et, à la lumière de cent torches, je vois que le manoir est

envahi, et que déjà les assaillants sont maîtres de la place.

A cette vue je saisis ma fidèle épée, qui déjà m'avait servi en maint combat, bien résolu de vendre chèrement ma liberté ou ma vie. Mais déjà on enfonce les portes, une foule de guerriers se précipitent dans la salle, je suis entouré et garrotté avant même d'avoir pu songer à porter un coup. Qui peindra ma rage? qui comprendra le désespoir de ma mère?

La pauvre femme était évanouie. Elle était tombée au moment où je devenais captif. Elle gisait sur les froides dalles, sans secours, et moi, je me voyais dans l'impuissance de venir à son aide. Ma sœur ne pouvait non plus la secourir, elle était évanouie. Mais quel guerrier se présente soudain à mes regards? Il me contemple avec une joie féroce; un sourire infernal défigure ses traits, il semble insulter à mon infortune. C'était le farouche Oscar, le châtelain de Mortondale. Dès longtemps nous étions ennemis. L'envie le rongeait; j'étais en faveur près du monarque, tandis que lui n'occupait qu'un rang subalterne. Il résolut de me perdre, et de se servir de moi comme de marche-pied pour s'élever au pouvoir. Ses noires intrigues obtinrent le succès qu'il en espérait : je fus accusé de trahison; le monarque me crut coupable, et ce fut le perfide Oscar qui reçut l'ordre de m'arrêter. On vint me surprendre pendant la nuit, parce qu'on craignait mes vassaux, et mes amis, qui étaient nombreux et puissants.

Au moment où on allait m'entraîner, ma mère revint de son évanouissement. Hélas! mieux eût

valu pour elle ne plus revoir la lumière; elle aurait cessé de souffrir, elle n'aurait pas vu son fils, l'unique soutien de sa maison, jadis si puissante, au pouvoir de ces tigres qui allaient plonger ce gage de son amour tout vivant dans la tombe. Elle veut s'élancer vers moi; mais ses forces l'abandonnent! Elle tend ses mains suppliantes... un long cri de douleur s'échappe de son sein : « Mon fils!.... » Et ce cri vient me briser le cœur.

Ma mère venait de s'évanouir de nouveau. Ma sœur, encore au printemps de la vie, s'attache à moi comme le lierre s'attache au chêne robuste; hélas! la pauvre enfant espérait me sauver des mains de ces tigres, qu'elle ne pouvait pas même fléchir par ses larmes. Vains efforts! Mais... ô rage! voilà que le féroce Oscar la saisit, la rejette violemment dans la salle, et l'infortunée Eveline va frapper de son front le sol qu'elle rougit de son sang! La rage et le désespoir me rendirent désormais insensible. On me traîna, garrotté, dans une barque, et je vis bientôt disparaître pour toujours les tours imposantes de Morrishill, du manoir où je laissais ce que je chérissais le plus sur la terre. La barque voguait silencieusement sur les flots unis du lac. La lune éclairant ce forfait, brillait de tout son éclat. La nature reposait dans un calme imposant; mais la tempête était en mon âme.

Cependant aucun des guides ne m'adressa une parole. Le traître Oscar était resté à terre. Nous arrivâmes au pied de la sombre tour de Glenvar, où j'allais languir jusqu'à l'heure du trépas. On amarra la barque à l'un des flancs de la tour, et avec un air

de mystère on m'introduisit par une poterne dans cette galerie obscure qui vient aboutir au cachot, témoin de mes souffrances.

Prêtre, comprends-tu maintenant pourquoi je hais les hommes, pourquoi je maudis l'existence? Je ne saurais dire qui j'abhorre le plus, ou des perfides qui ont tramé ma ruine, ou de l'ingrat souverain et des lâches amis qui m'oublient, qui m'abandonnent dans mon infortune. Bientôt l'été va revenir pour la seconde fois, et je n'ai vu encore que mon triste geôlier! Ma mère, ma sœur, sont-elles encore vivantes? Je l'ignore. Prêtre, toi qui es du nombre de ceux qui sans cesse nous vantent la Providence d'un Dieu juste, réponds-moi, où donc est cette Providence? Suis-je peut-être exclu des soins paternels de ton Dieu?

II

A peine avais-je proféré ce blasphème, que l'homme de Dieu se leva. A la lueur d'une lampe que le geôlier avait laissée à terre, je vis les yeux du prêtre lancer des éclairs; il était pâle d'horreur; sa pose était d'une majesté terrible, il semblait un prophète inspiré de Dieu. Cependant il étendit la main vers moi, et me cria d'une voix de tonnerre:

— Insensé! Chétif mortel! Qui es-tu, toi qui oses ravir à Dieu l'attribut de sa justice? Qui es-tu, toi

qui nies la Providence, qui maudis le bienfait de la vie? Comme si Dieu devait rendre compte de ses œuvres au ver ignoble qui rampe dans la poussière! Comme s'il n'était pas préférable de pouvoir bénir Dieu dans un cachot que de reposer dans le néant!

Il dit, et, se rasséyant, il reprit d'un ton plus doux:

— Mon fils, crois-tu comprendre les voies de la suprême Sagesse? Ne sais-tu donc point que la Providence poursuit ses fins par les moyens les plus étranges? que Dieu frappe et blesse pour guérir? qu'il nous conserve dans le sein de l'infortune? Songe qu'après cette courte vie, d'ailleurs si remplie de misères, il existe une autre vie, une vie interminable, où l'innocence opprimée sera dédommagée par une éternité de bonheur, où le crime sera puni par des tourments sans fin.

« Crois-tu donc être innocent? Ta conscience ne te reproche-t-elle rien? Non, tu n'as pas trahi ta patrie; jamais tu ne fus infidèle à ton prince, mais n'as-tu jamais trahi la cause de ton Dieu? As-tu toujours respecté les droits de l'humanité? Ta vie ne fut-elle qu'un tissu de bonnes œuvres? Et tu oses attaquer la Providence, elle qui dans sa miséricorde te châtie sur la terre, afin de te purifier pour la vie à venir?

» Tu es innocent, dis-tu, et tes ennemis triomphent. Mortel, es-tu innocent comme le fils de l'homme, qui expira sur la croix, tandis que ses lâches meurtriers criaient : « Victoire! » Et ces criminels où sont-ils? Où est maintenant leur victoire? Ils ont disparu devant le souffle du Triomphateur qui ressuscita pour la gloire. Ils sont tombés sous les coups

de sa vengeance, n'ayant pas voulu se réfugier dans les bras de sa miséricorde.

» La grande victime près d'expirer sur la croix, pardonne à ses bourreaux et prie pour eux. Chrétien, ne feras-tu pas de même? Tu accuses la divine justice... Eh bien! sache que déjà la Providence a eu soin de te venger. Le malheur est tombé sur le manoir de Mortondale; il a frappé le farouche Oscar dans ses plus chères affections, dans ses intérêts les plus puissants, et maintenant il traîne dans l'exil une existence remplie de misères et de cuisants regrets. Ellinor, pardonne-lui, tends-lui la main, il est malheureux comme toi, que dis-je? il est plus malheureux que le prisonnier de Glenvar.

» Ta mère, Ellinor, repose au sein de la gloire; le Seigneur lui a fait grâce du peu de jours qui lui restaient à passer dans les pleurs. Au moment de rendre le dernier soupir, elle a pardonné; ne pardonneras-tu point? Eveline vient de se consacrer au Seigneur dans un saint monastère. Là, elle prie pour les auteurs de ses jours, pour ses ennemis, pour celui qui la maltraita : elle a pardonné à Oscar. Ellinor ne pardonnera-t-il pas? »

Le prêtre se tut. Un changement soudain venait de s'opérer dans mon âme. Semblable à la voix qui commanda aux tempêtes, la parole à la fois douce et puissante du Saint venait de calmer en un moment mes fougueuses passions. Une paix inconnue s'insinua dans mon cœur; c'était ta grâce, ô mon Dieu, qui me disposa au pardon. Enivré d'un saint enthousiasme, je m'élance de ma couche, et, me prosternant aux pieds du prêtre, je m'écrie :

— Homme de Dieu, je pardonne! daigne implorer pour moi le pardon du ciel; que je puisse aimer désormais ce Dieu que j'ai tant blasphémé!

Là-dessus je lui fis l'aveu de mes fautes, et il prononça sur moi le pardon qui me rendit l'amour de mon Dieu. Il me quitta. Depuis il revint très-souvent pour me consoler et me réconforter par des paroles de charité, que la religion lui mettait sur les lèvres.

Depuis ce moment je n'étais plus seul. Non! le chrétien qui aime celui qui versa son sang pour lui, a toujours son Dieu présent dans le cœur. Il écoute sans cesse les inspirations de la grâce divine, et se sent libre, même dans les fers. Je goûtais un bonheur qui jusque-là m'avait été inconnu. J'avais appris à converser avec moi-même, et ce qui est bien plus, à m'entretenir avec mon Dieu dans les douces communications de la prière.

Cependant je ne fus pas exempt de souffrances. Dieu qui durant quelque temps m'avait nourri du lait de sa grâce sensible, voulut éprouver ma constance. La maladie vint visiter mon cachot. Une fièvre brûlante me saisit et me conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Pour comble de disgrâce, le Seigneur avait retiré de moi ses consolations ineffables; le découragement faillit s'emparer de nouveau de mon âme.

Mais, tandis que je me croyais délaissé, la parole consolante du saint prêtre vint retentir à mon oreille.

— Ellinor, me dit-il, souffre avec courage. Songe au délaissement de Jésus sur la croix, et achève ton

sacrifice. Le Seigneur veut te purifier d'un reste d'imperfection : bientôt tu recevras la palme de la victoire.

Et je sentis le calme renaître dans mon âme.

Depuis ma convalescence la paix de mon intérieur ne fut plus troublée. De jour en jour je sentais redoubler l'amour que je porte à mon Dieu. J'appris à bénir ma captivité, qui m'éloignait de l'occasion du péché. Oh! alors, je compris que le seul vrai bonheur consiste à aimer Dieu et à en être aimé!

Quelquefois, dans mes rêves, je vois l'ombre de ma mère planant dans les airs, resplendissante d'une auréole de gloire; elle me convie à la suivre au céleste séjour. A mon réveil je pleure, mais ce ne sont point des larmes de douleur, ce sont les pleurs du désir. Ah! Seigneur Jésus, viens! je ne refuse point de souffrir, non! Mais si j'ai assez souffert, réunis mon âme à toi dans la demeure éternelle des bienheureux, où ma mère m'attend!



BOURKO LE MAURE.

I

ZULÉIMA.

La mer était calme et la soirée délicieuse. Les flots de la Petite-Syrte baignaient mollement les côtes accidentées de l'Ile des Lotophages; une brise rafraîchissante ridait légèrement la surface azurée de l'Adria, et le soleil dorait de ses derniers rayons les cîmes des monts sur la côte opposée.

Après les chaleurs brûlantes de la journée, tout semble renaître, et respirer avec délices la fraîcheur de l'air, sous ce ciel africain, embaumé par toutes les richesses végétales de la création.

Les gabiers prenaient leurs ébats dans les anfractuosités des rochers, ou voltigeaient sur les lagunes, guettant le retour des pêcheurs, afin d'avoir leur part des produits de la pêche. Sous l'épais feuillage des jujubiers et des chênes, et sur les arbrisseaux qui garnissaient les collines, mille espèces d'oiseaux

faisaient entendre leur ramage et gazouillaient leur hymne du soir.

Ce charmant paysage, bien que situé loin du bruit des cités, loin du tumulte des passions humaines, n'était cependant pas la solitude : tout paraissait animé du souffle de Dieu ; tout redisait la bonté, la magnificence du créateur, mais surtout le calme imposant de sa majesté.

Assise à l'ombre d'un dattier, sur la pointe extrême de la falaise, la brune Zuléima jouissait silencieusement de l'harmonie, qui régnait entre les puissances de son âme et le repos de cette belle nature.

Son regard plongeait dans l'immensité des cieux, et les élans de son cœur vierge portaient ses désirs, ses chastes affections, jusqu'au-delà des orbes célestes.

La création lui semblait si belle, le créateur si digne de son amour ! C'est qu'elle possédait encore toute la splendeur de son innocence. Son âme naïve et candide ignorait le mal ; le souffle mortel de la séduction n'avait point effleuré cette fleur naissante : elle avait si peu vécu.

Lorsque enfin elle sortit de sa contemplation, elle abaissa ses regards sur les flots.

Elle aperçut alors un frêle esquif, qui sur l'aile de sa blanche voilure fendait légèrement les ondes. Un nuage de tristesse glissa sur le beau front de Zuléima, et obscurcit la radieuse expression de son visage.

Qu'était-ce? La jeune vierge n'était donc pas exempte de soucis, de chagrins? Hélas ! quoique le calme de son âme ne fut point troublé, parce qu'elle

était pure, parce qu'elle aimait Dieu, son cœur connaissait cependant la souffrance.

C'est chose si rare ici-bas qu'un bonheur sans amertume!

La barque venait d'entrer dans une petite baie. Zuléima se hâta de descendre sur la grève, et s'avança à la rencontre d'un homme qui montait la berge, tandis que ses deux esclaves amarraient l'embarcation, la dépouillaient de ses agrès et recueillaient les produits de la pêche.

Bourko-le-Maure, imprima un baiser sur le front de sa fille et s'achemina avec elle vers un bosquet de myrthes, où se cachaient deux humbles cabanes. A l'entour du bosquet, on voyait quelques terres assez bien cultivées, et produisant du millet et du maïs; une source jaillissant d'un rocher voisin, et roulant son filet de cristal sous l'ombrage des dattiers, entretenait la fraîcheur dans les champs.

Bourko n'avait pas encore dépassé sa quarantième année. C'était un homme d'une vigueur extraordinaire, d'une taille élancée, robuste, et rompu à toutes les fatigues.

Mais il était triste, d'une tristesse sombre, d'une tristesse qui défendait l'accès à toute expression de pitié.

Depuis deux ans qu'il habitait cette paisible retraite, Bourko s'était renfermé dans un silence presque absolu; rarement il adressait la parole à sa fille, la bonne, la douce Zuléima. Lorsqu'il n'était pas à la pêche ou aux champs, il se retirait dans une petite grotte, en face de la mer, et là, il demeurait des heures entières plongé dans une sombre rêverie.

Souvent il lui prenait des accès de désespoir. Alors il se roulait dans la poussière, se tordait convulsivement les mains, poussait des rugissements, maudissait son existence. Il se croyait obsédé par des spectres menaçants. En ces heures terribles, c'était ordinairement vers le soir, il portait les mains en avant comme pour repousser une attaque, ses cheveux se hérissaient, une sueur froide couvrait son front, ses dents s'entrechoquaient.

Sa fille le surprenait quelquefois dans ces tristes moments. Alors elle le ramenait en pleurant dans la cabane, et il se laissait conduire comme un enfant, sans pourtant rompre le silence obstiné, auquel il semblait s'être condamné.

Quel supplice pour la pauvre Zuléima! Elle ne savait comment s'y prendre pour soulager des douleurs dont elle ne connaissait ni la cause, ni la nature. Elle appréhendait quelque révélation terrible. Depuis longtemps son père ne priait plus. Lorsqu'elle lui parlait de Jésus, de la bonne Vierge Marie, il lui imposait silence d'un regard dur et farouche; ou bien, il la quittait sur le champ, en murmurant des paroles inintelligibles.

Et la jeune fille se contentait de gémir et de prier.

Le jour où nous avons vu la fille de Bourko assise sur la falaise, elle avait prié avec ardeur; une douce confiance s'était insinuée dans son âme; quelque chose lui disait qu'elle était exaucée.

— Père, dit-elle à Bourko, lorsqu'elle fut seule avec lui dans la cabane, tu n'as point pitié de ta pauvre fille, qui t'aime plus que sa vie. Elle te voit souffrir, et ne connaît point tes douleurs; comment

pourra-t-elle appliquer sur les plaies de ton cœur le baume de ses consolations?

Bourko restait muet, les bras croisés, le front sombre, le regard fixé sur le sol sablonneux de la hutte.

— Père, reprit la jeune fille, j'ai prié pour toi la Vierge du Ciel. Ne sois pas inflexible! Dis-moi tes peines; sinon, tu me verras dépérir sous le poids du chagrin, comme l'herbe du désert se flétrit sous le souffle brûlant du Shaman!

Le maure leva lentement la tête, et regarda sa fille avec une inexprimable tendresse.

— Zuléima, dit-il d'une voix agitée, fruit de mon bonheur évanoui, image vivante de celle qui n'est plus, va, bondis dans les champs comme l'agile gazelle, fuis ces lieux funestes; fuis loin du maudit, qui souille par sa présence ta demeure virginale!

— Ciel! qu'entends-je? s'écria la pauvre fille d'un ton déchirant, toi maudit!.... O mon père! veux-tu donc me briser le cœur?.... Oh! viens! dit-elle en entourant l'infortuné de ses deux bras; viens, mon père, repose ta tête fatiguée sur l'épaule de ta fille. Ne dis plus que tu es maudit! Tu es mon père, mon seul amour après Dieu; je vivrai pour toi!.... dis-moi tes souffrances; répands l'amertume de ton cœur dans le mien!

— Non, Zuléima, non! répondit Bourko en se dégageant de la douce étreinte; nous ne devons plus vivre ensemble! Toi, tu es pure comme le jour à sa naissance, douce et bonne comme un génie bienfaisant; tes oreilles ne seront pas souillées du récit de mes crimes. Car je suis un criminel, Zuléima, et tu dois rougir de ton père!....

— O mon Dieu! mon Sauveur! soupira la pauvre fille en fondant en larmes, je croyais que mon père était persuadé de l'amour de sa Zuléima!.... Hélas! il n'en est rien! Il ose croire que je pourrais rougir de l'auteur de mes jours! Père, lorsque tu me berçais encore enfant, sur tes genoux, tu me fis connaître le Dieu que j'adore, la Vierge que j'aime. Tu m'appris à reposer ma confiance en Celui qui nous sauva d'un dur esclavage; tu me racontas ces touchantes histoires de Jésus, si compatissant à toutes les misères, si plein de miséricorde pour les pécheurs; douterais-tu maintenant de la bonté du Dieu que tu me fis aimer?

— Et l'histoire du traître Judas, Zuléima..... la connais-tu?.... Ne suis-je pas un Judas, moi, qui ai renié mon Dieu, renié la Vierge, trahi l'Eglise?.... Crois-tu encore à la possibilité d'obtenir mon pardon?

— Plus que jamais, mon père. Non, tu n'as pas renié ton Dieu, tu n'as pas renié la Vierge! Ton âme est encore sensible; ton cœur saigne au souvenir d'un péché que tu appelles un crime!.... O mon père! c'est la grâce qui te réclame, c'est la voix de Dieu qui t'appelle, c'est son amour qui te poursuit!

Bourko pleurait. C'était la première fois depuis bien longtemps, que des pleurs sillonnaient ses joues flétries.

Il était vaincu.

— Zuléima, dit-il d'une voix étouffée par les sanglots, Zuléima, ma bonne, ma sainte fille, viens, que je te presse sur ce cœur privé d'espérance!.... Oui, je me trouve encore sensible à la consolation qui me vient de ton amour. Je ne te fuirai pas : te fuir serait

la mort! Et puisque tu l'exiges, je te ferai le récit de mes infortunes. Tu me jugeras ensuite.

II

LE RÉCIT DE BOURKO.

— Pour te faire connaître toute la suite de mes malheurs, je suis forcé de te parler de mon origine. A cet égard, nous avions voulu te laisser, ta mère et moi, dans l'ignorance, bien persuadés que nous ne regretterions jamais de ne pas t'avoir parlé d'un monde dont la connaissance serait pour toi un danger.

« Je naquis à Tagorce, dans le pays des Numides, de parents nobles et riches. Lorsque le roi des Vandales, Genseric, envahit la Mauritanie, ma famille, qui professait le catholicisme, quitta les provinces de l'empire, et émigra chez une peuplade amie, sur les confins du Grand-Désert.

» Ma mère était une sainte. Elle m'éleva dans les principes de la vraie piété, dans la constante pratique des devoirs du Christianisme.

» Hélas! j'étais si heureux à cette époque! J'étais loin de penser qu'un jour je dusse oublier les leçons maternelles!

» Ayant atteint ma vingtième année j'épousai la

belle Tunaza, la fille du chef de notre tribu, et mon père obtint pour moi le commandement d'une partie de nos troupes. Mais j'avais résolu de déployer mes talents guerriers sur un théâtre plus brillant. Je fis part à mon père du dessein que j'avais d'aller à Carthage, et d'offrir mes services au roi des Vandales, ma position et mes qualités personnelles me mettant à même de rendre quelques services à la cause de la religion.

» C'est ainsi que je raisonnais, mais cette présomption me devint fatale.

» Mon père me vit partir avec regret. Il n'essaya point de me retenir, d'autant plus qu'il remarquait que c'eût été inutile.

» Après quelques mois de séjour à Carthage, où ma femme m'avait suivi, je ne tardai point à m'apercevoir, que, vu ma qualité de catholique, je ne réussirais jamais à la cour arienne de Genseric (1). Durant le règne de ce tyran, la persécution ne s'était pas encore ralentie. Tous les jours on voyait les fidèles réduits en esclavage, leurs biens confisqués, leurs évêques, leurs prêtres emprisonnés, exilés ou mis à mort.

» Je renonçai pour le moment à l'idée de me fixer dans la capitale, et je compris que l'unique ressource qui me restait, c'était de retourner chez mes parents. Pendant que je faisais les préparatifs nécessaires pour le voyage, ma mère vint me trouver et m'apprendre, que notre tribu avait été assaillie par les

(1) Les Vandales professaient l'arianisme. Ces hérétiques niaient la divinité de Jésus-Christ.

barbares de l'Atlas et entièrement défaite. Mon père était mort à la suite de nombreuses blessures.

» Cette nouvelle acheva de ruiner mes ambitieuses espérances. J'avais pensé devenir un chef puissant; il fallait maintenant me résigner au rôle de proscrit. Après quelques heures d'amère réflexion, je compris mon destin, bénissant la Providence de m'avoir délivré de la tentation et la priant de nous conduire, moi et les miens, dans un endroit où nous serions libres de pratiquer notre religion. Je passai dans l'Ile des Lotophages, et je m'arrêtai sur cette côte solitaire, où il me fut permis, durant plusieurs années, de jouir d'une heureuse tranquillité au sein de ma famille.

» A la mort de ta mère, tu le sais, Zuléima, je fus inconsolable. Pour faire une diversion à ma douleur, je pris le parti de retourner à Carthage. Funeste résolution!.... Que ne restai-je auprès de toi, ma fille, et auprès de ma bonne et vénérable mère! Vous m'auriez prodigué toutes deux ces douces consolations que votre cœur vous eût suggérées : j'aurais retrouvé la résignation et peut-être le bonheur. Hélas! un reste d'ambition sommeillait dans mon cœur, et un spécieux prétexte vint au secours de mes coupables souhaits. J'espérais pouvoir me rendre utile, maintenant que l'aspect des affaires publiques allait changer par la mort de Genseric, et l'avènement d'Huneric. Voilà ce que je m'imaginais, et, sur cette vaine probabilité, je partis, te laissant aux soins de ma mère et à la garde de mes deux fidèles serviteurs.

» A mon arrivée dans la capitale, je m'aperçus que

je m'étais trompé. L'Arianisme était plus triomphant que jamais : il se préparait une persécution générale et sanglante contre les catholiques.

» J'osai cependant tenter la fortune et m'adresser à Genzo, le général des troupes maures. Cet homme, voyant ma constitution robuste et un certain air de détermination dans mes traits, me prit en amitié; il m'accorda volontiers ma demande, et me promit un prompt avancement.

» Ce premier succès m'enivra. Dans cette disposition d'esprit, je me laissai facilement persuader que, dans les circonstances actuelles, il m'était permis de dissimuler mes croyances, et de me conduire extérieurement comme un arien.

» Cette perfidie me fut fatale. Peu à peu la foi s'affaiblit dans mon âme. L'entrain des plaisirs, la vie bruyante et dissolue des camps, l'enivrement de l'ambition me plongèrent dans le gouffre de l'hérésie et du péché. Peu de mois après mon arrivée à Carthage, j'étais pire qu'un véritable arien.

» Je n'étais pas le seul à trahir ma foi. Huneric venait de publier un édit par lequel les catholiques étaient exclus de tous les emplois. Il défendit en outre de donner ni gages, ni vivres, ni quoi que ce fût aux catholiques, employés à la cour; et non content de cet ordre inhumain, il les fit accabler d'ouvrages pénibles.

» S'il y eut dans ces circonstances beaucoup de martyrs, beaucoup de confesseurs de la foi, il y en eut aussi qui s'empressèrent d'embrasser l'hérésie arienne. Ces lâches aimaient mieux, ainsi que moi, jouir des biens terrestres, que souffrir quelque chose

pour l'amour de Dieu, dans l'espoir d'une récompense éternelle. Je suis persuadé que beaucoup d'entre eux agissaient contre leurs convictions; qu'ils étaient bourrelés de remords et détestaient le tyran; mais la crainte de la mort, le désir des prospérités de la vie, la soif des honneurs, les empêchaient de suivre leurs généreux penchants, et les retenaient dans les chaînes de l'hérésie.

» Je venais d'être nommé commandant des troupes maures cantonnées à Lara et à Sicca.

» Un jour je reçus l'ordre de partir immédiatement pour Carthage. Le tyran venait de condamner à l'exil cinq mille catholiques, vénérable phalange, composée en grande partie d'évêques, de prêtres et de diacres. Huneric me donna ses instructions. Je devais rassembler les condamnés dans les deux villes de mon commandement, et de là les escorter jusqu'au Grand-Désert, pour les livrer aux Kabyles, l'une des peuplades les plus féroces de l'Atlas.

» Je repartis pour Lara avec un grand nombre de condamnés, ramassés dans Carthage même. Beaucoup d'ariens versèrent des pleurs en voyant ces pauvres vieillards, accablés d'infirmités, marcher vers l'exil, ou plutôt vers une mort affreuse. Deux prêtres conduisaient un mulet sur le dos duquel on avait lié le vénérable Félix, depuis quarante-cinq ans évêque d'Abbir, et perclus de tous ses membres. Quelques amis du roi avaient intercédé pour lui, afin qu'il lui fût permis de terminer à Carthage le peu de jours qu'il lui restait à vivre; mais le monstre avait répondu :

» — S'il ne peut marcher, qu'on l'attache à la

suite de deux taureaux, qui le traîneront jusqu'au lieu de sa destination.

» En route je fus témoin d'un fait capable de me faire mourir de honte et de confusion.

» Un jour, c'était vers le soir, nous vîmes une femme fort âgée, qui, d'une main, portait un sac avec quelques hardes, et tenait de l'autre un enfant qu'elle encourageait à marcher, lui parlant en ces termes :

» — Courons, mon fils ; ne voyez-vous pas avec quelle joie tous ces saints se hâtent d'aller recevoir des couronnes ?

» Mais le bienheureux Victor, prêtre de Carthage (1), qui par charité accompagnait les confesseurs, se tourna vers cette femme, et lui dit :

» — Ma sœur, pourquoi vous joindre à une troupe d'hommes, et troubler ainsi la compagnie des saints ?

» — Mon père, répondit-elle, donnez-nous votre bénédiction, et priez pour moi, je vous supplie, et pour cet enfant qui est mon petit-fils ; car toute pécheresse que je suis, j'ai eu pour père l'ancien évêque de Zurita.

» — Comment donc, lui repartit Victor, êtes-vous en si mauvais équipage, et pourquoi venez-vous en ces lieux ?

» — J'y viens, répliqua la généreuse femme, pour aller en exil avec cet enfant, de crainte que le démon, le trouvant seul, ne lui fasse abandonner le chemin

(1) Ce saint prêtre fut plus tard évêque de Vite. Il écrivit l'histoire de la persécution des Vandales, narration simple et touchante, qui nous a fourni les principaux traits de ce récit.

de la vérité pour le précipiter dans une mort éternelle.

» — Que la volonté de Dieu soit faite! répondirent les confesseurs, et ils continuèrent leur marche en silence, ou en chantant des cantiques d'action de grâces.

» A notre arrivée à Lara, nous y trouvâmes le comte Giscla, trésorier du roi, qui nous attendait, afin de tenter par de belles paroles et par toutes sortes d'artifices la foi des catholiques. J'avais voué à cet homme une haine farouche, parce qu'il me semblait qu'il méprisait les Maures, et ne les regardait que comme les esclaves des Vandales.

» Il fit comparaître tous les prisonniers devant lui.

» — Pourquoi, leur dit-il, pourquoi êtes-vous si opiniâtres, et refusez-vous d'obéir au roi? Rentrez en vous-mêmes, obéissez au magnanime Huneric; vous pouvez encore obtenir ses bonnes grâces, si vous faites promptement ce qu'il vous ordonne.

» A ce discours, tous les confesseurs s'écrièrent d'une voix unanime :

» — Nous sommes chrétiens! nous sommes catholiques! Nous confessons la Trinité, un seul Dieu éternel et inviolable!

» La tentation se renouvela plusieurs fois, mais toujours sans succès.

» J'avais fait enfermer les captifs dans des prisons assez rudes, permettant toutefois à leurs amis d'y entrer, d'y faire des exhortations, d'y célébrer même les divins mystères. J'espérais par ce moyen obtenir quelques apostasies, et m'en faire un mérite près du roi et du patriarche arien. Il y avait là plu-

sieurs enfants, que leurs mères avaient suivis par suite de l'affection qui leur est si naturelle, mais avec des sentiments bien différents. Les unes se réjouissaient d'avoir mis au monde des martyrs; les autres, pour délivrer leurs enfants de la mort, s'efforçaient de les persuader de se faire rebaptiser et de renoncer ainsi à la vraie foi. Toutes leurs instances, toutes leurs caresses furent inutiles, et cette manifestation de la tendresse maternelle ne fut pas capable d'amollir le courage de ces héroïques enfants.

» J'étais furieux. Loin de toucher mon cœur, cette admirable constance dans la foi était un sanglant reproche pour moi, misérable transfuge : et ne pouvant m'empêcher d'estimer ces généreux martyrs, je les accablais de ma haine; ma rage, trop impuissante à mon gré, eût voulu les anéantir.

» Nous reprîmes notre marche vers le Grand-Désert. C'était un dimanche. Les saints sortirent de leurs cachots, l'allégresse sur le front, chantant l'hymne : *Tous vos saints vous glorifient, mon Dieu, en cette journée !*

» De toutes parts les catholiques accouraient pour voir les martyrs de la foi, et s'édifier de leur constance. Les paroles de consolation qu'ils leur adressaient, mêlées aux plaintes qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'exhaler contre leurs persécuteurs, m'exaspéraient. Je chargeai mes Maures de disperser cette foule importune, et contraignis mes victimes à faire des marches forcées. Les vieillards, les enfants, que leur faiblesse et la fatigue empêchaient de nous suivre; les malades et les infirmes, étaient l'objet des plus indignes traitements. On les piquait avec

des javelots, comme pour les aiguillonner; on leur jetait des pierres pour les forcer à marcher. Quant à ceux qui ne pouvaient plus avancer, j'ordonnai aux Maures qui les conduisaient de les attacher par les pieds et de les traîner. Bientôt, leurs habits étant en lambeaux, les ronces, les pierres aiguës déchirèrent ces corps usés, et de longues traces de sang marquèrent l'affreuse route.

» O Zuléima! ce fut alors que succomba sous mes coups un vénérable évêque dont j'ignore le nom. Jamais je n'oublierai le regard qu'il jeta sur moi en expirant! Ce regard me perçait le cœur, comme à présent son souvenir!

» Cette triste expédition terminée, j'allai à Carthage, pour rendre compte de la manière dont j'avais rempli les ordres du roi. Je fus retenu dans cette ville plus longtemps que je ne croyais. Un jour, comme je sortais du cirque, je reçus une cruelle injure d'un certain Elpidifore, l'homme de confiance du tyran, et le ministre ordinaire de ses cruautés. Je jurai de me venger, et de tuer mon ennemi la veille de mon départ.

» Le lendemain je fus requis de nouveau avec mes Maures, pour escorter une troupe considérable de confesseurs qui allaient partir pour l'exil. Ils subirent préalablement la torture sur une des places publiques.

» Elpidifore avait été choisi pour présider à cet horrible spectacle. Cet homme avait été baptisé dans l'église de Lauste, et le lévite Muritta, l'un des martyrs, l'avait reçu au sortir des fonts. C'était donc un apostat comme moi.

» Après que les prêtres eurent été tourmentés l'un après l'autre, on fit venir Muritta, qui n'était que diacre.

» Lorsqu'on voulut dépouiller ce vénérable vieillard pour l'étendre sur le chevalet, il tira de dessous ses vêtements la robe blanche, dont il avait autrefois revêtu Elpidifore au sortir des fonts, la déploya afin que chacun la vît, et, adressant la parole à l'apostat, qui était assis sur son tribunal :

» — Voici, dit-il, toi qui est le ministre de l'erreur, voici la robe qui t'accusera devant la majesté de Dieu, lorsqu'il viendra juger les hommes. Je l'ai gardée avec soin, cette robe qui t'a couvert, lorsque tu es sorti pur des eaux du baptême, afin qu'elle rendît témoignage contre toi. Puisses-tu te repentir, Elpidifore, et éviter par la pénitence les flammes éternelles !

» Je jouissais intérieurement de la confusion du coupable, et jurai tout bas, impie que j'étais ! qu'il n'aurait pas le temps de se repentir.

» Le soir de ce même jour, je me tenais dans une ruelle écartée, où je savais qu'Elpidifore passait seul, tous les jours, à la nuit tombante. Il parut, chantant à demi-voix un air de la *Thalie* (1). M'élancer sur le malheureux, lui étreindre la gorge pour l'empêcher de crier, lui plonger ma dague dans le cœur, après m'avoir fait connaître à lui, fut l'affaire d'un instant.

» Personne ne me soupçonna de ce meurtre. Je

(1) La *Thalie* était un recueil de chants composés par l'hérésiarque Arius, afin de répandre par ce moyen ses erreurs et les rendre populaires.

fus même chargé de la recherche du coupable, et, après bien des démarches, qui naturellement ne devaient aboutir à rien, je partis pour ma nouvelle expédition.

» Cependant le remords s'empara de mon âme; je n'avais plus de repos; je voyais partout mes victimes. Incapable de soutenir au sein d'une vie active cette lutte intérieure qu'il me fallait subir, je résignai ma charge et revins me fixer près de toi. Tu sais le reste.

» Dis-moi, Zuléima, ton père ne t'inspire-t-il pas de l'horreur, maintenant que tu le connais pour un persécuteur de l'Eglise de Dieu, pour un infâme meurtrier? »

— Non, mon père, dit Zuléima en pleurant, tu es toujours mon bien-aimé père! Quelle que soit ton infortune, je ne t'abandonnerai point. Quand bien même tu devrais traîner tes jours dans la honte et l'infâmie, je partagerais ta honte, nous souffririons ensemble. Seulement, aie confiance en Dieu, mon père, et la paix reviendra sûrement habiter dans ton cœur.

— Mon Dieu, dis-tu? Et cet évêque assassiné!.... Et cet hérétique plongé par mes mains dans un gouffre de flammes!....

— Mon père, je t'en conjure, passons la nuit en prières; le ciel se laissera fléchir par nos larmes. Demain, dès qu'il fera jour, nous irons ensemble trouver le saint évêque Aspar : il te réconciliera avec Dieu et avec son Eglise. Ne rejette pas ma demande, ô mon père!

— J'irai, ma fille.

III

LE PÉNITENT.

Le lendemain Bourko et Zuléima s'enfoncèrent dans la chaîne de montagnes qui borde la côte orientale de l'île. Après une demi-journée de marche, ils entrèrent dans une ravine étroite et obscure, aboutissant à une grotte dont l'entrée était presque entièrement obstruée par les broussailles.

C'était là que se cachait le saint évêque Aspar, le pasteur du peu de catholiques qui demeuraient dans l'île des Lotophages. La piété des fidèles pourvoyait à sa subsistance. Tous les dimanches il réunissait ses ouailles dans la grotte; alors il offrait le saint sacrifice, et fortifiait les siens du pain de vie et de la parole de Dieu.

Zuléima battit trois fois des mains, et prononça de sa douce voix le *Trisagion*.

A ce signal, un vieillard parut à l'entrée de la grotte.

C'était le diacre Secundus, chargé de reconnaître et d'introduire les fidèles.

Le Maure et sa fille entrèrent sous la voute, et après avoir parcouru un dédale de couloirs, ils arrivèrent à une chambre souterraine assez spacieuse, fermée d'un épais rideau.

Il y avait là une vingtaine de personnes chantant à voix basse des psaumes et des litanies, en attendant le commencement de la messe.

Lorsque le rideau se fut soulevé pour donner entrée aux deux retardataires, Bourko tomba à genoux sur le seuil de la chambre, et levant les mains vers l'humble autel qui s'élevait modestement dans le fond de la grotte, il s'écria :

— Mon seigneur et mon père! je ne suis pas digne d'entrer dans l'assemblée des saints; je suis un apostat, et mes mains sont souillées de sang!

A ces mots, le pontife s'approcha du pénitent, et lui dit d'un accent paternel :

— Mon fils, Dieu ne détourne point sa face, lorsque le pécheur se repent de ses crimes, et qu'il veut sincèrement revenir à lui.

— Je le sais bien, mon père; oui, je le sais, reprit Bourko, mais moi ai-je le repentir? Oh! je sens bien quelque chose là..... (et il se frappa la poitrine); quelque chose de poignant, quelque chose qui m'agite, qui m'ôte le repos..... mais, est-ce le repentir?..... N'est-ce pas plutôt la main vengeresse de Dieu qui pèse sur mon cœur?....

— Non, mon fils, non, répondit le prêtre; Dieu ne se venge pas ainsi. Il détruit votre repos, afin de vous forcer à vous jeter dans ses bras, à chercher de nouveau le repos dans son sein. C'est sa grâce, mon fils, c'est son inépuisable amour qui vous poursuit, car il est jaloux de nos âmes.

— Son amour, s'écria le Maure; eh! ma fille m'a dit la même chose; et pourtant, est-il possible que Dieu m'aime?... J'ai renié ma foi, j'ai renié la divi-

nité de Jésus, j'ai tué les confesseurs de la foi, j'ai porté une main homicide sur un élu de Dieu, sur un évêque; j'ai assassiné un hérétique, et peut-être suis-je la cause de son éternel malheur! J'ai toujours agi contre mes convictions, contre ma conscience, pour l'amour des hommes, pour l'amour des biens périssables! Je suis un lâche, mon père, et les lâches n'entrent point dans le royaume des cieux!

Zuléima était tombée à genoux à côté de son père, et pleurait; tous les assistants pleuraient, et priaient avec elle.

— Mon fils, dit le pontife, vous avez péché devant Dieu, vous avez aimé l'iniquité. Mais n'ajoutez point à vos crimes celui de douter de la bonté de Dieu. Le Sauveur des hommes est venu, non pour les justes, mais pour les pécheurs. Vous avez renié votre maître avec Pierre, persécuté l'Eglise avec Paul, commis l'homicide avec David; faites pénitence comme eux, et comme eux vous pourrez encore aspirer à la sainteté et à la gloire des enfants de Dieu.

Puis posant ses deux mains sur la tête du pécheur, le pontife ajouta :

— Au nom du Dieu clément et sauveur, je vous reçois à la pénitence. Couvrez vos membres du cilice de l'affliction, et votre tête des cendres de la componction ; humiliez votre chair par le jeûne, trempez votre pain de vos larmes, et que le Dieu juste et saint vous fasse miséricorde!

Et se prosternant devant l'autel, l'évêque chanta avec tous les assistants les psaumes de la pénitence, après quoi le rideau retomba devant Bourko, et le

nouveau pénitent resta seul dans l'obscurité, pendant que le sacrifice s'achevait.

La main de Dieu s'appesantit enfin sur le royaume des Vandales. L'Afrique fut affligée d'une sécheresse effroyable, qui dévora tout ce que la terre produisait de richesses et de moissons. Pendant la saison des pluies, le soleil avait continué à darder ses rayons sur le sol crevassé, tandis que de temps en temps des nuages fugitifs trompaient l'espoir des peuples. Tout fut desséché, brûlé; les bestiaux périrent; et bientôt les hommes, exténués de faim, tourmentés par la soif, expirèrent dans le désespoir. Les bourgades, les campagnes furent abandonnées; chacun allait à la recherche d'une source, d'un filet d'eau, quelque mince qu'il fût, pour étancher une soif dévorante.

Les grands étaient pauvres au sein de leurs richesses; tous les trésors de la terre n'auraient pu leur obtenir un verre d'eau. Le grand nombre d'esclaves, qui étaient la fortune des riches, devint une nouvelle source d'affreuses calamités. Faute de pouvoir les nourrir, chacun renvoyait les siens. On voyait ces infortunés errer comme des spectres, par les villes, dans les campages, jusqu'à ce qu'enfin, succombant au fléau, ils devinssent la proie des bêtes féroces.

A toutes ces horreurs était venue se joindre la peste. Les cadavres qui jonchaient les grands chemins répandaient l'infection au loin. A Carthage même, des malheureux de toute condition, de tout âge, mouraient en foule sur les places publiques. On n'avait plus le courage d'enterrer les morts.

Craignant une infection totale, Huneric fit chasser de la ville tous les étrangers, tous les habitants de la campagne, excepté ceux qui se dévouaient au service des pestiférés. Ces malheureux, expulsés de leur dernier asile, moururent tous en route.

Ce fut alors qu'on vit le clergé catholique se multiplier et voler au secours de toutes les infortunes, tandis que les ariens se cachaient. Déjà depuis le commencement du fléau, Bourko était venu dans la capitale. Ayant confié sa fille aux soins de Severia, veuve de son ancien protecteur Genzo, il s'était mis à la disposition des diacres catholiques qui soignaient les pestiférés, afin de racheter ses péchés par des œuvres de miséricorde.

La Providence allait enfin mettre un terme aux cruautés du tyran de l'Afrique. Au milieu de la misère générale, Huneric fut frappé d'une maladie horrible. Un auteur contemporain dit qu'il mourut dévoré par les vers.

Gontamond, son neveu, lui succéda, et ce prince, sans abjurer l'arianisme, cessa pourtant de persécuter les chrétiens orthodoxes, et rendit la paix à l'église d'Afrique.

La colère de Dieu s'apaisa; des jours plus sereins parurent; à la disette succéda bientôt l'abondance, et Carthage reprit son aspect de luxe et de folle joie.

Un jour, Zuléima était assise dans une des salles du palais de Severia, brodant une tapisserie qu'elle destinait à la décoration des autels. Comme pendant le travail elle pensait continuellement à Dieu, elle fut tout à coup distraite par un bruit de pas rapides. Elle leva les yeux, c'était son père. Le Maure parais-

sait au comble de la joie. Depuis longtemps Zuléima ne lui avait vu ce contentement, dont l'expression rendait son visage tout radieux.

— Zuléima, dit-il en s'asseyant près de sa fille et lui prenant les mains, tu as raison de me répéter sans cesse que Dieu est bon et clément; je viens d'en avoir la preuve.

— Vraiment, mon père?

— Oui, écoute. La pénitence que le bienheureux Aspar m'a infligée me paraît insuffisante. Mes crimes sont toujours devant mes yeux.... A tout moment je vois le doux regard, la céleste résignation de la sainte victime qui succomba sous mes coups. Partout où je porte mes pas, j'entends gémir Elpidifore dans les flammes. Il me faut une expiation éclatante; or, pareille expiation s'offre à moi aujourd'hui comme un acte de justice.

Une expression d'anxiété se peignit sur les traits de Zuléima. Le Maure continua :

— Ce matin les crieurs publics annonçaient dans le Forum que le meurtrier d'Elpidifore était pris, jugé et condamné; son exécution aura lieu demain. Or, le meurtrier d'Elpidifore, c'est moi; celui qu'on veut exécuter est innocent; je ne puis permettre cet injuste supplice.

— Que veux-tu dire, mon père? demanda Zuléima tout alarmée; que veux-tu faire?

— Me dénoncer, me livrer, subir le dernier supplice! Oui, voilà une expiation digne de mes crimes! Ne cherche pas à mettre obstacle à mon sacrifice, n'essaie point de me fléchir par tes larmes!... Oh non! il ne faut pas que l'innocent périsse!

Zuléima se couvrit le visage de ses deux mains et fondit en larmes.

— Ma fille, reprit Bourko, tu es chrétienne, tu es plus forte que moi. N'est-ce pas toi qui m'as consolé dans mes peines, fortifié dans le désespoir? N'est-ce pas toi qui as ramené dans mon cœur ulcéré la douce espérance? Et maintenant que Dieu m'inspire un dessein généreux, maintenant que je puis me purifier de mes crimes dans mon sang, que je puis redevenir digne de toi, voudrais-tu briser mon courage par l'aspect de ta douleur?

A ces mots, Zuléima se leva, et, se jetant dans les bras de son père, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Non, je ne briserai pas ton courage, mon père; mais laisse-moi mourir avec toi!... Je ne troublerai pas ton bonheur, puisque tu trouves le bonheur à mourir de la sorte; mais laisse-moi le partager! Songe que j'ai constamment porté avec toi l'adversité comme j'ai eu part à ta félicité. Oh! de grâce, mon père, laisse-moi mourir avec toi!

— Non, ma fille, non; tu vivras pour faire encore le bien sur la terre. Je te confie à la sainte Vierge Marie, elle est la mère de Dieu, elle sera aussi la tienne. Du reste, prie pour moi, afin que je sois fort dans mon dernier combat. Adieu donc, ma fille, adieu; nous nous reverrons dans notre véritable patrie!

Il dit, et, embrassant une dernière fois sa fille évanouie, il s'élança dans la rue.

IV

L'EXPIATION.

Le jour venait à peine de se lever sur Carthage, que déjà les rues de la grande ville s'emplissaient de monde. Le flot du peuple se portait vers le Forum.

Au centre de la place s'élevait un échafaud ; l'exécuteur, appuyé sur sa longue hache, se tenait près du billot fatal. En face de l'échafaud on avait dressé un trône sur une large estrade; car le roi et ses comtes devaient assister au supplice.

Tous ceux qui demeuraient sur le Forum étaient devant leurs portes ou sur les balcons, car bientôt le cortége funèbre allait paraître.

— Eh bien, compère, dit Hyempsal le marchand à son voisin Proculus, voilà maintenant un catholique condamné à mort, non pour avoir confessé la Trinité, mais convaincu d'homicide. Je croyais que que vous étiez un troupeau de saints, vous autres?

— Tu as tort de parler ainsi, Hyempsal, repartit Proculus; lorsque Bourko frappa Elpidifore, il était arien comme toi, et même, à ce que l'on assure, un arien de la pire espèce.

— A la vérité, je me rappelle qu'à cette époque il commandait les Maures à Lara, et qu'il donnait à

vos évêques bien du fil à retordre. Mais cela ne m'empêche pas de me réjouir, en voyant périr un catholique pour cause de meurtre.

— A ton aise, compère; mais peut-être ne parlerais-tu pas de la sorte, si tu avais assisté à son jugement.

— Raconte-nous donc cela.

— J'assistais hier aux débats qui se sont élevés au sujet du rappel de notre saint évêque Eugène. Soudain un homme pénètre dans la salle du conseil, et s'avançant vers le trône, il dit au roi : « Seigneur, je viens prévenir une injustice. Vous avez condamné à mort un innocent; le véritable meurtrier d'Elpidifore, c'est moi, c'est Bourko-le-Maure, l'ancien commandant de Lara. » Tout le monde était stupéfait. Sur un signe du roi les gardes s'emparent du Maure. « Un instant, a-t-il dit, j'ai encore un scandale à réparer. A l'époque où je commis le crime que vous allez venger, j'en commis d'autres encore. Ce fut un crime que d'obéir aux ordres injustes du roi Huneric; un crime que de renier ma foi; un crime que de persécuter les fidèles. J'ai reconnu que la voie que je suivais était une voie de perdition. Je l'ai quittée, et maintenant je confesse devant vous un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Vous allez me condamner, j'accepte ma sentence, mon supplice en expiation de tous mes forfaits. Si j'avais mille vies à perdre, je n'hésiterais pas à les sacrifier pour satisfaire à la justice de Dieu. » Bourko fut condamné. Je remarquai cependant que plusieurs sénateurs étaient vivement touchés de son action et de ses paroles, et lui témoignaient un intérêt

qu'on n'accorde pas aux criminels ordinaires. Je l'ai vu dans sa prison. Il s'entretenait avec le bienheureux Aspar, qui venait de le réconcilier. Sa fille s'est présentée pour lui faire ses derniers adieux; il n'a pas voulu la voir, disant, qu'il craignait trop sa faiblesse à la vue des larmes de sa fille. Mais le voilà qui arrive.

Et les deux marchands se perdirent dans la foule.

Bourko s'avançait lentement au milieu d'une compagnie de gardes. Son aspect était calme. Il songeait à la marche ignominieuse de Jésus allant au Calvaire; mais le Sauveur était innocent, tandis que lui était si coupable!

Au moment où le cortége allait entrer dans le Forum, il se fit soudain un grand tumulte du côté du canal. Chacun tâchait de fuir, ce qui n'était pas facile dans une foule si compacte. On s'efforçait de gagner les maisons ou les terrasses qui bordaient les marchés, on se bousculait, on s'écrasait, c'était une panique générale. Dans la rue du palais s'avançait avec une effrayante rapidité le char du comte Giscla. Ce Seigneur devait être près du roi, et il se trouvait en retard. Les trois coursiers, attelés de front, avaient pris le mors aux dents, et galopaient vers le bassin du canal, renversant, écrasant tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage, et menaçant le comte d'une mort certaine.

Personne cependant ne songeait à secourir l'infortuné sénateur; tout le monde, au contraire, s'empressait de se mettre à l'abri du danger.

On dit que la foule est égoïste; peut-être aussi le comte n'était-il pas aimé? et les Carthaginois n'expo-

saient pas volontiers leur vie pour ceux qu'ils n'aimaient pas.

Mais voilà que, au milieu de la frayeur générale, et tandis que l'attention du peuple est concentrée sur le danger que court le comte, Bourko échappe à ses gardes, et, s'élançant vers le bassin, il va se poser hardiment entre les eaux et le char qui s'avance avec une rapidité toujours croissante.

Un cri de terreur s'élève du sein de la multitude, et tout retombe dans le silence. Bourko attend de pied ferme; son visage mâle et serein respire une résolution énergique.

Au moment où les coursiers vont l'atteindre, et l'écraser sous leurs pieds, il saisit leurs mors de ses mains nerveuses. Les coursiers se cabrent avec fureur; l'écume jaillissant de leurs naseaux, couvre les mors et les mains de Bourko; mais le Maure tient ferme; un mouvement de recul est imprimé au char, et le comte en peut descendre. Alors, Bourko, lâchant les rênes, saute de côté avec une agilité surprenante, et bientôt coursiers et char s'engouffrent dans les eaux, et disparaissent au milieu d'un tourbillon.

Le Maure va se remettre aussitôt entre les mains de ses gardes. Sa figure rayonne d'une sainte joie; il a expié son crime; il vient de sauver la vie d'un homme.

Le cortége est arrivé au pied de l'échafaud. Mais une clameur immense s'élève de toutes parts.

— Grâce pour Bourko! crie la foule, grâce pour Bourko!

Au même instant une jeune fille monte les marches

du trône, tombe aux pieds du monarque, et s'écrie :

— Grand roi, sois clément comme Dieu, rends-moi mon père !

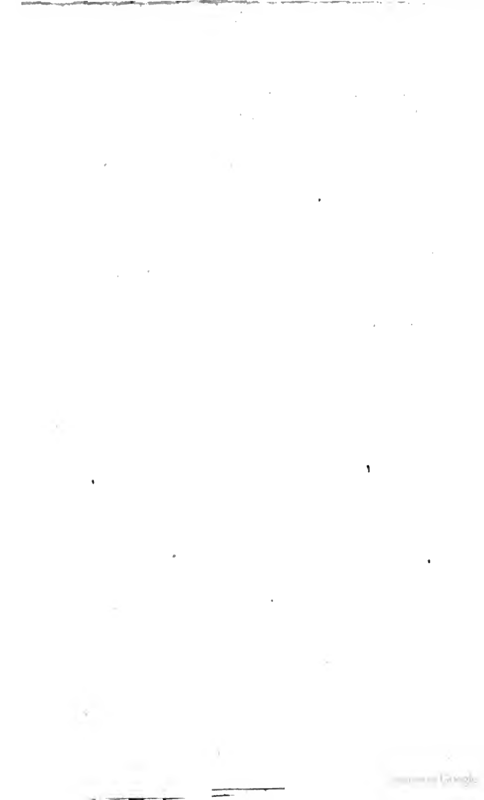
Le comte Giscla joint ses prières à celle de Zuléima; il conjure le roi de lui accorder la vie de son sauveur.

Gontamond, tout ému de cette scène, se lève, s'approche du bord de l'estrade, et, faisant signe aux gardes de s'avancer, il parla ainsi :

— Bourko, dit-il, tu as suffisamment expié ton crime, la justice n'a plus rien à réclamer. Je te rends à l'amour de ta fille, à la reconnaissance du noble comte et à l'admiration de mon peuple. Et maintenant, commandant de Lara, va reprendre ton poste ; je compte que tu seras fidèle à ton roi, comme tu l'es à ton Dieu.

Le roi, après avoir salué la foule, se retira dans son palais, et Bourko, prenant sa fille par la main, retourna chez lui au milieu des acclamations de la multitude.





LA VISION DE SWANA

I

La nuit enveloppait comme d'un crêpe funèbre la nature endormie. Drapée d'épais brouillards, la lune répandait une lueur pâle et vacillante à travers les branchages de la forêt, qui longeait les rives du lac Géseric. L'air était vif et froid, car la saison de la chute des feuilles touchait à son terme. Un homme et une jeune fille se frayaient avec beaucoup de peine un chemin dans l'épaisseur du taillis, car mille difficultés naissaient sous leurs pas. La civilisation n'avait pas encore établi parmi les Culmes ces rapports fréquents, qui ont toujours pour conséquences des routes et des sentiers.

L'homme était un guerrier; il semblait accablé sous le poids de son armure. Cependant ce n'est pas l'âge qui a blanchi ses cheveux, et courbé sa haute taille : il vient d'être blessé dans les plaines de Reysen, en combattant les païens qui dévastaient le pays des Culmes. Sa main, encore armée du gantelet de fer, s'appuyait sur l'épaule délicate de sa fille

Ebba, qui comptait à peine dix-huit printemps. Dédaignant les frivolités qui plaisent tant au jeune âge, elle a suivi de loin les traces de son père; maintenant, elle le conduit au village de Radom, où elle espère trouver pour quelque temps un asile et des soins chez le fidèle Thietmar.

— Ma fille, dit le guerrier en s'arrêtant pour s'appuyer contre un chêne, je me sens bien fatigué! Je perds beaucoup de sang.... et je crois que je vais mourir. Ebba! laisse-moi étendre mes membres épuisés sous ce chêne, et quand je ne serai plus, tu couvriras mon corps de feuilles. Hélas! ma pauvre enfant, que vas-tu devenir?

— O mon père! mon père! s'écria douloureusement la jeune fille effrayée, ne te laisse pas abattre! Je t'en supplie, ne te couche pas sur le sol humide : le froid devient si intense! Encore quelques instants... Je sens une odeur de fumée.... Radom doit être proche. Prends encore quelques gouttes de l'élixir de Ruoda.... cela te rendra des forces....

Et elle approcha des lèvres du chevalier une gourde qu'elle portait suspendue à la ceinture.

— Chère fille, reprit le blessé après avoir bu, je me trouve un peu mieux. Marchons encore, sous la garde de Dieu et de sa sainte Mère! Je sens ainsi que toi une forte odeur de fumée; Radom ne peut être loin.

Et ils reprirent leur marche. Le taillis devenait moins épais; le terrain sur lequel ils marchaient allait en pente douce.

— Mon père, dit Ebba, je vois la lune briller dans les flots du lac.

— Alors nous sommes à Radom, ma fille. Mais quelle forte odeur!... on dirait un incendie!... Dieu! si mes appréhensions étaient fondées!...

Ils avancent toujours. Soudain Ebba fait un faux pas; elle a trébuché contre un obstacle... elle se penche, regarde, et pâlit; c'était un cadavre, un cadavre sanglant! Plus loin gisaient d'autres infortunés, tombés sous le fer des Pruczes féroces. A cette vue, Ebba se serre contre son père, et cache son visage inondé de pleurs sur la poitrine du guerrier.

— Ne pleure pas, ma fille, dit celui-ci, ce sont des martyrs!

Ils atteignirent en ce moment la lisière de la forêt; le lac étendait devant eux sa belle nappe argentée, qui réfléchissait un ciel d'azur, resplendissant d'étoiles et d'une douce lumière; car la lune brillait dans tout son éclat. Plus loin, le lac faisait un coude; ils aperçurent quelques masures disséminées sur la côte. C'était le village de Radom.

Mais quel horrible tableau s'offrit alors aux yeux de nos deux voyageurs! Radom n'était plus qu'un monceau de cendres! Les débris de quelques chaumières fumaient encore, tandis que les oiseaux de proie se repaissaient de la chair des cadavres. Un lugubre silence, le silence de la mort, planait sur ce lieu de désolation.

Le cœur serré et plein de pénibles angoisses, le guerrier et sa fille traversèrent ces tristes décombres.

— Hélas! dit le premier, tous ont péri! La cabane du vieux Thietmar a disparu; où trouver maintenant un abri?

— Père, dit Ebba, j'aperçois une lumière dans le

fourré ; dirigeons-nous de ce côté : personne ne sera assez dur pour nous refuser un asile.

En effet, une seule cabane était restée debout. Mais pourquoi les païens, après avoir égorgé tous les Culmes de Radom, et brûlé toutes les habitations, ont-ils laissé en paix la vieille Reyka et respecté sa chaumière? C'est que Reyka n'est pas chrétienne ; elle est Waidelote (1), et n'est venue demeurer à Radom que pour servir la haine des Pruczes, ses compatriotes.

Cependant, le chevalier et sa fille venaient d'arriver devant la cabane, qui était ouverte et éclairée à l'intérieur par une torche de résine. Reyka était accroupie devant l'âtre, et attisait le feu. Dans un coin de l'appartement, sur un pauvre grabat, se mourait un enfant de douze ans : c'était Swana, le fils de Reyka.

— Bonne femme, dit le chevalier en s'arrêtant sur le seuil, pour l'amour du Christ, accorde-nous l'hospitalité pour cette nuit.

A ces mots, Reyka se lève et se tourne vers l'étranger. C'est une femme d'un aspect imposant ; elle a un port de reine, et semble née pour commander. Mais son regard, plein d'une haine cruelle, s'attache sur le guerrier ; ses yeux sinistres lancent des éclairs, et, en agitant sa chevelure grise, elle répond d'une voix rauque et saccadée :

(1) On donnait indifféremment ce nom aux prêtres et aux prêtresses des idoles chez les anciens Prusses. Les prêtresses, qui devaient être vierges ou veuves, enseignaient la religion aux femmes, s'occupaient de la divination, et bénissaient les nouveau-nés. (Vid. Joan. Leonis, *Historia Prussiæ*, lib. 1.)

— Je ne connais pas ton Christ! va coucher dans la forêt avec les loups tes pareils.

Mais comme se ravisant, elle ajouta :

— Pourtant, nous verrons. Entrez et reposez-vous, si vous voulez vous contenter d'un lit de feuilles sèches.

Les deux voyageurs entrèrent. Ebba aida son père à se débarrasser de son heaume et de son haubert; elle défit le ceinturon de son glaive, et le chevalier se coucha non loin de l'âtre, sur un tas de feuilles. Pendant que sa fille visitait la blessure qu'il avait à l'épaule droite, blessure qui, bien que peu dangereuse, exigeait des soins, le guerrier, accablé par la fatigue et la faiblesse, s'endormit d'un sommeil profond.

II

Reyka s'était penchée sur son fils, et semblait épier avec une pénible anxiété les progrès du mal. L'enfant s'épuisait sous les étreintes d'une fièvre brûlante. Il avait le regard fixe et terne, les lèvres noires, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante.

— Swana, dit la Waidelote avec une expression de sauvage tendresse, Swana, mon enfant, ne pars point pour la région des ombres! Reste près de ta mère : elle t'aime plus que la vie! Swana, si tu pars, que deviendra la pauvre Reyka? Seule au sein

de sa nation, elle se verra condamnée à une affreuse solitude. Car tu ne seras plus là pour être le soutien de ma vieillesse; tu ne charmeras plus mon ennui par tes douces chansons; tu ne m'apporteras plus les produits de ta chasse; ainsi que la biche privée de ses faons, je serai désormais seule, exposée aux traits des chasseurs! Swana, reste près de ta mère : tu seras un guerrier, l'orgueil de ton peuple, l'orgueil de Reyka. Si tu pars, les larmes et le mépris seront mon partage. Swana, je veux charmer le mauvais génie qui t'oppresse; je veux retenir ton souffle sur tes lèvres; je veux implorer la clémence des dieux : tu ne mourras point!

Et se redressant, la Wailedote saisit l'enfant par les deux mains et entonna le charme :

« La frêle nacelle vogue sur le lac, l'ouragan se lève, les vagues accourent : la nacelle va périr!

» Patoll (1), au pâle visage, à la barbe de neige, toi qui t'enveloppes la tête d'un linceul, n'arrête point la nacelle dans sa course!

» L'ouragan redouble sa fureur; le lac bouillonne, les étoiles pâlissent, la nacelle va périr!

» Puissant Kyrweito (2), bride les vents, enchaîne les vagues; sois clément et sauve la nacelle.

(1) Patoll était le dieu des enfers; il régnait dans l'Olympe prussien avec Percun, le dieu de l'air, et Potrimpo, le dieu des eaux. J. Leo, dans son histoire de la Prusse ancienne, dit que c'étaient les dieux des Kymris, habitants primitifs de ces lieux, dont les Pruczes avaient adopté le culte, en arrivant sur les bords de la Vistule. *Hist. Pruss.*, l. 1.

(2) *Kyrweito* signifiait *Dieu*. Le Grand-Prêtre s'appelait *Krive-Kyrweito* (la bouche du dieu).

» O toi, Patoll, entends les cris d'une mère; rends-lui son enfant, et le sang d'un guerrier captif arrosera tes autels; le cœur palpitant d'une vierge fumera en ton honneur. »

Reyka venait d'achever son chant sauvage, dont la finale fit frissonner d'épouvante la pauvre Ebba : elle comprit pourquoi la Waidelote leur avait accordé l'hospitalité. Soudain, on entendit au dehors des pas d'hommes qui s'approchaient avec précipitation de la cabane. Reyka tendit l'oreille, s'élança vers la porte et disparut. Ebba entendit des chuchotements animés, puis les pas des hommes qui s'éloignèrent.

Cependant la jeune fille s'approcha du malade; elle lui tâta le pouls, et se mit à examiner soigneusement les progrès que la fièvre avait déjà faits. Les nobles damoiselles d'autrefois se livraient avec ardeur à l'étude des simples, et étaient ordinairement fort habiles dans l'art de panser les plaies. Sur ces entrefaites, Reyka rentra. Elle jeta d'abord un regard fauve sur le guerrier dormant, mais quand elle vit Ebba penchée vers le malade, elle se précipita sur la couche de son enfant, et, repoussant la jeune fille, elle s'écria :

— Malheureuse! tu veux ensorceler mon fils!

Elle avait vu Ebba faire le signe de la croix sur le front du malade.

— Non, ma bonne femme, répondit Ebba avec douceur, je ne veux pas ensorceler ton fils; je veux le guérir.

— Le guérir! les dieux le guériront; ne viens-je pas de prononcer le charme sur lui? Patoll le sauvera; Patoll est grand.

— Eh bien! veux-tu voir les progrès visibles que fait la maladie, malgré ton charme? Regarde : une sueur froide couvre le front livide de ton enfant; ses traits se contractent; le feu s'éteint dans ses yeux vitreux qui sortent de leur orbite; les palpitations du cœur deviennent plus fréquentes; demain Swana ne sera plus qu'un cadavre.

Reyka put en effet remarquer ces funestes symptômes. Un combat violent se livrait dans son sein. Elle contemplait avec un étonnement mêlé de crainte la douce Ebba, et se demandait, si elle, Waidelote, pouvait accepter un bienfait de la part d'une fille des chrétiens. D'un autre côté, l'aspect de son fils mourant, de ce fils unique et chéri qu'elle allait perdre, navrait son cœur.

— Peut-être, se disait-elle, qui sait? peut-être la chrétienne le guérirait-elle?

La mère l'emporta sur la prêtresse des dieux.

— Tu peux le guérir? dit-elle avec une agitation véhémente; eh bien! essaie.

Et Ebba, prenant quelques sachets dans sa ceinture :

— Tiens, dit-elle à Reyka, fais une infusion de ces simples; cette boisson guérira ton enfant; je l'ai recommandé à la bonne Vierge Marie, la Mère de mon Dieu.

Reyka ne répondit rien, mais elle se mit à l'œuvre, tandis qu'Ebba continuait à veiller au chevet du malade. Le chevalier dormait toujours.

III

Le jour commençait à poindre, et la torche de sapin qui brûlait dans la hutte de Reyka, jetait ses derniers reflets. Le chevalier s'était éveillé avec le jour; il méditait en silence. Ebba dormait encore; la mère de Swana lui avait cédé sa propre couche. Elle même était assise au chevet du malade, qui se rétablissait à vue d'œil. La Waidelote paraissait pourtant soucieuse : il semblait qu'à mesure que l'enfant respirait plus librement, les angoisses de la mère redoublaient.

Que se passait-il donc dans l'âme de Reyka? Naguère elle eût donné sa vie pour celle de son enfant, et maintenant elle semble redouter la guérison de Swana! De temps à autre, elle promenait un regard sur ses deux hôtes; elle semblait contempler avec une certaine tendresse mêlée de pitié la douce Ebba, dont les traits immobiles révélaient l'innocence, et le calme de son âme; puis elle jetait un coup-d'œil plein d'inquiétude vers l'entrée de la hutte, comme si elle redoutait de ce côté quelque péril imminent pour l'ange qui avait tranquillisé son cœur de mère.

Bientôt Ebba s'éveilla, et, après une courte mais fervente prière, elle examina le malade, qu'elle trouva dans un état satisfaisant.

— Demain, dit-elle à la mère émerveillée, ton fils

sera guéri, et tu devras sa conservation à Marie, la mère de mon Dieu.

Elle dit, et, se tournant vers son père, elle concentra désormais sur lui toutes ses sollicitudes, tous ses soins.

Mais, soudain, un bruit affreux remplit la forêt, des hurlements sauvages, des clameurs confuses, provenant d'une foule d'hommes, qui s'approchaient de la cabane, vinrent porter l'épouvante dans le cœur de la pauvre Ebba. Voilà donc le péril que redoutait la mère de Swana! Hélas! la nuit précédente, elle avait livré ses hôtes aux cruels Pruczes; elle avait promis deux nobles victimes à Patoll!

Les païens approchaient; la Waidelote, faisant signe à Ebba de rester tranquille, et de ne pas se montrer, s'élança hors de la cabane.

— Postwo, dit-elle au chef, respecte mes hôtes; la fille du guerrier chrétien a guéri mon enfant.

— Magnanime Reyka, répond le chef, toi-même tu as voué les victimes aux dieux; ta bouche a prononcé la formule sacrée; la reine des nuits a entendu ton serment.

— Il est vrai, Postwo; mais le dieu des ombres, le grand Patoll, en a ordonné autrement : les chrétiens ne périront pas.

Un murmure alarmant parcourut les rangs des Pruczes, furieux de voir la proie qu'ils guettaient près de leur échapper. Du sein de la foule agitée s'avance un vieillard; c'est Nargès, le Waidelote, l'ennemi implacable des disciples de la Croix.

— Reyka, dit-il en étendant la main d'un air impérieux, tu viens de nous dire que Patoll est satis-

fait, qu'il renonce à ses victimes : c'est bien. Maintenant Percun, le dieu puissant qui lance la foudre, réclame le sang du guerrier ; le sang de la vierge arrosera l'autel de Potrimpo, le doux génie des ondes. La terre des Culmes a bu le sang des braves; elle a été profanée par l'apostasie ; il faut une expiation.

Alors, une clameur immense s'élève et réveille les échos de la sombre forêt. Les Pruczes s'agitent et frappent de leurs glaives sur leurs boucliers. Leurs vociférations se font entendre au loin sur les bords de la Drewenz :

— Percun ! Potrimpo ! crient-ils, mort aux chrétiens !

C'est en vain que Reyka essaie d'intercéder pour Ebba ; elle veut au moins sauver sa bienfaitrice; mais Postwo la prévient :

— Waidelote, dit-il, ta mission est finie ; retire-toi ; les dieux ont parlé par la bouche du divin Nargès : Percun et Potrimpo réclament leurs victimes.

Mais voici qu'Ebba se présente sur le seuil de la cabane. Ce n'est plus la jeune fille timide, la douce garde-malade de Swana, c'est une guerrière. Elle paraît brandissant le poignard du chevalier, et les Pruczes, étonnés, croient voir la jeune déesse des premières armes.

— Guerriers, dit-elle, si mon sang peut vous satisfaire, le voici, je me livre à vous, prête à souffrir les plus affreux tourments ; mais, je vous en supplie, épargnez mon pauvre père ! Il est blessé ; quel mal vous ferait-il encore ? Oh ! si je ne puis vous porter à

la clémence, sachez, guerriers, que vous aurez à combattre une femme qui saura défendre son père.

Les Pruczes s'arrêtent stupéfaits de ce qu'ils viennent de voir et d'entendre. Mais au même instant, le chevalier lui-même apparaît : il demeure debout devant la porte, appuyé sur son glaive.

— Ma fille, dit-il, dépose cette arme : ce poignard n'est pas fait pour tes mains. Obéis, je le veux.

Puis, s'adressant à Postwo :

— Chef, dit-il, tu le vois, je suis blessé. Si je pouvais me servir de mon glaive, je vendrais chèrement ma vie et celle de ma fille ; maintenant que la volonté de Dieu se fasse ! Seulement, épargnez ma fille ; c'est moi qui ai combattu les Pruczes, exercez donc sur moi seul votre vengeance, et rendez cette enfant à sa mère.

A l'aspect du chevalier, mille cris se font entendre.

— C'est lui ! c'est lui ! c'est ce maudit guerrier dont les coups étaient si terribles dans les plaines de Reysen ! C'est lui dont le glaive a immolé à son Dieu tant de nobles Pruczes. Qu'ils périssent, lui et sa fille !

Au milieu de ces vociférations insensées, le chevalier demeure impassible. Toujours appuyé sur sa lourde épée, il semble dominer du haut de sa dignité de guerrier chrétien cet horrible tumulte.

Et jetant sur Ebba un regard plein d'une généreuse ardeur :

— Ma fille, dit-il, nous mourrons martyrs !

IV

Reyka était assise auprès de Swana, et le contemplait avec des regards pleins d'une indicible tendresse. L'enfant se mit sur son séant, et, jetant ses deux bras autour du cou de sa mère, il fixa sur elle ses grands yeux bleus, dans lesquels scintillait une vie renaissante.

— Mère, dit-il, je suis guéri.

— Les dieux soient loués, mon enfant!

— Non, mère! car ce ne sont pas *nos* dieux qui m'ont arraché à la mort, c'est le bon Dieu de l'étrangère qui m'a guéri.

— Que dis-tu, Swana?

— Ecoute, ma bonne mère : nos deux hôtes que l'on vient d'emmener, ne périront pas; et c'est moi qui les sauverai.

— Toi, pauvre enfant!

— Oui, moi! et la Waidelote de Patoll, toi enfin, ma bonne mère, tu m'aideras.

— Oh! certes, si je pouvais sauver de la mort le bienfaisant génie qui m'a conservé mon enfant, je ne balancerais pas; aucun sacrifice ne me paraîtrait pénible. Mais que faire?

— Mère, écoute bien ce que je vais te dire.

Et, approchant son visage de celui de la Waidelote, il continua d'un ton plus bas :

— J'ai à te raconter des choses qui te raviront d'admiration et de joie. Lorsque, il y a quelques instants, j'étais seul, et que je sentais mes forces renaître, je me trouvai subitement inondé d'une lueur céleste. Devant mon grabat se tenait un jeune homme. O mère! jamais je n'oublierai la divine expression de son visage! Comme il me regardait! Quelle bonté! Quelle tendresse! Se penchant légèrement vers moi, il me dit : « Swana, je suis un messager du grand Dieu des chrétiens! Je suis le génie tutélaire qui, depuis ta naissance, veille sans cesse à tes côtés; et bien que tu ne me voies pas toujours comme maintenant, je n'en suis pas moins constamment près de toi. Le Dieu que je sers, et dont la gloire habite dans les cieux, a jeté les yeux sur toi : il t'a regardé dans sa miséricorde. Bientôt tu connaîtras la vraie lumière qui rend les hommes heureux. Maintenant tu vas être chargé d'une mission importante; tu la rempliras fidèlement : la force de Dieu te la rendra facile, la reconnaissance te la rendra agréable. La jeune fille que les hommes de ta nation viennent d'emmener, t'a guéri par ses prières, en implorant pour toi le secours de la puissante Mère de Dieu. Or, c'est une sainte, et tu dois la sauver, elle et son père. » Je ne sais ce que c'est qu'une sainte; le sais-tu, mère?

Reyka ne répondit point.

— Eh bien! c'est égal, je le saurai un jour. Or, le génie continua ainsi : « Aujourd'hui même, tu courras jusqu'au bourg de Reysen, que les chrétiens appellent maintenant Christbourg, parce que c'est près de là, dans la plaine, qu'ils ont remporté la victoire, la

veille du jour où l'on célèbre la mémoire de la naissance du Fils de Dieu, incarné pour le salut des hommes. Arrivé à la forteresse, tu demanderas à parler au sage Christian, le saint évêque des chrétiens ; tu lui raconteras tout ce qui s'est passé, et tu ajouteras qu'au bout de trois jours les nobles victimes doivent être sacrifiées aux faux dieux. Pour le reste, tu suivras l'impulsion de ton cœur, et les inspirations de la grâce divine; elles ne te manqueront pas. Ensuite, mon bon Swana, toi, dont la garde m'est confiée par le Très-Haut, tu te mettras sous la conduite du saint évêque Christian, et tu lui seras soumis comme s'il était ton père. Plus tard tu deviendras un prêtre du grand Dieu que tu vas bientôt connaître; tu seras l'apôtre de ta nation, et Reyka, ta mère, elle aussi, mourra dans la foi chrétienne. » Voilà ce que le bon génie m'a dit. Et n'est-il pas étonnant, mère, que j'aie si bien retenu toutes ses paroles, sans en avoir compris la moitié? Mais ce que je sais, et ce qui me suffit à présent, c'est que je ne dois pas tarder d'aller avertir le sage Christian, afin qu'il se mette en mesure de sauver ma bienfaitrice, et le guerrier, son père.

L'enfant cessa de parler.

Un torrent de larmes s'échappa des yeux de Reyka. Sa sauvage fierté était abattue. Ce n'était plus l'altière Waidelote, qui dictait ses volontés à un peuple superstitieux et docile ; c'était une mère sous le charme de l'amour maternel, une femme sous l'impression de la grâce.

— Va, dit-elle enfin, va, mon enfant, et fais ce que le bon génie t'ordonnne. Mais non, tu n'iras pas

seul ; ta faiblesse est grande encore, j'irai avec toi !

— Non, mère, non, tu ne m'accompagneras pas : je suis jeune et agile ; mes forces sont revenues, tu ne saurais me suivre. Je serai de retour aujourd'hui, pour nous rendre ensemble au camp de notre peuple, afin d'y veiller au salut des captifs.

L'enfant partit.

Reyka demeura assise près de l'âtre, où le feu allait s'éteindre faute d'aliment ; car la Waidelote ne semblait plus appartenir au monde réel.

Absorbée dans ses réflexions, elle repassait dans sa mémoire tout ce que Swana lui avait raconté. Puis elle songeait à la charité de cette douce enfant des Chrétiens ; des sentiments qui, jusqu'à ce jour, lui étaient inconnus, émouvaient son âme fière.

— Oui, elle sera chrétienne, la Waidelote de Patoll ! La haine qu'elle a constamment nourrie contre la croix s'éteindra dans son cœur !...

Et, bondissant, elle étendit les mains vers le ciel, et s'écria avec une terrible véhémence, mêlée de douleur et de joie :

— Dieu des Chrétiens, tu m'as vaincue !

V

Au sortir de la belle forêt qui enclave le lac Géseric, on entre dans un vaste désert. Pour toute végétation, on ne voit que de la basse futaie et des

broussailles croissant sur les petites éminences qui se dessinent à peine à l'horizon. Dans la plaine, la Drewenz roule péniblement ses maigres flots à travers le sable et le gravier. Les aspérités du terrain rocailleux et crevassé rendent la marche extrêmement laborieuse. Çà et là, sur les bords des nombreux ravins, ou près des bas-fonds, qui peut-être sont les restes d'un lac disparu, on rencontre des monceaux de pierres, derniers souvenirs des assemblées des anciens Kymris.

A trois quarts de lieue de Radom, s'élève la colline sacrée dédiée plus tard par les Slaves à leurs dieux Lelo et Polell (1). C'est là que les Pruczes avaient établi leur sanctuaire, et qu'ils s'étaient réfugiés avec le reste de leur armée, après la sanglante défaite essuyée par eux dans les plaines de Reysen.

Naguère ils avaient leur bois sacré à Ryckoioth, la cité sainte, ainsi que l'avaient prescrit leurs premiers législateurs, Pruteno et Vidwitt. Dans le principe les Pruczes habitaient les monts Riphées. Conduits par leur roi Pruteno, ils envahirent les pays situés sur les deux rives de la Vistule, et songèrent à s'y établir définitivement. Pour arriver à cette fin, le roi se démit de sa dignité en faveur de son frère Vidwitt, et s'adjugea la souveraine sacrificature. Il fit admettre par son peuple les dieux des Kymris, et, pour maintenir l'unité politique, il n'établit qu'un

(1) C'est aujourd'hui le village de Loock, qui possède une belle église. où l'on honore une image miraculeuse de la sainte Vierge. Cette église fut bâtie au XVIe siècle, par le pieux duc Brat-Yan, ainsi que le couvent des Franciscains, qui appartient maintenant aux Frères-Mineurs, dits *Réformés*.

seul sanctuaire, Ryckoioth, qui devint la capitale du royaume (1).

Leur territoire était envahi par les guerriers de la croix, leur sanctuaire détruit; à peine avaient-ils réussi à sauver leurs dieux du désastre.

Au pied de la colline s'élevaient trois chênes, dans les troncs desquels on avait pratiqué des niches destinées aux images des dieux.

Dans la niche du milieu, on voyait la statue du sombre Patoll. C'est un vieillard à la barbe abondante, dont la tête est enveloppée d'un linge blanc; son aspect est sévère, ses yeux terribles. Sur un autel placé devant lui se trouvait la tête d'un homme mort, celle d'un cheval et celle d'un chien.

A la droite de Patoll se dressait le riant Potrimpo, le dieu des moissons. C'est un jeune homme imberbe; il a la tête surmontée d'une couronne d'épis, et devant lui est un autel vide, sur lequel devait être immolée la vierge chrétienne.

Vis-à-vis de Potrimpo, dans la niche du troisième chêne, se trouvait l'image de Percun. C'est le dieu de la foudre. Il a l'aspect d'un homme dans la force de l'âge; sa barbe est noire et crêpue, sa tête entourée d'un réseau de flammes. Devant lui brûlait le feu sacré qui ne doit jamais s'éteindre. Malheur au Waidelote chargé de l'alimenter, s'il se montrait négligent dans l'exercice de sa haute fonction!

Autour des trois chênes on avait planté un enclos

(1) Voir, pour plus de détails, les historiens de la Prusse ancienne. Cette légende des deux frères se retrouve, avec plus ou moins de variantes, dans les annales d'une foule de peuples.

fermé de toutes parts avec de riches tentures. Dans l'enceinte était assis le Kriye-Kyrweito à la tête de ses Waidelotes. Tous se préparent, par un jeûne de trois jours, au grand sacrifice.

Sur l'autre versant de la colline s'élevait une chaumière délabrée, ouverte à tous les vents; c'est là qu'on avait enchaîné le chevalier chrétien et sa fille.

Cependant la crainte n'avait point eu accès dans ces deux cœurs généreux. La mort, et une mort affreuse leur paraissait certaine, mais déjà ils avaient fait le sacrifice de leur vie. Par leurs pensées, par leurs discours, ils n'appartenaient déjà plus à ce monde; leur conversation était dans le ciel.

— Ma fille, disait le guerrier, nous aurons à subir de cruels tourments, mais ne te laisse pas abattre : la souffrance ne sera que de courte durée, la couronne est immortelle !

— O mon père ! répondit Ebba, tandis qu'une larme de pieuse tendresse mouillait sa paupière, je songeais en ce moment aux horribles douleurs de Jésus. Je me disais : notre Sauveur était innocent, et il a voulu endurer tout ce que les méchants pouvaient imaginer de plus féroce, et cela pour nous mériter la vie éternelle. N'est-il pas juste que, nous aussi, nous sachions souffrir pour lui ?

— Dieu soit béni ! mon enfant : je vois que les leçons de ta pieuse mère ont porté leurs fruits dans ton âme. Moi aussi, je pensais aux souffrances de notre bon Sauveur, et je me rappelais mes nombreux péchés, que je pourrai effacer par quelques instants de douleur.

— Cependant, mon père, ce qui vient troubler par

moments la sérénité de mon cœur, c'est le souvenir de ma mère. Sans doute elle nous croit en sûreté, auprès de l'infortuné Thietmar. Souvent, lorsqu'elle épanchera la tendresse de son âme dans le sein de la fidèle Ruoda, elle lui dira : « Bientôt mon époux reviendra, il me ramènera mon enfant! »

— Chère Ebba, en ce moment suprême tu ne dois penser à ta mère que pour te fortifier contre ta prochaine agonie. Ma Christine est une femme forte et généreuse; douée d'une âme virile, elle ne te détournerait point du martyre, elle ne t'amollirait point le cœur par des gémissements et des larmes. Si elle était ici, elle te parlerait, comme parlait à son fils cette mère héroïque, dont le saint abbé Burkhardt m'a raconté l'histoire. Cet enfant était condamné à mourir dans des tourments inouis; il avait vu écorcher, rôtir, mutiler ses six frères; il pouvait racheter sa vie, obtenir des honneurs, des trésors, des plaisirs, en reniant sa foi et son Dieu; mais sa mère, qui était là, assistant à l'agonie de ses enfants et attendant la sienne, lui parla en ces termes : « Mon fils, dit-elle, aie pitié de ta mère; je t'ai porté neuf mois dans mes flancs; durant trois ans je t'ai nourri de mon lait, et jusqu'ici je t'ai prodigué tous mes soins. Je t'en prie, mon fils, jette un regard sur le ciel, sur la terre et sur tout ce qu'ils renferment; sache que Dieu tira tout du néant, et qu'il créa le genre humain. Alors tu ne craindras point ce bourreau, mais, comme un digne compagnon de tes frères, tu recevras la mort, afin que, par cette miséricorde que Dieu te fait, tu me sois un jour rendu avec tes frères! »

— Mère sublime! Et l'enfant que fit-il?

— L'enfant se montra le digne fils de sa mère. Il parla avec une liberté surprenante au tyran qui le pressait, et subit avec un courage inébranlable la mort pour son Dieu.

— Merci, mon père, merci pour tes bonnes paroles! Si tu savais combien de tels discours et de si saints exemples fortifient ma volonté, agrandissent mon courage! Oui, je te le promets, je me rendrai digne de toi et de ma mère. Il me semble que je saurai endurer tous les tourments imaginables sans proférer la moindre plainte.

— Ne parle pas ainsi, ma fille, et ne va pas pécher en présumant trop de ta bonne volonté. Toute notre force nous vient de Dieu. Sans lui, sans sa puissante grâce, nous ne sommes que de faibles roseaux, agités en tous sens par les tempêtes de ce monde. Privés du secours de Dieu, nous ne saurions rien souffrir pour son amour, rien faire enfin pour mériter la vie bienheureuse. Humilions-nous donc sous sa main paternelle, et demandons-lui des forces, afin de pouvoir mourir pour lui. Il ne nous reste peut-être que quelques instants à vivre : consacrons à Dieu la fin de notre existence, et adressons au ciel une fervente prière.

VI

La matinée était superbe mais froide. Une brise piquante achevait de chasser la brume qui, pendant la nuit, avait obscurci le ciel étoilé. A travers les arbres dépouillés de leur verdure, on voyait apparaître le disque pâle du soleil ; la forêt n'en paraissait que plus sombre.

C'était le jour du sacrifice.

Déjà tous les Pruczes étaient sous les armes. Les femmes mêmes sortaient avec empressement de leurs huttes, et jouissaient d'avance du plaisir qu'allait leur apporter le spectacle barbare qui se préparait.

Sur une plate-forme, au flanc méridional de la colline, on avait élevé un poteau, auquel on venait d'attacher dos à dos le chevalier chrétien et sa fille.

Ebba avait la face tournée vers Lubonia ; elle pouvait voir tout ce qui se faisait près du sanctuaire situé au pied de la colline.

L'enceinte sacrée s'ouvrit. Les guerriers se retirèrent respectueusement à vingt pas de distance, et demeurèrent immobiles, dans une attente respectueuse. Postwo était à leur tête.

Dans l'intérieur du sanctuaire, le Krive-Kyrweito, et ses vingt Waidelotes, s'étaient rangés en demi cercle autour des chênes. Bientôt ils entonnèrent le chant sacré et national qui précédait toujours le sacrifice.

« Patoll est grand ! Son peuple est invincible !

Pruteno et Vidwitt sont les fils de Patoll; leur père les fit sortir du royaume des ombres, et leur montra les rives enchanteresses de la Vistule. Pruteno devint la bouche des dieux, Vidwitt dicta ses lois aux peuples. »

Et tous les Pruczes répondirent en chœur, frappant leurs boucliers :

— Patoll est grand! Son peuple est invincible!

Les Waidelotes continuèrent :

« Ryckoioth est bâti; le sanctuaire élevé; les autels fument en l'honneur des dieux. Jeunes hommes, allez à la chasse, apportez des victimes. Guerriers, volez au combat, amenez des captifs. Le bûcher est dressé. Quelles sont les nobles victimes qui s'avancent? Ce sont Pruteno et Vidwitt, qui s'offrent aux dieux, qui vont retourner au royaume de leur père Patoll! »

Et les guerriers répétèrent, avec un enthousiasme frénétique :

— Patoll est grand! Son peuple est invincible!

Mais soudain un cri se fait entendre :

— Aux armes! Pruczes, l'ennemi approche!

En effet, dans le lointain, du côté de Lubonia, s'élevait un nuage de poussière : on entendait les cris des guerriers, les hennissements des coursiers; on voyait les armures briller aux rayons du soleil. C'étaient les chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui, sous la conduite du valeureux Hermann von Balke, venaient surprendre les païens (1).

(1) L'Ordre de Notre-Dame des Allemands, appelé communément l'Ordre des chevaliers Teutoniques, fut fondé dans la

A cette vue, Postwo s'écria :

— Frères, suivez-moi! Sauvons nos dieux, nos femmes et nos enfants!

Furieux d'être troublés d'une manière si désagréable dans l'exercice de leur culte, les Pruczes volent au devant des chrétiens, pour leur disputer le passage de la Drewenz.

L'enceinte sacrée fut refermée. Quatre Waidelotes restèrent pour garder le sanctuaire; les autres coururent à la suite de leur chef.

Le chevalier et sa fille étaient toujours attachés au poteau. Non loin de là, adossée à la paroi moussue de la colline, était assise Reyka la prêtresse; elle tenait dans la main sa baguette d'ébène, insigne de sa dignité. Swana était près d'elle. Le pauvre enfant paraissait inquiet. Pressant contre sa poitrine le petit

Palestine en 1191, pour défendre le royaume de Jérusalem contre les incursions des Musulmans. Il fut approuvé par le pape Célestin III en 1193. Sous la présidence du Grand-Maître Hermann von Salza, les chevaliers de l'Ordre de Dobrin, qui résidaient dans la Livonie, ne pouvant plus tenir tête aux Pruczes païens, appelèrent à leur secours les chevaliers Teutoniques, et leur cédérent en toute propriété les provinces de Culm et de Lubonia. Le Grand-Maître envoya une partie de ses chevaliers sous le commandement d'Hermann von Balke, qui fut le premier Maître-Provincial de Prusse. En 1245, eut lieu la bataille de Reysen, où périrent cinq mille païens. Peu d'années après, les chevaliers soumirent toute la Prusse, et bâtirent la forteresse de Marienbourg, qui fut désormais le chef-lieu de l'Ordre. Le dernier Grand-Maître national embrassa le luthéranisme, se maria et ceignit la couronne ducale. L'Ordre s'est cependant maintenu dans le reste de l'Allemagne et en Belgique, jusqu'à la suppression générale des ordres religieux, lors de la révolution française.

crucifix que l'évêque Christian lui avait donné, il priait en silence le Dieu qu'il ne connaissait pas encore.

Au moment où Reyka se disposait à couper les liens des captifs, deux Waidelotes gravirent la colline. Ils étaient armés de poignards.

La prêtresse se leva, étendit sa baguette vers les assassins, et s'écria :

— Arrêtez, téméraires! Ne troublez pas notre auguste fête! Les dieux veulent le sang de leurs victimes, mais il faut qu'il arrose leurs autels. Allez! Le sacrifice se fera : Patoll l'a dit.

Et elle se rassit, bien persuadée de l'efficacité de ses paroles.

— Reyka a raison, dit l'un des Waidelotes; le sacrifice doit se faire selon les rits prescrits par les dieux.

Et les deux prêtres redescendirent; mais ils demeurèrent au pied de la colline, près de l'entrée du sanctuaire, pour ne pas perdre de vue leurs captifs.

Le chevalier était agité par des mouvements divers. Il savait qu'on se battait, et il était guerrier; sa curiosité était d'autant plus vive, que l'espoir de la délivrance venait tout à coup de briller à ses yeux.

Il souffrait beaucoup de sa blessure. Une bise pénétrante glaçait ses membres affaiblis, et lui faisait endurer une véritable agonie.

Mais son courage ne faiblit point.

— Ma fille, dit-il, que se passe-t-il là-bas? Peux-tu distinguer quelque chose?

— C'est une mêlée affreuse, répondit Ebba. Les nôtres s'efforcent de passer la Drewenz, les païens

s'y opposent avec une fureur sans pareille. Ces derniers se sont avancés jusqu'au milieu du fleuve, ils ont de l'eau jusqu'à la poitrine ; ils s'attachent au poitrail des chevaux, frappent de leurs haches et sautent à la gorge des cavaliers !... Mon Dieu ! ayez pitié de nous !

— Ebba, Dieu et la sainte Vierge sont pour nous. La croix est notre bannière. Nous avons pris les armes pour défendre un territoire qui nous appartient. Délivrer le pays des Culmes de l'oppression des idolâtres, telle est notre mission : Dieu fera triompher sa cause. Les chrétiens sont-ils nombreux?

— Pas aussi nombreux que les Pruczes, mais.... Ah ! voilà qu'ils passent comme un tourbillon, les païens sont culbutés !....

— Eh bien !

— Ils combattent corps à corps. Les païens se glissent sous les coursiers, d'autres jettent du sable pour aveugler les cavaliers. Mais les nôtres sont vainqueurs. Au plus fort de la mêlée, j'aperçois un chevalier à la haute stature, dont chaque coup abat un homme. Il serre entre ses dents les rênes de son coursier, tandis qu'avec les deux mains il fait manœuvrer sa masse d'armes....

— Ah ! c'est lui ! nous sommes sauvés !

— Lui ?.... Qui, mon père?

— Ne reconnais-tu point ton oncle, mon héroïque frère? Il est vrai, qu'il doit avoir la visière baissée ; mais tu peux au moins le reconnaître aux coups qu'il porte.

— Au centre de notre petite armée, j'aperçois un moine blanc, portant une longue croix en guise de

bannière. Il ne combat point, mais il est partout où le danger menace. Trois fois les païens se sont élancés vers lui, et trois fois il a été entouré soudainement par une phalange de servants-d'armes, qui paraissent être chargés de la défense du signe sacré de notre salut.

— C'est le saint évêque Christian, le moine d'Oliva (1); il est là pour bénir nos armes, et implorer le secours du ciel!

— Dieu soit loué!....

— Qu'y a-t-il, Ebba?

— Les Pruczes plient... ils sont enveloppés! Je vois des monceaux de cadavres. Les coursiers glissent dans le sang, qui se mêle au sable de la rive!.... Mon père, la victoire est à nous!

Un cri immense, répété par les échos de la forêt voisine, confirma l'assertion de la jeune fille.

VII

Un dernier péril menaçait les captifs.

Les quatre Waidelotes, voyant la tournure que prenait le combat, et ne pouvant plus douter de leur défaite, accoururent pour achever les victimes, et se venger sur le chevalier chrétien.

Reyka avait tout prévu. Soudain elle se présente

(1) L'abbaye d'Oliva, de l'Ordre de Citeaux, située à une lieue environ de Dantzick, sur les côtes de la mer Baltique, fut fondée, en 1174, par Subislaw I, duc de Poméranie. Elle fut une pépi-

sur le bord de la plate-forme, armée d'une hache qu'elle avait tenue cachée sous sa mante. Swana accourut à ses côtés ; il arma sa fronde.

Furieux de se voir arrêtés par une femme et un enfant, les quatre prêtres s'élancèrent, le poignard à la main ; mais Reyka brandissait sa hache d'un air si terrible, la position qu'elle occupait était si avantageuse que les Waidelotes ne purent avancer.

Les païens écumaient de rage.

De son côté Swana s'était retiré un peu en arrière, et se tenait prêt à lancer sa fronde au premier mouvement des assaillants.

Presque au même instant arrivait au galop un gros de chevaliers : l'évêque Christian et le Maitre-Provincial Hermann étaient à leur tête.

Reyka avait coupé les liens des captifs. Aussitôt qu'il se sentit privé de son appui, le chevalier se laissa tomber sur le gazon : la perte de son sang, l'engourdissement de ses membres, les sentiments divers qui l'avaient agité récemment, avaient totalement épuisé ses forces.

Les Waidelotes prirent la fuite.

Bientôt les chevaliers gravirent la colline, et leur chef reconnut dans le blessé, avec un étonnement qu'égalait seulement sa joie, son bien-aimé frère et compagnon d'armes, Walter von Balke.

nière d'apôtres pour ces régions septentrionales. Un de ses moines, Christian, fut le premier évêque des Culmes. Ce monastère fut supprimé par le père du roi actuel de Prusse. Dans un charmant vallon boisé, non loin de la mer, on voit encore l'église abbatiale, une des plus vastes et des plus belles de l'Europe : elle a quarante autels.

Les deux frères avaient toujours été inséparables, et leur amitié était devenue proverbiale. Walter n'appartenait pourtant point à l'Ordre Teutonique, car il s'était marié de bonne heure ; mais il s'associa à toutes les actions périlleuses qu'entreprit le Maître-Provincial, pour délivrer du joug des infidèles les pays arrosés par la Vistule.

On transporta le chevalier blessé dans la hutte qui lui avait servi de prison, tandis que les servants-d'armes s'occupaient joyeusement à brûler les trois idoles, et à piller le peu que les Pruczes avaient laissé.

Lorsque le camp fut dressé, vers la fin du jour, Christian se rendit avec Swana dans la hutte du blessé, où Ebba et Reyka s'étaient intallées comme gardes-malade.

Les deux frères parlaient ensemble sur l'organisation future du gouvernement des Culmes, lorsque l'évêque entra.

— Chevalier von Balke, dit le prélat, vous devez à Dieu de grandes actions de grâces pour votre délivrance ; mais votre sauveur après Dieu, le voici.

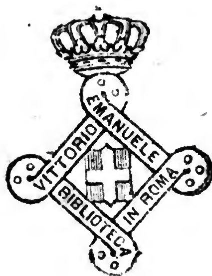
Et il montra l'enfant qu'il tenait par la main.

— Dieu, continua-t-il, pour récompenser la charité simple et confiante de votre pieuse fille, envoya un ange à cet enfant pour lui enjoindre de venir nous trouver à Christbourg, et nous annoncer le péril où se trouvait un de nos frères d'armes. Nous serions venus plus tôt, mais il nous fallait d'abord réunir à nous les membres de l'Ordre qui s'étaient dispersés après la bataille. La divine Providence nous a fait surprendre les Pruczes au moment où ils allaient consommer leur sacrifice abominable. Que son saint

Nom soit béni ! Et maintenant la noble demoiselle von Balke voudra bien enseigner la Religion chrétienne à cette bonne femme, qui désire ardemment le baptême ; moi, je me charge de Swana.

Vingt ans se sont écoulés. Sur la rive orientale de la Drewenz s'élève une jolie chapelle dédiée à la sainte Mère de Dieu. Le desservant est un jeune prêtre qui s'appelle Walter. Il porte la robe blanche des moines de Citeaux, et se livre avec une ardeur infatigable aux travaux apostoliques ; un petit village s'est formé insensiblement autour de la chapelle.

Chaque année, il célèbre un service solennel pour le repos de sa mère, Reyka la Waidelote, qui est morte dans la paix du Seigneur.



FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE

Nihil obstat quin liber cui titulus : *Les Caciques de Tlascala*, imprimatur.

Datum Trudonopoli, 16 *julii* 1859.

F. Aug. VENDRICKX,
MIN. PROVINCIALIS.

Permittimus impressionem libri cui titulus : *Les Caciques de Tlascala.*

Datum Leodii, 1 *septembris* 1859.

H. NEVEN, VIC. GEN.

Imprimi potest.

Tornaci, 18 *Februarii* 1862.

A.-P.-V. DESCAMPS, VIC. GEN.

Typ. de H. Casterman.

